Over dit boek

Dit is een digitale kopie van een boek dat al generaties lang op bibliotheekplanken heeft gestaan, maar nu zorgvuldig is gescand door Google. Dat doen we omdat we alle boeken ter wereld online beschikbaar willen maken.

Dit boek is zo oud dat het auteursrecht erop is verlopen, zodat het boek nu deel uitmaakt van het publieke domein. Een boek dat tot het publieke domein behoort, is een boek dat nooit onder het auteursrecht is gevallen, of waarvan de wettelijke auteursrechttermijn is verlopen. Het kan per land verschillen of een boek tot het publieke domein behoort. Boeken in het publieke domein zijn een stem uit het verleden. Ze vormen een bron van geschiedenis, cultuur en kennis die anders moeilijk te verkrijgen zou zijn.

Aantekeningen, opmerkingen en andere kanttekeningen die in het origineel stonden, worden weergegeven in dit bestand, als herinnering aan de lange reis die het boek heeft gemaakt van uitgever naar bibliotheek, en uiteindelijk naar u.

Richtlijnen voor gebruik

Google werkt samen met bibliotheken om materiaal uit het publieke domein te digitaliseren, zodat het voor iedereen beschikbaar wordt. Boeken uit het publieke domein behoren toe aan het publiek; wij bewaren ze alleen. Dit is echter een kostbaar proces. Om deze dienst te kunnen blijven leveren, hebben we maatregelen genomen om misbruik door commerciële partijen te voorkomen, zoals het plaatsen van technische beperkingen op automatisch zoeken.

Verder vragen we u het volgende:

+ *Gebruik de bestanden alleen voor niet-commerciële doeleinden* We hebben Zoeken naar boeken met Google ontworpen voor gebruik door individuen. We vragen u deze bestanden alleen te gebruiken voor persoonlijke en niet-commerciële doeleinden.

+ *Voer geen geautomatiseerde zoekopdrachten uit* Stuur geen geautomatiseerde zoekopdrachten naar het systeem van Google. Als u onderzoek doet naar computervertalingen, optische tekenherkenning of andere wetenschapsgebieden waarbij u toegang nodig heeft tot grote hoeveelheden tekst, kunt u contact met ons opnemen. We raden u aan hiervoor materiaal uit het publieke domein te gebruiken, en kunnen u misschien hiermee van dienst zijn.

+ *Laat de eigendomsverklaring staan* Het “watermerk” van Google dat u onder aan elk bestand ziet, dient om mensen informatie over het project te geven, en ze te helpen extra materiaal te vinden met Zoeken naar boeken met Google. Verwijder dit watermerk niet.

+ *Houd u aan de wet* Wat u ook doet, houd er rekening mee dat u er zelf verantwoordelijk voor bent dat alles wat u doet legaal is. U kunt er niet van uitgaan dat wanneer een werk beschikbaar lijkt te zijn voor het publieke domein in de Verenigde Staten, het ook publiek domein is voor gebruikers in andere landen. Of er nog auteursrecht op een boek rust, verschilt per land. We kunnen u niet vertellen wat u in uw geval met een bepaald boek mag doen. Neem niet zomaar aan dat u een boek overal ter wereld op allerlei manieren kunt gebruiken, wanneer het eenmaal in Zoeken naar boeken met Google staat. De wettelijke aansprakelijkheid voor auteursrechten is behoorlijk streng.

Informatie over Zoeken naar boeken met Google

Het doel van Google is om alle informatie wereldwijd toegankelijk en bruikbaar te maken. Zoeken naar boeken met Google helpt lezers boeken uit allerlei landen te ontdekken, en helpt auteurs en uitgevers om een nieuw leespubliek te bereiken. U kunt de volledige tekst van dit boek doorzoeken op het web via `http://books.google.com`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Digitized by Google

K GENT

Digitized by Google

Digitized by Google

H.Y. IV/5

Digitized by Google

SEMINARIE VOOR HEDENDAAGSE
GESCHIEDENIS
Blandijnberg 2, GENT
HE.S № K-167

HISTOIRE

POLITIQUE ET MILITAIRE

DE LA BELGIQUE.

Digitized by Google

Bruxelles. — Imp. de Ch. LELONG, rue Royale, 138.

Digitized by Google

UNIVERSITEIT GENT

HISTOIRE

POLITIQUE ET MILITAIRE

DE LA BELGIQUE

(1830-1831),

PAR

P.-A. HUYBRECHT,

Officier supérieur en retraite.

RIJKSUNIVERSITEIT TE GENT
22131 30 SEP. 1947
FACULTEIT DER WETENSCHAPPEN EN LETTEREN

BRUXELLES.
Chez E. RENIER, imprimeur militaire,
RUE DU HOUBLON, 14.

PARIS.
Chez J. DUMAINE, imprimeur militaire,
RUE ET PASSAGE DAUPHINE, 30.

1856.

Digitized by Google

Digitized by Google

AVANT-PROPOS.

Vingt-cinq ans — le quart d'un siècle — se sont écoulés depuis la révolution belge de 1830. La génération qui a pris part à ce grand événement s'écoule et disparaît insensiblement. Les passions qui ont agité les acteurs de ce drame se sont éteintes. On peut, sans crainte de blesser des susceptibilités surexcitées par la lutte, exposer avec calme et avec sincérité les faits qui ont précédé et accompagné l'émancipation de la Belgique.

C'est cette conviction qui nous a engagé à rendre publics les documents que nous possédons sur cette époque. Ils sont surtout relatifs à la campagne de 1831 et jettent un jour éclatant sur les divers épisodes de cette lutte, si mal appréciée jusqu'à présent.

Digitized by Google

Nous nous proposions d'abord de ne publier que le récit des opérations militaires, et de donner ainsi le bulletin réel de la campagne. Mais convaincu qu'il est impossible de bien se rendre compte de ces opérations si l'on ignore les principaux faits politiques auxquels elles se lient étroitement, nous avons cru devoir tracer en même temps un aperçu historique de la révolution tout entière.

Ce que nous avons cherché, avant tout, dans notre récit, c'est d'y mettre la plus rigoureuse impartialité.

Notre but, c'est de présenter sous leur vrai jour des événements qui, s'ils ne font pas toujours honneur à certains hommes qui ont voulu les diriger, n'en sont pas moins, pour nos compatriotes, un titre glorieux de courage et de patriotisme.

Digitized by Google

CHAPITRE PREMIER.

ESQUISSE HISTORIQUE DE LA BELGIQUE DEPUIS L'INVASION ROMAINE JUSQU'EN 1830.

L'histoire classe les peuples non en raison de l'étendue du territoire ou de l'importance numérique, mais en raison de leur coopération au progrès de la civilisation. Dès leur apparition sur la scène politique, ils sont soumis à une évolution et à une transformation continue; à chaque grande phase de transition que subit l'humanité, ils prennent une part plus ou moins active au développement de l'idée qui domine. C'est en l'envisageant sous ce point de vue que nous avons tracé notre esquisse de la Belgique.

Rome avait étendu ses conquêtes en Orient aussi loin que le lui avait permis son action militaire, lorsque César se montra. Aspirant à l'empire, il voulut d'abord s'entourer du prestige de la gloire. Pénétrant l'avenir, il vit s'agglomérer, derrière les Alpes et le Rhin, des peuples encore barbares qui, tôt ou tard, franchiraient ces barrières et entreraient en lutte avec Rome.

Digitized by Google

Il résolut de les prévenir : la conquête de la Gaule fut décidée. Ce fut chose facile jusqu'à la Sambre, mais ici, pour la première fois, César se trouva en contact avec les Belges, renforcés depuis trois siècles par des immigrations d'outre-Rhin, et comptant sur l'appui des peuples qui bordaient ce fleuve. La lutte fut terrible : elle dura sept ans; César témoigna de leur courage, en les appelant *les plus vaillants parmi les Gaulois.*

La Gaule conquise, Rome se trouva en présence des barbares au-devant desquels elle avait marché, et il s'engagea entre la civilisation romaine et la barbarie une lutte dans laquelle une des deux devait périr. Les deux partis attachèrent à la Belgique l'importance territoriale et politique qu'elle possède encore aujourd'hui. Ils s'en disputèrent la possession : les barbares, comme place d'armes pour couvrir le Rhin et étendre leurs conquêtes dans l'intérieur de la Gaule; les Romains, comme barrière pour couvrir l'empire, et comme base d'opérations pour leurs guerres offensives en Germanie (1).

Après avoir combattu pendant trois siècles, les barbares l'emportèrent sur les Romains. Les premiers qui formèrent des établissements permanents en Belgique furent les Francs. Ils s'unissent aux Belges et se les assimilent. De la Belgique, comme base d'opérations, ils marchent à la conquête du centre de la Gaule, et s'installent à Paris; un de leurs chefs prend le nom de roi de Paris. Mais, en nombre infiniment inférieur à la population indigène gallo-romaine, les Francs, à Paris, se

(1) Il y a aujourd'hui vingt siècles que cette lutte entre les deux races a commencé. Charlemagne, Charles-Quint, Louis XIV et Napoléon l'ont renouvelée à des intervalles divers. Cet antagonisme, qui, primitivement, se personnifiait dans la barbarie d'une part, et, de l'autre, dans le génie civilisateur des Romains, s'est successivement transformé en traversant les siècles, et est devenu aujourd'hui la guerre du principe absolu contre le principe libéral.

Digitized by Google

laissent absorber par les vaincus. Les descendants de Clovis s'efféminent au contact de la corruption romaine ; la suprématie franque menace de disparaître. C'est à ce moment que les Pépin d'Herstal et de Landen interviennent, rétablissent à Paris l'autorité des Francs, et préparent la domination de Charlemagne, leur descendant direct.

Charlemagne, Franco-Belge, marque la transition de la civilisation romaine à la civilisation moderne; conquérant et législateur, il règne sur les débris de l'empire romain, qu'il cherche à reconstituer. A sa mort, le monde fut replongé dans la barbarie. L'Empire se fractionna en une multitude de provinces dont l'histoire nous a conservé les noms. Pendant cette époque, qu'on appelle le moyen âge, se groupèrent les différents éléments dont se composent les peuples modernes. Le christianisme domine; il subjugue la barbarie; il étend la civilisation et prépare l'ère d'émancipation des peuples.

Lorsque les ténèbres du moyen âge se dissipent, les Francs occidentaux, au centre de la Gaule, se sont fondus dans la population gallo-romaine ; mais ils laissent leur empreinte dans les mœurs et dans la langue, qu'ils ont réformées ; ils constituent la France moderne.

A la même époque, les Francs orientaux, ou les Belges, font leur apparition dans le monde régénéré, sous les noms de Flamands, de Brabançons, de Liégeois, de Wallons.

Au xve siècle, trois États se trouvent seuls en possession d'éléments de civilisation : ce sont les dix-sept provinces des Pays-Bas, la France et l'Angleterre. L'Allemagne était encore regardée comme barbare. L'Espagne vivait dans l'isolement. L'Italie avait une civilisation distincte.

Digitized by Google

Les provinces des Pays-Bas, communément appelées la Flandre, à cause de la suprématie que la province de Flandre exerçait sur les autres, se distinguaient par une richesse inconnue au reste de l'Europe. Leur puissance tenait en échec celle de la France. Les libertés publiques y effaçaient l'autorité du souverain et de la noblesse. Leur influence s'étendait au delà des frontières; elle encourageait les communes de la France à la résistance. L'industrie, le commerce, les arts, les libertés politiques forment leur domaine exclusif; ce sont les pourvoyeurs de toutes les nécessités de la vie, les civilisateurs des peuples de l'Europe occidentale et septentrionale (1). Bruges est la métropole du commerce du monde, dont elle transmettra le sceptre à Anvers, qui, plus tard, le cédera à Amsterdam et à Londres.

La dynastie de Bourgogne réunit sous sa souveraineté toutes les provinces de Belgique et de Hollande, qui prennent dès lors la dénomination de Pays-Bas. Elle entreprend un travail de fusion; elle déracine l'esprit démocratique, qui, en se propageant en France, y menaçait l'existence de la royauté et de la noblesse. Ce parti démocratique était devenu tellement redoutable, qu'il contraignit toute la noblesse française de recourir aux armes et de venir lui livrer bataille dans les champs de Roosebeke. Sa défaite eut un immense retentissement en France; elle y entraîna la perte de toutes les libertés communales. Les ducs de Bourgogne se chargèrent seuls de le dompter à Liége et à Dinant, dont la défense opiniâtre entraîna la destruction et le massacre de leurs habitants.

Charles le Téméraire fut le dernier prince de la dynastie de

(1) « Pendant tout le moyen âge, » dit M. Em. Saisset, « le nord de la « France fut le foyer de la civilisation naissante. »

Or, à cette époque, le nord de la France c'était la Belgique : Cambrai, la patrie de Comines, faisait partie des États de Bourgogne.

Digitized by Google

Bourgogne; sa souveraineté était incontestée à l'intérieur. Les communes jouissaient paisiblement de leurs libertés; à l'ombre de leurs priviléges, elles accumulaient des richesses, fruits de leur industrie et de leur commerce; elles excitaient l'envie des princes de l'Europe. Ambitieux, téméraire, mais dénué de génie, Charles forma le projet de réunir les Pays-Bas à son duché héréditaire de Bourgogne, en conquérant tous les petits États intermédiaires jusqu'aux Alpes, et de les constituer en un royaume qui embrasserait la France depuis la mer du Nord, le long du Rhin, jusqu'aux frontières de l'Italie. Dans ce but, il marcha à la conquête de la Suisse, avec la première armée organisée sur un pied régulier. On connait la bataille de Morat et le siége de Nancy, où le duc fut tué à l'âge de quarante ans, laissant pour lui succéder une jeune princesse incapable de faire face aux embarras que lui léguait son père.

M. Nothomb fait observer judicieusement qu'il aurait pu être « le fondateur d'une monarchie nouvelle, entre le Rhin et la « Somme, qui eût peut-être changé les destinées de l'Europe. »

Louis XI avait l'instinct de l'avenir de l'Europe; le premier en France, il entama sérieusement la puissance féodale et songea à reconstruire l'unité de l'empire gaulois. Il crut l'occasion favorable pour opérer la réunion des Pays-Bas, en mariant son fils à l'héritière de Bourgogne. Cette tentative occasionna des troubles sérieux. Le peuple força la princesse à épouser l'archiduc Maximilien d'Autriche, depuis empereur d'Allemagne. Ce fut ainsi que la souveraineté des Pays Bas passa à la maison d'Autriche. Le règne de Maximilien fut une époque de désordres, occasionnés par de fréquentes absences et par la conduite inconsidérée de ce prince.

L'archiduc Philippe, fils de Maximilien, épousa l'héritière du royaume de Castille. La mort prématurée de ce prince et celle

Digitized by Google

de son père ouvrirent à Charles, son fils, la succession d'Autriche et du royaume d'Espagne.

Sous Charles-Quint, né à Gand, les Pays-Bas parvinrent à l'apogée de leur grandeur et de leur prospérité. Gand était la première ville de l'Europe par son étendue et sa population. Anvers était la métropole du commerce. Louvain brillait, grâce à son université, d'un éclat qui attira sur elle les yeux de tous les savants. Souverain de l'Espagne et des États héréditaires d'Autriche, élu empereur d'Allemagne comme le souverain le plus puissant de l'Europe, Charles-Quint aspira à marcher sur les traces de Charlemagne et à établir sa domination universelle. Belge par ses mœurs, ses goûts, ses tendances, il donna toujours la préférence à ses compatriotes pour le commandement de ses armées et la direction des négociations diplomatiques. La Belgique exerçait une suprématie réelle sur l'Espagne; Adrien, archevêque d'Utrecht, l'ancien gouverneur de l'empereur, en était le vice-roi; il était entouré d'un grand nombre de Belges et de Hollandais qui occupaient diverses charges. La présence de ces étrangers en leur pays et la suppression de leurs propres libertés soulevèrent dans le cœur des Espagnols une haine qu'ils n'eurent que trop tôt l'occasion d'assouvir.

Dès cette époque, les Pays-Bas ont eu des États Généraux, *signe caractéristique de nationalité.* Charles-Quint abdiqua à Bruxelles dans une assemblée des États Généraux, et prononça à cette occasion un discours dans lequel nous trouvons ces mots remarquables : *Si bien les pays sont distincts et séparés, toutefois constituent-ils par ensemble un corps.*

C'est par une ignorance complète des faits historiques que des étrangers et même des Belges croient que la Belgique n'a jamais possédé de nationalité, et qu'elle a été tour à tour province espagnole et autrichienne. Elle n'a pas plus été l'une et l'autre que

Digitized by Google

l'Espagne et l'Autriche n'ont été des provinces belges. Charles-Quint était souverain, à des titres différents, de chacun de ses trois États héréditaires. Jusqu'à l'incorporation à la France, la Belgique, sous le nom de Pays-Bas autrichiens, était constituée à part. Son chef, sous le titre de gouverneur et capitaine général, remplaçait le souverain. Il avait une cour, une résidence, une autorité administrative particulières. Le pape accréditait un nonce auprès de sa personne; la France, l'Angleterre et les États Généraux de Hollande lui envoyaient des ministres plénipotentiaires.

Afin de se concilier l'esprit des Espagnols qu'il avait froissés, Charles-Quint envoya en Espagne son fils, connu depuis sous le nom de Philippe II. Froid, taciturne, concentré, ce prince s'assimila toutes les qualités du peuple parmi lequel il fut élevé. Il vint en Belgique le 25 octobre 1555, pour assister à l'abdication de son père.

Constamment en guerre avec la France, il eut sans cesse besoin d'argent. Pour en obtenir, il convoqua à deux reprises les États Généraux, qui n'acceptèrent ses propositions qu'après les avoir modifiées. L'orgueil castillan de Philippe s'en offensa. Il se proposa de réformer le gouvernement des Pays-Bas; il tenta d'introduire l'inquisition, d'augmenter le nombre des siéges épiscopaux, d'imposer des restrictions à l'enseignement, dans le but d'extirper l'esprit de la réforme, qui faisait des progrès rapides parmi les populations. Il enleva au pays son caractère de nationalité, son indépendance, en lui imposant l'admission des Espagnols aux emplois civils, la présence d'une armée espagnole, et en lui refusant la convocation des États Généraux.

L'exécution des comtes d'Egmont et de Horn donna le signal de l'insurrection. La Belgique et la Hollande, alors intimement unies, se soulevèrent spontanément. Elles prirent la résolution

Digitized by Google

de périr plutôt que de céder. Elles tinrent parole. La lutte dura quatre-vingts ans. La Belgique, pays de plaines, ouverte de tous côtés, foulée par des armées qui se renouvelaient sans cesse, devint un désert jonché des ossements de ses martyrs et de ses défenseurs. La Hollande, plus heureuse, à l'abri de rapides invasions derrière ses rivières et ses canaux, vit en outre ses moyens de défense doublés par toutes les illustrations, par tous les hommes énergiques qui, de la Belgique, se réfugièrent sur son territoire. Parmi ces illustrations, nous citerons le comte Marnix de Sainte-Aldegonde, l'immortel défenseur de la place d'Anvers. Il fut l'ami et le conseiller du prince d'Orange. Au milieu de la lutte, lorsque les âmes défaillirent, il releva les courages abattus. Il défendit de son épée, autant que de sa plume, la cause nationale contre le despotisme espagnol.

« La Belgique, » dit M. Quinet, « sortit anéantie de la chambre « de torture; la meilleure partie des ouvriers avait été décimée « par le bûcher, par le gibet, par l'exil, par la fuite : les masses « d'émigrants avaient emporté en Angleterre et en Hollande « la vieille industrie des Flandres. Déjà commençaient la dépo- « pulation et le silence; un peuple diminué, exténué, dépouillé, « glissait furtivement au pied des tours et des beffrois muets de « Bruxelles, d'Anvers, de Bruges, ombre du peuple fier, in- « domptable, qui avait élevé à la liberté communale ces gigan- « tesques remparts. Grâce au duc d'Albe, absente ou hébétée de « supplice et de peur... »

Tel était, à la fin de la lutte, ce peuple naguère si fier, si riche, si heureux de la position glorieuse qu'il avait conquise dans le monde.

Philippe II, repoussé de la Hollande, triomphant en Belgique, se laissa dominer par une idée généreuse : en 1598, il céda en toute souveraineté les provinces méridionales des Pays-Bas aux

Digitized by Google

archiducs Albert et Isabelle. A la suite de calamités inouïes qui, frappant la Belgique jusque dans les sources de la vie, avaient détruit son commerce et son industrie, le règne de ces princes fut relativement une ère réparatrice. Ils rendirent au peuple les libertés et les priviléges qu'on lui avait ravis. La trêve de douze ans conclue, en 1608, sous la médiation de la France, entre la Hollande et l'Espagne contribua à faire naître l'espoir d'un meilleur avenir. Mais, isolée de l'Océan par la fermeture de l'Escaut, comprimée entre la France, — dont la suprématie politique était dans sa période ascendante, — et la Hollande protestante, qui avait un intérêt puissant à maintenir la fermeture du grand fleuve, la Belgique n'avait en perspective qu'une existence précaire et de nouveaux combats.

En 1624, la Hollande reprend les armes contre l'Espagne ou plutôt contre la Belgique, qui en supporte tout le poids. Le cardinal de Richelieu conclut un traité d'alliance avec la Hollande, et, en 1634, il déclare la guerre aux Espagnols. Ceux-ci se trouvent ainsi aux prises avec deux puissants adversaires, au nord et au midi de la Belgique, qui, devenue le théâtre de la lutte, se trouve dans la plus terrible position; ses places sont prises et reprises; ses campagnes dévastées restent sans culture. L'évêque de Meaux, le célèbre Bossuet, seul, nous a laissé un souvenir des malheureuses générations de cette époque, que l'histoire doit enregistrer dans ses annales. Dans son oraison funèbre à l'occasion de la mort du duc de Condé, le vainqueur de Rocroi, il dit : *La destruction des* GARDES WALLONNES *à la bataille de Rocroi entraîna la chute de la monarchie espagnole.*

Cette guerre dura quarante ans; elle se termina en 1648 par le traité de Munster. La Hollande obtint la fermeture de l'Escaut et toutes les places fortes du Brabant septentrional.

Cette paix ne changea rien à la situation de la Belgique vis-à-

Digitized by Google

vis de la France. Elle poursuivit la guerre jusqu'en 1658. La bataille des Dunes, livrée cette même année, entraîna la perte de Dunkerque, de Bergue-Saint-Vinox, de Furnes, de Dixmude, d'Audenarde, de Menin, d'Ypres et de Gravelines.

Cette bataille força l'Espagne à conclure la paix des Pyrénées, en 1659. La France restitua la plupart des places de la Flandre, mais elle garda l'Artois, qui cessa de faire partie de la Belgique.

Dans la période que nous venons de parcourir, deux opérations militaires d'une grande importance méritent d'être notées. En 1635, une armée française envahit le Luxembourg; elle défait l'armée espagnole à Avein, et fait ensuite sa jonction avec le prince d'Orange sous les murs de Maestricht. Les deux armées pénètrent dans le Brabant, s'emparent de Tirlemont, de Diest, d'Aerschot, et s'avancent sur Louvain. Les Espagnols étaient hors d'état d'opposer de la résistance; la Belgique allait être conquise, lorsque la mésintelligence éclata entre les deux généraux alliés. Le prince d'Orange, craignant que Richelieu ne voulût garder la Belgique et étendre la frontière de la France jusqu'à la Meuse, se retira.

Les Espagnols profitent de cette mésintelligence, et, en 1636, ils envahissent la Picardie. Ils s'avancent jusqu'à Corbie, répandant l'épouvante jusqu'aux portes de Paris.

Richelieu et Mazarin, les promoteurs de cette politique agressive, sont morts. Louis XIV a atteint sa majorité. L'Espagne languissante et épuisée tente son ambition. La mort de son beau-père, Philippe IV, lui suggère l'idée de réclamer pour sa part de succession la Flandre, le Brabant et la Franche-Comté. En 1667, il pénètre par surprise en Belgique; sa première campagne est plutôt une marche triomphale qu'une expédition

Digitized by Google

militaire. Les places, surprises sans défense, ouvrent, de toutes parts, leurs portes aux Français. Lille, plus considérable et mieux fortifiée, ne résiste que neuf jours. Une armée de secours est battue et refoulée dans Mons et dans Bruxelles.

L'Angleterre, la Hollande et la Suède concluent le traité de la triple alliance, pour opposer une digue à ces attentats commis en pleine paix. Cette ligue impose à Louis XIV; il conclut, le 2 mai 1668, à Aix-la-Chapelle, la paix avec l'Espagne. Il lui restitue la Franche-Comté, mais il garde Lille, Armentières, Charleroi, Bergue-Saint-Vinox, Furnes, Ath, Tournai, Douai, Courtrai et Audenarde.

Poussé par l'ambition, Louis XIV, trois ans après la paix d'Aix-la-Chapelle, déclare la guerre à la Hollande, guerre dans laquelle la Belgique ne tardera pas à être entraînée. Il saisit le prétexte frivole d'une médaille où les États Généraux, dans un légitime orgueil, se vantaient d'avoir affermi les lois, épuré la religion, réconcilié les monarques, tranquillisé l'Europe et vengé la liberté des mers.

En 1672, Louis pénètre dans la Hollande prise au dépourvu; il fait des progrès rapides jusqu'aux portes d'Amsterdam, où on l'arrête.

En 1673, l'Empereur et le roi d'Espagne prennent le parti de la Hollande. Louis XIV est obligé d'évacuer ce pays. La guerre se poursuit sur le Rhin et sur la Meuse. Après des chances diverses, on conclut, en 1678, la paix de Nimègue. Elle se fait aux dépens de la Belgique. Louis XIV restitue Maestricht à la Hollande. Il garde Lille, Valenciennes, Condé, Bouchain, Cambrai, Saint-Omer, Aire, Ypres, Menin, Wervick, Warneton, Poperingue, Bailleul, Cassel, Bavai, Maubeuge et Charlemont.

Digitized by Google

Le traité était déjà signé, lorsque le prince d'Orange, feignant de l'ignorer, livra la bataille de Saint-Denis près de Mons, le 14 août 1678. Il fut puni de sa mauvaise foi : le maréchal de Luxembourg remporta la victoire.

En 1683, Louis XIV reprend les armes, sous prétexte que plusieurs articles du traité de Nimègue sont restés sans exécution. Il prend Courtrai et Dixmude. Luxembourg est assiégé et bombardé.

Cependant son ambition, ses entreprises en pleine paix, les confiscations sur ses voisins, la proscription du calvinisme, provoquèrent contre la France la plus redoutable des ligues. Le prince d'Orange en fut le principal moteur. L'Allemagne, l'Espagne, la Savoie, l'Italie, s'unirent à la Hollande pour combattre l'ambition de Louis XIV et humilier son orgueil. Le pape lui-même n'hésita pas à seconder le prince d'Orange. « On vit, dit un historien, un pape et un prince protestant travailler avec le même zèle à l'abaissement du roi très-chrétien. »

Cette guerre commença en 1691 et se termina en 1697. Les principaux faits d'armes qui eurent lieu dans cet intervalle sont les batailles de Leuze, de Steenkerke, de Neerwinden, les deux mémorables siéges de Namur et le bombardement de Bruxelles.

La paix de Ryswyck, en 1697, met fin aux hostilités.

La France est obligée de restituer les places de Luxembourg, Charleroi, Mons, Ath et Courtrai.

A peine terminée, la guerre recommence, et, chaque fois, avec une intensité qui décuple son action. Dans la guerre de la

Digitized by Google

succession d'Espagne, que l'ambition de Louis XIV suscite à l'Europe, des armées et aussi nombreuses que celles de notre époque et munies d'un matériel aussi considérable, foulent le sol de la Belgique pendant dix années consécutives, sans lui laisser un seul instant de répit. Dans cette espèce de cataclysme où elle est entraînée, tout gouvernement régulier disparait. Elle se trouve, selon les chances de la guerre, tantôt soumise à la dictature d'un général français, tantôt à celle d'un général anglais ou hollandais.

Cette fois encore, la France retrouve en face d'elle l'Angleterre, l'Autriche et la Hollande. L'Espagne, épuisée, s'efface et abandonne à l'alliance la défense de la Belgique.

Les hostilités embrassent une partie du continent. Elles ne s'ouvrent en Belgique qu'en 1703, et se terminent en 1713. Pendant cet intervalle, les batailles de Ramillies, d'Audenarde, de Malplaquet et de Denain inscrivent, parmi tant d'autres, leurs noms dans nos annales. Les siéges de Lille, de Tournai, de Douai, de Béthune, de Saint-Venant, d'Aire et de Bouchain, qui tombent au pouvoir des alliés, indiquent assez que la fortune avait abandonné Louis XIV.

La paix d'Utrecht, en 1713, met fin à la guerre. La France est forcée de restituer Menin, Tournai, Furnes et Ypres. Les Pays-Bas espagnols devaient être remis à la maison d'Autriche par les Hollandais, qui les occupaient, aussitôt que leur gouvernement serait d'accord avec l'Empereur sur les conditions du traité de la barrière à conclure avec eux.

Les négociations, au sujet de ce traité, entre la Hollande et l'Empereur, durèrent deux années. La Hollande avait organisé toutes les coalitions contre la France; elle avait fait des sacri-

Digitized by Google

fices énormes. On ne put lui contester la suprématie qu'elle s'arrogea dans les négociations. Pour prévenir le retour des invasions françaises si souvent renouvelées, et que l'Autriche, par son éloignement, ne pouvait efficacement arrêter, la Hollande imposa à l'Autriche des conditions qui annihilaient sa souveraineté. Elle obtint le droit d'occuper toutes les places fortes de la Flandre et la forteresse de Namur. Elle compléta ainsi le système de défense dont elle posa la base dans le traité de Munster. Maîtresse des places du Brabant septentrional, des Flandres, de Maestricht et de Namur, sur la Meuse, elle enveloppait la Belgique tout entière. Elle ne laissait ainsi à l'Autriche que l'administration civile, qu'une souveraineté en quelque sorte nominale.

Si l'Autriche se soumettait à ces conditions humiliantes, il n'en fut pas de même du peuple belge. A peine la paix lui permit-elle de respirer, que le vieil esprit franco-belge se fit jour. L'indignation qu'il éprouva en voyant son territoire démantelé, occupé en permanence par l'étranger, le poussa à des mouvements tumultueux qui, sans doute, eussent dégénéré en insurrections, si ce peuple eût été moins épuisé. Tous les gouverneurs autrichiens luttèrent constamment contre cet esprit national.

La révolution commença dans les Pays-Bas en 1567; les guerres qui la suivirent, avec des trêves insignifiantes, se prolongèrent jusqu'en 1713. Ainsi, pendant cent quarante-six années, la Belgique fut le théâtre des luttes les plus sanglantes. Aucun pays en Europe, depuis les invasions des barbares, n'a subi un sort aussi désastreux. A la fin de la guerre de la succession, ses villes et ses campagnes étaient désertes. Une population pauvre, démoralisée, vivait des aumônes des couvents (1).

(1) On pourra se faire une idée des souffrances et des misères auxquelles

Digitized by Google

Dans les villes, toute culture de l'esprit avait disparu. La langue flamande était devenue un dialecte barbare entremêlé de mots espagnols, anglais et français. L'université de Louvain, jadis un phare intellectuel qui rayonnait sur l'Europe, était retombée dans les ténèbres; elle gardait le silence, elle était déserte. Les abbayes et les couvents se retrouvaient, comme au moyen âge, les seuls asiles où l'on fût à l'abri de la brutalité soldatesque. Ils profitèrent de la dispersion et de la diminution des habitants pour augmenter leurs propriétés, qui, d'après la déclaration d'un commissaire de la Convention, représentaient,

les habitants des villes et de la campagne devaient être exposés, pendant les guerres du XVIIe et du XVIIIe siècle, par les extraits suivants de lettres adressées, en 1709, par le maréchal de Villars au ministre de la guerre.

« Les officiers subalternes ont vendu jusqu'à leur dernière chemise pour « vivre... A Tournai, des soldats ont vendu leur justaucorps et leurs armes « pour avoir du pain... Tous les officiers de la garnison de Saint-Venant « m'ont demandé en grâce de leur faire donner du pain, et cela avec mo- « destie, disant : *Nous vous demandons du pain parce qu'il en faut pour « vivre : du reste, nous nous passons d'habits et de chemises.* Un orage, une « sécheresse me font trembler, parce que je suis obligé de faire moudre la « nuit pour le lendemain matin, le matin pour l'après-midi, et cuire tout « de suite. Or, trop d'eau noierait les moulins, trop peu les ralentirait. « Imaginez-vous l'horreur de voir une armée manquer de pain ! Il n'a été « délivré aujourd'hui que le soir et encore fort tard. Dans ces occasions, je « passe dans les rangs, je caresse le soldat, je lui parle de manière à lui « faire prendre patience. *M. le Maréchal a raison*, disent-ils, *il faut souffrir « quelquefois.* . . . . . .

« Quand M. d'Artagnan a marché, il a fallu que les brigades qui ne « marchaient pas jeûnassent. Je fais ici la plus surprenante campagne qui « ait jamais été faite : c'est un miracle que nos subsistances, et une mer- « veille que la vertu et la fermeté du soldat à souffrir la faim. On s'accou- « tume à tout. Je crois cependant que l'habitude de ne pas manger n'est « pas bien facile à prendre. »

On conçoit quelle devait être la situation du malheureux habitant de la campagne au milieu d'une armée ainsi affamée. « La guerre elle-même, » dit à ce sujet un écrivain, « est en progrès. Pour nous, du moins, elle « n'est meurtrière que les jours de combat; elle l'était autrefois chaque « jour de campagne. »

Digitized by Google

en 1793, un capital suffisant pour rembourser tous les assignats qu'elle avait émis. Il faut que le peuple belge soit doué d'une bien grande vitalité, d'une énergie peu ordinaire pour avoir pu survivre à une crise aussi prolongée, et reparaître, au bout d'un siècle, sur la scène du monde, avec toute la virilité qu'il déploie depuis 1814.

A peine une génération avait-elle eu le temps de se développer, que la guerre de la succession d'Autriche secoua sa torche fatale sur la Belgique. En 1744, Louis XV l'envahit et l'occupa jusqu'en 1748. Les batailles de Fontenoi, de Raucoux et de Lawfeld augmentèrent le vaste ossuaire que constituait la Belgique. La paix d'Aix-la-Chapelle ne lui enleva du moins pas un pouce de terrain. La France, cette fois, se montra généreuse.

Le règne de Marie-Thérèse fut, pour les Belges, le premier adoucissement qu'ils éprouvèrent dans leur position depuis Philippe II. S'identifiant avec leur esprit et leurs besoins, touchée de la bravoure qu'ils déployaient pour la défense de son empire, la grande impératrice fit tout ce qui était en son pouvoir pour améliorer leur sort. Le prince de Lorraine fut le digne représentant de cette princesse.

Nous touchons au règne d'un prince dont la conduite a été diversement interprétée. Pour la juger avec impartialité, jetons un coup d'œil en arrière sur la marche de l'humanité, au moment où nous arrivons au seuil du XIXe siècle.

Le moyen âge constitue l'enfantement de la civilisation moderne. Le christianisme y domine et seul devait y dominer : il travaille à l'émancipation des peuples; il les arrache à la barbarie et les mène à leur majorité.

Digitized by Google

L'esprit nouveau fait son apparition dans le monde vers le XVIe siècle. Il se manifeste d'abord dans les communes démocratiques de la Belgique. Il se montre, plus tard, dans la tentative d'une réforme légale au concile de Bâle, qui, ne satisfaisant pas aux exigences de l'époque, produit la réforme religieuse en Allemagne; de là, il se répand dans les Pays-Bas, en France et en Angleterre.

Émancipée en Allemagne, domptée en France et en Belgique, la réforme développe en Hollande et en Angleterre les éléments qu'elle renferme : la liberté de conscience enfante la liberté politique; unies, elles créent, en Hollande, la république, et, en Angleterre, le système constitutionnel.

Le cardinal de Richelieu soutient la cause du protestantisme en Allemagne et en Hollande; Louis XIV s'en déclare l'ennemi. L'Allemagne catholique et protestante se joint à l'Angleterre et à la Hollande pour combattre l'ambition du roi très-chrétien.

La France, refoulée dans ses frontières, se replie sur elle-même. Elle reprend en sous-œuvre le travail de toutes les révolutions antérieures qu'elle a tour à tour soutenues et combattues. Tout le XVIIIe siècle est employé à ce travail latent, auquel coopèrent, sans se douter du résultat qu'il doit produire, la noblesse, le clergé et les philosophes. Il a son contre-coup à l'extérieur : l'empereur Joseph II, l'impératrice Catherine de Russie, le grand Frédéric, tous les membres des familles princières de l'Europe propagent et prennent sous leur protection les idées nouvelles. Il y a dans ce fait quelque chose de providentiel, qui démontre combien sont vains les efforts des uns pour activer le développement des révolutions, des autres pour les arrêter ou les comprimer.

Joseph II, en montant sur le trône, était dominé par l'irrésis-

Digitized by Google

tible ascendant des idées nouvelles. Il venait de parcourir l'Europe et de s'assurer des progrès qu'elles avaient réalisés en France. Là, il prouva que ce n'était pas par un entraînement irréfléchi qu'il se laissait guider dans ses réformes, lorsqu'il répondit aux amateurs d'utopies : « Mon métier est d'être royaliste. »

Le contraste entre la France et la Belgique dut lui paraître grand. Depuis 1714, trois générations avaient amélioré la situation de notre pays sans effacer les traces des désastres qu'il avait subis. Ce n'est pas en quelques années qu'on régénère les mœurs d'un peuple aussi rudement éprouvé, qu'on améliore sa position, alors que, d'autre part, des traités inflexibles, comme celui de Munster, liaient les mains du souverain. Aussi Joseph II, désespérant de pouvoir réaliser le bien en Belgique, songea-t-il sérieusement à échanger ces provinces contre la Bavière.

La Prusse ayant fait avorter ce projet, Joseph prit la résolution d'opérer en Belgique les réformes qu'exigeait sa situation, et de la relever de l'état d'abaissement où elle se trouvait. D'abord, il exigea l'ouverture de l'Escaut et l'évacuation des places de la barrière occupées par les Hollandais.

Quant au premier point, l'ouverture de l'Escaut, il rencontra une résistance qui l'exposait à un conflit dont la Belgique eût été la première victime, s'il avait persisté dans ses prétentions. Il se contenta de l'évacuation des places de la barrière.

Mais dans l'état où se trouvait le peuple belge, les projets de Joseph II ne pouvaient s'exécuter qu'à l'aide de coups d'État. La réforme de l'instruction publique, qui fut la cause principale de l'insurrection, est aujourd'hui une chose jugée. Sur ce terrain,

Digitized by Google

l'empereur se heurta à la suprématie religieuse et à des priviléges surannés, produits du moyen âge, et auxquels le peuple était attaché. La Belgique, à ce moment, était une des contrées de l'Europe où les idées nouvelles avaient été radicalement extirpées au XVIe siècle. Les intrigues de la Hollande, dont la politique repoussait une régénération en Belgique, et la jalousie de la Prusse, d'autre part, entravèrent les desseins de Joseph II.

Au moment même où l'Empereur se voyait réduit à l'impuissance, la révolution française, résumant toutes les révolutions antérieures, à la fois politique et religieuse, éclate et passe le niveau sur toutes les institutions du moyen âge. Elle établit sur leurs ruines une république éphémère, dont l'action violente réagit à l'extérieur. Le premier pays qu'elle rencontra sur son chemin fut la Belgique, qui venait de repousser Joseph II et ses réformes libérales.

Ici, la république française agit avec non moins de violence que chez elle. L'œuvre de destruction fut complète, radicale. Toute résistance, toute réaction fut impossible contre le colosse qui ébranlait le monde. Jamais pays n'avait été soumis à une transformation plus soudaine : langue, mœurs, institutions religieuses et politiques, tout dut se plier, du jour au lendemain, sans transition, sous le terrible niveau de la Convention.

L'apparition de Napoléon, résumant en sa personne tous les intérêts et tous les besoins généraux de la nouvelle société, produisit une réaction salutaire, qui permit à la France et à la Belgique de respirer. Appréciant à juste titre combien le principe religieux est nécessaire au bonheur de l'homme, combien la liberté politique, dans une certaine mesure, est indispensable au libre développement des facultés dont Dieu l'a doué, il força les deux principes à vivre en paix l'un à côté de l'autre.

Digitized by Google

Une génération tout entière s'était développée sous ce régime, lorsque sonna, en 1814, l'heure de la délivrance des nationalités. La Belgique, à ce réveil, n'eut qu'un faible souvenir de son passé historique ; et, il faut bien l'avouer, cela venait surtout de l'ignorance où le peuple avait été tenu, sous le régime antérieur à la révolution française : absence complète d'annales historiques, où il aurait pu puiser des aspirations patriotiques. La réaction ne se fit sentir que lorsqu'il apprit que les puissances alliées avaient décidé d'unir son sort à celui de la Hollande. A ce contact, il subit une double sensation : l'esprit catholique se roidit contre le protestantisme hollandais; l'esprit de nationalité contre la suprématie qu'assumaient deux millions de Hollandais sur quatre millions de Belges.

Pour se faire une idée complète des résultats que devait produire l'union des deux peuples, il importe de jeter un coup d'œil impartial sur l'histoire du peuple hollandais.

Sous Charles-Quint, la suprématie politique et intellectuelle appartenait incontestablement aux provinces de Brabant et de Flandre. La révolution religieuse changea en peu de temps les positions respectives. Pendant que la Belgique s'appauvrissait, se voyait abandonnée de toutes ses illustrations, qui émigraient en Angleterre et en Hollande, celle-ci, au contact des idées nouvelles, déploya une énergie, une activité prodigieuses. Tout en combattant l'Espagne, elle lança ses flottes sur l'Océan, et, devançant l'Angleterre, elle conquit en peu d'années le Brésil, le cap de Bonne-Espérance, Ceylan, et s'établit sur les côtes de l'Hindoustan. De là, elle poursuit son vol, chasse les Portugais des îles de la Sonde, et y établit son empire sur dix millions d'âmes. Pendant ce temps, elle force l'Espagne à capituler, à reconnaître son indépendance. Elle se fait le foyer de la liberté naissante, qui, par ses journaux, rayonne sur toute l'Eu-

Digitized by Google

rope. Elle devient l'asile de tous les martyrs, de tous les savants qui fuient le despotisme de Louis XIV. C'est dans son sein que Descartes, le successeur de Platon, écrit sa méthode, destinée à opérer dans les sciences la révolution dont nous admirons aujourd'hui le progrès. Il lui restait encore à conquérir une place parmi les grandes puissances. L'ambition de Louis XIV lui en fournit l'occasion.

La Hollande devient l'âme de toutes les grandes coalitions. Elle élève sur le trône d'Angleterre un prince, Guillaume III, la personnification la plus complète de son esprit. Le régime constitutionnel, dont il favorise l'établissement, est le plus grand événement du XVIIe siècle, par l'influence qu'il a exercée sur les destinées du monde.

La Hollande, eu égard à l'étendue de son territoire et au chiffre de sa population, s'est élevée un moment au point culminant de sa splendeur. Les vicissitudes auxquelles toute chose est soumise en ce monde, la soumettent à un mouvement de réaction. L'acte de navigation de Cromwell attaque dans sa source le monopole de son commerce. Forcée de se replier sur elle-même, elle épuise son activité dans des luttes intestines. Les stathouders, d'abord modestes serviteurs de la république, veulent entrer en partage de la souveraineté, exercée exclusivement par l'ordre équestre. La bourgeoisie intervient dans la lutte, réclame sa part des libertés publiques et provoque la révolution de 1787, que soixante mille Prussiens viennent étouffer. Les patriotes vaincus se réfugient en France, et, lorsque la révolution éclate en ce pays, ils guident les phalanges républicaines à la conquête de leur patrie. Rentrés dans cette patrie sous le patronage de la France, ils établissent la république batave, qui, bientôt, se transforme en royaume. En 1810, Napoléon, fatigué de la résistance de la Hollande à ses volontés,

Digitized by Google

incorpore ce royaume à son empire. En 1813, la Hollande secoue le joug de la France et réclame l'appui du fils de son ancien stathouder, allié à la famille royale de Prusse.

La Hollande, à ce moment, possédait tous les éléments d'un personnel administratif et diplomatique propre à constituer un gouvernement. L'ancienne armée du roi Louis, dont tous les corps avaient été conservés par Napoléon, lui donnait une force militaire. Les quatre années de l'incorporation n'avaient pu porter aucune atteinte à son caractère national; elles en avaient, au contraire, avivé l'esprit. En possession d'une langue nationale que des poëtes et des prosateurs distingués avaient illustrée, d'une religion dominante qui répandait, sans entraves, l'instruction dans le peuple et développait en lui l'esprit de nationalité, la Hollande, malgré son infériorité numérique, se présentait à la nouvelle communauté avec une supériorité incontestable.

C'était cette position qu'il fallait faire accepter aux Belges, et le stathouder, devenu roi des Pays-Bas, reçut cette mission.

Dès le début, Guillaume Ier se trouva ainsi face à face avec des difficultés qu'un génie transcendant eût seul pu surmonter. Sa tâche devait nécessairement consister à opérer la fusion des deux nationalités, qui avaient une origine commune et qui avaient conservé plus d'un lien de parenté. Le plus grand obstacle à cette fusion, c'était l'antagonisme entre le catholicisme et le protestantisme, basés sur des principes divergents.

Il résolut ce difficile problème avec une hardiesse qui tenait de l'esprit de secte. Il donna, sans transition, sans mesure, la suprématie à la Hollande. Il considéra la Belgique comme un enfant mineur, la Hollande comme ayant atteint sa majorité.

Digitized by Google

Le peuple hollandais partageait à ce sujet l'opinion du roi : il jugeait les Belges par des faits posés vingt ans auparavant; il ne connaissait de son histoire que l'époque de 1789. « En 1787, disaient les Hollandais, notre bourgeoisie opérait une révolution en faveur des idées libérales; deux années plus tard, les Belges en faisaient une pour les repousser. »

Ce parallèle, qu'ils établissaient entre eux et les Belges, démontre quel abîme la révolution du XVIe siècle avait creusé entre les deux peuples. Si l'on approfondit leur passé historique, la tutelle que la Hollande exerça sur la Belgique pendant plus d'un siècle; si l'on tient compte de la prépondérance politique qu'elle conserva dans les conseils de l'Europe, on se rendra aisément raison des motifs qui poussèrent Guillaume Ier à suivre la ligne politique qu'il s'était tracée.

Les Hollandais se plaçaient à un point de vue faux pour juger les Belges. Ils ne tenaient nul compte du chemin que ceux-ci avaient parcouru depuis l'entrée des Français en Belgique jusqu'en 1814; ils oubliaient que la transformation qu'ils avaient subie était complète, radicale; que le clergé lui-même avait cédé à l'influence des idées dominantes, et que, s'il y avait des retardataires, c'est qu'il y en a partout et toujours.

A un autre point de vue, la suprématie hollandaise ne se justifiait pas davantage; si elle voulait dénier à la Belgique des capacités militaires et administratives, celle-ci pouvait lui rappeler le comte du Monceau, l'organisateur de l'armée batave, en 1794, et le général qui la commandait à la bataille de Bergen et sur les champs de bataille de l'empire, ainsi que ses lieutenants Osten, d'Aubremé, Van Geen, Van Merle et beaucoup d'autres; comme capacités administratives, de Celles, de Stassart, Holvoet, qui, comme préfets, l'initièrent au mécanisme de l'administration impériale.

Digitized by Google

A son brillant passé historique, qui se résume en Civilis, Guillaume le Taciturne, Guillaume III, Trump, de Ruyter, les frères de Witt, Barneveld, Érasme, Boerhave, Huyghens, Vondel, Rembrandt, etc., la Belgique, à son tour, pouvait opposer une pléiade de célébrités telles que : Charlemagne, Godefroid de Bouillon, Charles-Quint, Tilly de T'Serclaes, de Lannoy, d'Egmont, Marnix de Sainte-Aldegonde, Jean de Weerdt, Mercy d'Argenteau, le comte de Gages (1), Van Dyck, Rubens, Juste-Lipse, Comines, le père Malebranche, Van Helmont, Vésale, Grétry, de Lattre et le dernier prince de Ligne, la personnification de l'esprit du XVIIIe siècle.

La Hollande oubliait qu'elle était déjà sur la pente qui est au revers de toute grandeur, tandis que la Belgique, jeune et ardente, était en marche et s'élançait, pleine de vigueur et de séve, vers ses nouvelles destinées.

(1) Le comte Dumont de Gages, né à Mons, est peu connu en Belgique. Il commanda en chef l'armée hispano-napolitaine, en Italie, de 1744 à 1747. Voici comment Simonde de Sismondi en parle dans son *Histoire des Français*, tome XX :

« Le maréchal de Maillebois commandait l'armée française qui accom-
« pagnait l'infant d'Espagne; le comte de Gages, l'armée espagnole et
« napolitaine qui devait le seconder, en venant du midi. Ce comte de Gages
« était un homme d'un grand talent militaire; lorsqu'il fut assuré que la
« république de Gênes, poussée à bout par l'injustice criante de Marie-
« Thérèse envers elle et par l'ambition du roi de Sardaigne, était résolue
« de s'allier aux Bourbons, il forma un hardi projet qui ne pouvait s'effec-
« tuer que par la coopération des Génois. Il s'agissait de réunir l'armée des
« Deux-Siciles, qu'il commandait, à celle de Provence, en les faisant avancer
« en même temps par les deux rivières de la Ligurie, de s'aider alors
« des ressources et des arsenaux de Gênes pour frapper au centre de la
« Lombardie les Autrichiens et les Piémontais, les séparer, les refouler les
« uns vers l'Allemagne, les autres vers les forteresses du pied des Alpes, et,
« après avoir isolé le roi de Sardaigne, le contraindre à faire la paix.
« *C'était le plan de la première glorieuse campagne de Bonaparte en Italie,*
« avec la difficulté d'y faire concourir une armée qui se trouvait alors sur
« les confins de l'État de l'Église. »

Digitized by Google

Quoi qu'il en soit, la nouvelle royauté s'inaugura sous d'heureux auspices. Les deux peuples fraternisèrent sur le champ de bataille de Waterloo. Les sympathies qu'inspira la bravoure déployée par le prince royal furent vives et sincères. Jamais plus belle occasion ne pouvait se présenter pour cimenter des liens durables entre les deux peuples. Une politique inhabile la laissa échapper.

Plus heureux que Joseph II, Guillaume trouva le terrain non-seulement défriché, mais ensemencé. La génération de l'empire et celle qui s'avançait lui prêtèrent un appui indirect contre les prétentions du vieil esprit : l'établissement des universités dont il dota le pays, le retentissement de la tribune française et les combats qu'elle livrait à l'émigration lui furent de puissants auxiliaires. Lui-même, Guillaume Ier, favorisa le développement de l'opinion libérale et ennemie de l'ancien esprit féodal, en accueillant avec faveur les réfugiés français et en soutenant de ses subsides les journaux qu'ils rédigeaient.

Jusque-là, satisfait d'avoir secoué le joug de la France impériale, on s'occupait peu de la constitution, de l'injustice qu'elle consacrait en donnant une représentation égale aux deux fractions distinctes du royaume. Seuls, les patriotes hollandais se plaignaient des restrictions qu'elle apportait aux libertés publiques. Aux plaintes qu'ils lui adressèrent à cet égard, Guillaume répondit que les Belges n'étaient pas encore mûrs pour en supporter une plus grande extension ; que, quant à eux, ils devaient se contenter de l'ample compensation qu'il leur accordait dans la distribution des emplois publics. D'autre part, pour ne pas éveiller des prétentions analogues chez les Belges, il employait toute son intelligence, tous ses efforts pour développer chez eux le génie industriel et les richesses qu'il procure.

Au milieu de ce mouvement progressif qui emportait la Bel-

Digitized by Google

gique, le clergé resta dans l'isolement et sans appui. Quelques voix timides s'élevèrent seules en faveur de la liberté de l'enseignement, dont le gouvernement s'appropriait le monopole, pour empêcher une réaction du clergé, qui devait regretter sa suprématie d'autrefois et qui craignait, pour son autorité, le développement des idées nouvelles.

Cet appui qui lui manquait, Guillaume le fournit au clergé, avec une irréflexion qui étonne de sa part. Il ordonna l'emploi de la langue hollandaise dans les tribunaux, pour tous les actes publics. C'était là une mesure arbitraire, impolitique, qui lui attira l'inimitié de tous les hommes adonnés aux professions libérales; ceux-ci entraînèrent à leur suite toute la population. Dès ce moment, le clergé trouva un appui, et, sous l'égide de l'esprit de nationalité, qui reçut une nouvelle impulsion de la mesure prise par le roi, il forma, avec les libéraux, l'*union*, appelée à renverser le royaume des Pays-Bas.

Digitized by Google

CHAPITRE II.

—

COMMERCE ET INDUSTRIE; PARTIS POLITIQUES.

Nous avons esquissé les diverses phases politiques qu'a parcourues la Belgique; nous avons essayé de donner un aperçu de son état moral au moment où la révolution est sur le point d'éclater; il nous reste à dire quelques mots de ses intérêts matériels.

Sous le gouvernement autrichien, la Belgique, comparativement à son état actuel, était plongée dans une véritable inertie. La fermeture de l'Escaut lui interdisait tout commerce. Les relations internationales, peu développées alors, réduisaient ses rapports avec la France et l'Allemagne à quelques échanges tout à fait insignifiants. L'Angleterre fournissait, à peu près seule, à tous les besoins de la Belgique. Ces besoins étaient fort res-

Digitized by Google

treints pour une population inférieure de moitié à ce qu'elle est actuellement, et, d'ailleurs, exclusivement adonnée à l'agriculture. La Belgique n'avait donc, à cette époque, ni commerce ni industrie.

La révolution française rendit la vie à ce pays. Une fois l'Escaut ouvert, et Anvers devenu un des premiers ports militaires de l'empire français, on vit s'animer la navigation par les eaux intérieures avec la Hollande et l'Allemagne. L'exclusion de l'Angleterre des ports du continent développa une foule d'industries. La destruction des couvents et la répartition de leurs immenses propriétés parmi la petite bourgeoisie qui en avait fait l'acquisition, contribuèrent à l'embellissement et à la prospérité des villes, et dans les campagnes au développement de l'agriculture et au bien-être des habitants.

En peu d'années, la Belgique s'était métamorphosée : l'activité, le travail se développaient. Malgré l'énorme consommation d'hommes que dévoraient les guerres incessantes de l'empire, sa population augmentait; une fermentation générale s'y faisait sentir : elle n'attendait que la paix pour se développer dans toute la luxuriante activité que nous lui connaissons aujourd'hui.

Ce développement, au lieu de se faire sous le régime de la France, se réalisa sous le régime hollandais.

Guillaume Ier, succédant, après deux siècles et demi, dans la souveraineté des États héréditaires de Charles-Quint, avait constamment les idées tournées vers cette époque mémorable de notre histoire. Il avait à cœur de faire renaître l'ancienne prospérité de nos provinces : tous ses efforts furent consacrés à atteindre ce but. On peut dire, à la lettre, qu'il s'était fait le premier négociant et le premier industriel du pays. Encouragements,

Digitized by Google

avances de capitaux, rien ne faisait défaut. Le plus mince industriel, comme le plus grand entrepreneur, qui imaginait d'exploiter telle ou telle branche nouvelle, trouvait un libre accès auprès du monarque. Celui-ci analysait le projet, donnait des conseils, faisait des avances de fonds et suivait d'un œil attentif les progrès de ses protégés.

Le mouvement du port d'Anvers se développait de jour en jour. Les facilités qu'il offre à la navigation y attiraient des maisons de commerce d'Amsterdam, de Rotterdam et d'Allemagne. Les plus riches colonies du monde, avec dix millions d'habitants consommant exclusivement des cotons pour leurs habillements, deux millions et demi de Hollandais exclusivement adonnés au commerce, tel était l'immense marché qui s'offrait à l'activité industrielle et commerciale des habitants de la Belgique. L'exploitation de ces éléments n'était encore qu'à son début. L'avenir se présentait sous l'aspect le plus riant; déjà la richesse, le bien-être de toutes les classes avaient donné au peuple une surabondance de vitalité qu'il allait bientôt employer à revendiquer des droits qui prennent leur source dans les intérêts moraux, au risque de perdre à jamais tous les avantages matériels dont il avait la pleine possession.

Singulière contradiction ! nous voyons un roi honnête homme, un père véritable pour son peuple, consacrer son existence à lui procurer tous les bienfaits matériels, et d'un autre côté, lui refuser la satisfaction des intérêts moraux, dont le besoin pour l'homme se fait sentir en raison des facilités de la vie dont il jouit.

Aussi, lorsque sonna l'heure de la révolution, le roi Guillaume trouva des partisans dévoués, mais en petit nombre, dans la classe des grands négociants et des industriels, dont cette commo-

Digitized by Google

tion compromettait les intérêts. Ils formèrent le parti orangiste. Tout en combattant à outrance la révolution, les hommes de ce parti ressentaient, à leur insu, l'infériorité dans laquelle ils étaient placés vis-à-vis des Hollandais. L'instinct national les dominait, en dépit du danger que couraient leurs fortunes. Si ce parti n'a pas réussi dans ses tentatives de restauration, c'est que lui-même n'avait pas de racines dans le pays; ces hommes n'avaient pas foi dans leur cause, et au milieu de l'ardeur du combat, ils ressentaient les griefs de leurs concitoyens et les insultes que la presse hollandaise jetait insolemment à la face de la nation : après tout et malgré tout, ils étaient Belges.

Toujours et partout il existe des divisions d'opinion, des partis; mais ces partis ne se dessinent jamais aussi distinctement qu'au milieu des révolutions, alors que toutes les passions sont en jeu.

Il importe, pour bien comprendre le cours de la révolution, de tracer l'esquisse des différents partis qui se sont précipités dans l'arène et qui ont pris part à la lutte, afin de faire tourner les événements au profit de leurs opinions.

Il s'était formé trois partis bien distincts : le *parti national*, les réunionistes et les républicains ou le *parti français*, et les *orangistes*.

Le parti national se composait des catholiques et des libéraux. Dès avant la révolution, ils avaient formé leur pacte, sous le nom d'*Union*, en vue de résister au système d'absorption du roi Guillaume.

Dès les premiers signes de vie que donna ce parti, toute la presse gouvernementale l'attaqua avec une violence qui donnait la mesure de la force de cette association et de la terreur qu'elle

Digitized by Google

inspirait à ses antagonistes. « L'Union était une monstruosité ; « c'était l'alliance des deux principes contraires, c'était le ca- « tholicisme donnant le baiser de paix à la philosophie mo- « derne. » Il y avait une apparence de vérité dans ces déclamations; mais elles démontraient une vérité d'une importance plus haute, et que le gouvernement hollandais cherchait à se dissimuler : c'est que le catholicisme, en Belgique, s'était définitivement affranchi des liens du moyen âge. Il avait compris qu'il pouvait, sans aucun danger pour la religion, laisser développer librement la question de liberté politique, qui serait, en outre, pour lui un puissant auxiliaire.

La permanence de cette union dépendait, et elle dépend encore, d'une grande modération de la part des deux partis, et cette modération, le gouvernement hollandais n'y croyait point. Tout en déterminant, dans la constitution et d'un commun accord, les grands principes de la vie sociale, les catholiques et les libéraux devaient constituer deux partis, dont l'un chercherait à acquérir la suprématie sur l'autre, et, au milieu de cette lutte, on espérait que la rupture de l'Union ne tarderait pas à éclater, et, dès ce moment, la Hollande rallierait à son parti la plupart des hommes attachés aux professions libérales.

Les catholiques, rendons-leur cette justice, restèrent, pendant tout le cours de la révolution, fidèles à l'alliance. Bien plus, ils accordèrent la suprématie au parti libéral ; ils comprirent qu'à ce parti revenait l'action, l'initiative. Dans toutes les grandes crises qui peuvent surgir, il en sera de même : c'est toujours lui qui décidera des destinées du pays. Ce doit être un motif puissant, pour les catholiques, de ne jamais abuser de la suprématie qu'ils peuvent conquérir, et de ne pas creuser ainsi entre eux et les libéraux un abîme dans lequel l'étranger, tôt ou tard, les pousserait tous les deux.

Digitized by Google

Ce fut ainsi que l'Union constitua le faisceau inébranlable de toutes les forces vives du pays, contre lequel vinrent se briser les intrigues de l'étranger et les divisions intestines d'une nature tout individuelle.

Dans le congrès, le parti national fut représenté par un groupe d'hommes remarquables par le talent avec lequel ils défendirent les grands et éternels principes de l'ordre social. Ce fut, sans aucun doute, grâce à leurs doctrines monarchiques et modérées, proclamées dès les premiers jours de la révolution, qu'ils trouvèrent un accueil si favorable auprès de la conférence, laquelle n'hésita pas un moment à traiter avec eux, comme avec les représentants d'une puissance reconnue et légitimée.

Il était appuyé dans tous les centres de population par un noyau d'hommes énergiques, personnification de l'esprit public, qui donnèrent l'impulsion à la multitude; ils se constituèrent, de leur propre autorité, les gardiens des conquêtes de la révolution, prêts à lutter contre les intrigues de l'étranger aussi bien que contre le gouvernement, si celui-ci s'écartait de la voie patriotique.

M. A. Gendebien, membre du gouvernement provisoire, peut être considéré comme ayant été le personnage le plus populaire. Il dominait la situation, et, dans les moments de crise qui se sont présentés, il devint le dictateur des masses. A Bruxelles, tous les hommes ardents et audacieux suivaient ses inspirations. Dans les autres localités, ils obéissaient au mot d'ordre parti de Bruxelles.

On a beaucoup parlé de l'existence d'un parti français, d'un parti républicain. Ni l'un ni l'autre n'ont jamais existé, en ce sens que quelques individus ne constituent pas un parti. Les

Digitized by Google

phases qu'a traversées la révolution expliquent ces dénominations. Il y eut, chez certains hommes, des moments de défaillance, alors qu'ils crurent ne pouvoir échapper à une restauration qu'en se jetant entre les bras de la France. A l'occasion de la première élection du chef de l'État, on a pu compter les partisans de la réunion à la France, dans les pétitions qu'ils adressèrent à ce sujet au congrès. Ils s'élevèrent en tout à 1,200 signatures. Ce chiffre donne l'idée du peu d'importance du parti français.

Les républicains se réduisaient à un fort petit nombre. Ils avaient au congrès un homme de talent; à un moment donné, ils pouvaient devenir très-dangereux par leur audace et leur esprit entreprenant. En correspondance avec leurs coreligionnaires politiques de France, ils coordonnèrent leurs efforts pour s'opposer à tout arrangement que la majorité du pays et la diplomatie européenne voulaient faire aboutir à un établissement monarchique, qui détruirait toutes leurs espérances. Ils attaquèrent sans relâche le gouvernement provisoire, qui ne voulait ni de la république ni de la réunion à la France.

Ils attendaient du temps la réalisation de leurs vœux.

L'adversaire le plus sérieux de la révolution fut le parti orangiste, composé d'individualités sans appui dans la nation. C'étaient quelques membres de la noblesse bien accueillis à la cour, tout le haut commerce, les industriels et quelques hauts fonctionnaires. M. White, attaché à la légation anglaise, et qui fut constamment en relation avec ce parti, en trace un tableau peu flatteur : « Il était dépourvu de talents, de courage, de prudence « et de véritable dévouement. Ils étaient tous prêts à pousser les « autres en avant. Aucun, sans en excepter un seul, ne vou- « lut s'exposer lui-même. Tous désiraient profondément des

Digitized by Google

« résultats heureux, mais bien peu étaient disposés à courir des « chances douteuses. »

Mais ce parti devenait redoutable par l'appui qu'il trouvait dans la personne de lord Ponsonby, ministre de la conférence de Londres auprès du gouvernement provisoire. La mission dont il fut chargé fournit la clef de bien des événements restés longtemps inconnus du public. M. White donne de cette mission, ainsi que de celle de M. Bresson, le ministre français, un aperçu que nous croyons devoir reproduire : « Quoique poursuivant, en « apparence, le même but, et agissant par la même impulsion, « lord Ponsonby et M. Bresson servaient deux maîtres diffé- « rents, et, par conséquent, avaient à remplir des devoirs d'une « nature assez opposée l'une à l'autre pour exiger un tact par- « fait, un calme et une discrétion capables de prévenir tout « malentendu, soit entre eux, soit entre leurs gouvernements. « D'un côté, l'envoyé français avait à concilier les intérêts de la « France avec ceux de l'Europe, et à imposer les injonctions « ouvertement faites par la conférence, sans exciter la suscepti- « bilité fébrile du peuple français, ou agir en opposition avec « le cabinet secret de Louis-Philippe. Il devait s'unir à l'envoyé « britannique pour suivre les instructions qu'ils recevaient en « commun de Londres, et toutefois se séparer de son collègue, « pour obéir aux ordres contraires qu'il recevait directement « de Paris. Il avait à obéir au prince de Talleyrand, sans con- « trarier le général Sebastiani; et pourtant les vues du ministre « des affaires étrangères français étaient souvent contraires à « celles du Nestor de la diplomatie. Il avait de plus à sacrifier « ses préjugés et ses vues pour l'agrandissement de la France, « et à se garder contre les séductions et les tentations qui l'as- « siégeaient sans cesse. Car, tandis que les orangistes n'épar- « gnaient aucun soin pour circonvenir son collègue et l'induire « en erreur, le parti du mouvement et les réunionistes ne dési-

Digitized by Google

« raient pas moins ardemment d'amener M. Bresson à adopter « leurs vues. D'un autre côté, lord Ponsonby, enchaîné par des « instructions précises, devait combattre l'influence prédomi- « nante de la France, tout en soutenant son collègue français; « il devait prévenir les machinations du parti du mouvement « (parti national), sans cesser de défendre les principes libé- « raux; il avait à neutraliser les efforts du vote d'exclusion, en « tâchant de ramener l'opinion publique en faveur d'un membre « de la dynastie répudiée, tout en évitant une démarche qui « pût exciter les passions du peuple belge; il avait à concilier « les intérêts des puissances du Nord, sans blesser ceux de la « France, et à se rendre cette dernière favorable, sans porter « ombrage aux premières; il avait à établir l'influence de l'An- « gleterre, là où tous les sentiments étaient antibritanniques, « et à *ramener la tranquillité par les moyens les plus propres à « exciter la guerre civile,* c'est-à-dire *en tâchant d'amener la « sympathie de la nation en faveur du prince d'Orange, et cela « contre les efforts secrets de la France, en dépit de l'opposition « ouverte* de la grande masse des Belges, et, ce qui est plus ex- « traordinaire, en dépit des déclarations positives du roi des « Pays-Bas, qui, au lieu d'être disposé à soutenir ou recon- « naître son fils comme souverain, ne se faisait pas scrupule « d'assurer *qu'il aimerait mieux voir de Potter sur le trône belge, « que le prince d'Orange.* La tâche imposée à lord Ponsonby « était gigantesque, et, en ce qui concerne le prince d'Orange, « tout à fait impraticable; fait qui ne fut malheureusement « reconnu que lorsqu'on eut perdu un temps précieux, pour « faire réussir ces projets chimériques. »

Voilà qui est très-explicite : lord Ponsonby devait travailler à la restauration en faveur du prince d'Orange; M. Bresson devait la combattre en secret. Tous deux, par l'importance de leur position, devenaient ainsi les chefs des deux grands

Digitized by Google

partis à l'intérieur. Lord Ponsonby, surtout, attachait au parti orangiste une importance que ce parti ne pouvait puiser en lui-même. Il lui donnait en même temps une confiance dans l'issue de sa cause, qui ne tarda pas à lui rallier presque tous les généraux et officiers supérieurs des troupes de ligne, et jusqu'aux hommes du pouvoir, qui employèrent l'action gouvernementale à favoriser les projets du parti.

Par une tendance naturelle, tout le parti national et les partisans de la France se rallièrent autour de M. Bresson. Perdant toute confiance dans l'armée de ligne, ils cherchèrent un appui dans les volontaires qui avaient fait la révolution.

La Belgique se trouva ainsi divisée en deux camps bien distincts, dont les armées étaient constamment prêtes à en venir aux mains, et se tenaient réciproquement en échec.

Le plus fort, le plus entreprenant était sans contredit le parti national appuyé sur les volontaires. De là ce système de calomnies dirigées contre ces volontaires, les dégoûts dont on les abreuva, pour parvenir à les dissoudre et à anéantir l'appui qu'ils offraient à la cause de la révolution.

En résumé, le parti orangiste, ne pouvant compter ni sur la masse de la nation, ni sur les officiers subalternes, ni sur les soldats, représentait un état-major complet sans troupes. Sur le terrain de la diplomatie et des intrigues, il l'emportait sur le parti national. On ne pouvait espérer d'entamer ce dernier qu'en cherchant à rompre l'union des catholiques et des libéraux. Ils restèrent fidèles à leur devise; elle leur donna la victoire. Mais, avant de l'obtenir, ils durent passer par bien des vicissitudes, qui la rendirent longtemps incertaine.

Digitized by Google

CHAPITRE III.

—

JOURNÉES DE SEPTEMBRE; ATTAQUE DE BRUXELLES, RETRAITE DE L'ARMÉE HOLLANDAISE; GOUVERNEMENT PROVISOIRE.

La révolution de juillet ne produisit nulle part une commotion plus forte qu'en Belgique. En un clin d'œil, l'échafaudage si laborieusement élevé par le roi Guillaume fut renversé : le contrat de communauté fut déchiré en mille pièces et jeté aux vents. Le pays tout entier revendiqua sa nationalité et son indépendance.

La révolution de 1830 comblait l'abîme qui séparait la Belgique de son glorieux passé. Seule, entre toutes les nations de l'Europe, elle a résisté à l'ouragan qui, en 1848, renversait, ébranlait les trônes; seule, elle n'a pas dû toucher à sa constitution. Elle a prouvé que sa nationalité, qu'on lui a souvent

Digitized by Google

contestée, avait des racines profondes, et que la vitalité qu'elle déployait au xve et au xvie siècle avait repris une vigueur nouvelle.

Ce n'est pas cependant sans efforts et sans sacrifices qu'elle est parvenue à prendre place parmi les nations indépendantes; et, il faut bien le reconnaître, sans un concours de circonstances heureuses, et surtout sans l'appui que lui a si généreusement donné son souverain actuel, il est probable, sinon certain, que la Belgique aurait été condamnée à passer sous les fourches caudines de la Hollande, sinon à une incorporation à la France ou à un partage.

Aux temps modernes, c'est un phénomène de voir une révolution se consolider. Dans un moment d'enthousiasme et d'effervescence, avec ces grandes agglomérations d'hommes que renferment nos capitales, les autorités constituées et la force armée, recrutée dans le peuple, se laissent facilement paralyser et expulser; mais, le lendemain de la victoire, lorsqu'on a fait table rase, lorsqu'on envisage de sang-froid le vide laissé par les autorités et la force publique, c'est seulement alors qu'on s'aperçoit des immenses difficultés qu'on a à surmonter. D'une part, on se trouve en présence des masses, qui, pareilles à l'esclave récemment dégagé de ses fers, ignorent l'emploi de la liberté et en abusent; et, de l'autre, en présence de quelques hommes sages et modérés, qui, instruits par l'expérience et l'étude, sentent la nécessité d'établir un ordre régulier qui réponde aux besoins de la société.

Dans ces jours de crise, la voix du sage est couverte par les clameurs des masses soulevées, ivres d'une victoire accidentelle, et travaillées par les agitateurs et les ambitieux, qui s'en servent comme d'un puissant auxiliaire pour réaliser leurs

Digitized by Google

utopies, ou pour acquérir des positions. A ces influences diverses se joignent les partisans du pouvoir évincé, qui, par des agents secrets, entretiennent les dissensions intestines, alimentent l'anarchie, dans l'espoir de ramener le peuple, par la lassitude et l'ennui, à se soumettre à l'ancien ordre de choses. La Belgique a offert un exemple frappant du tableau que nous venons de tracer.

En pareille circonstance, pour qu'une révolution ait des chances de succès, il lui faut un grand homme, comme le prince d'Orange au XVIe siècle, Napoléon et Louis-Philippe au XIXe, qui résume en sa personne les idées générales, les intérêts et les besoins de la société, et dont le génie subjugue tous les partis.

A défaut de ce grand homme, le peuple devient la proie de l'anarchie et retombe bientôt sous le joug qu'il avait secoué. La révolution brabançonne de 1789, la révolution polonaise de 1830, celles plus récentes de Hongrie, d'Allemagne, d'Italie, viennent à l'appui de ce que nous avançons.

Si la Belgique a fait une exception à cette règle, c'est qu'à son existence se rattachaient des intérêts généraux et permanents que l'Europe prenait sous sa sauvegarde.

La France et l'Angleterre étaient les plus intéressées dans la question. Il y eut entre elles, avant de pouvoir se mettre d'accord, bien des tiraillements dont les réactions, se communiquant à l'intérieur du pays, y produisirent des commotions et lui firent courir les plus grands dangers. L'Angleterre ne pouvait, sans quelque regret, voir la destruction d'un royaume qui était, en quelque sorte, sa création. La France, au lendemain d'une révolution, était en butte aux exigences des partis,

Digitized by Google

qui voulaient, les uns, la limite du Rhin, les autres, l'incorporation de la Belgique. Une heureuse circonstance pour l'Europe, ce fut de voir la révolution de juillet se mettre sous la protection des idées constitutionnelles, et donner la main au parti de la réforme qui, en Angleterre, allait bientôt s'emparer du pouvoir.

Quant à la Russie, l'Autriche et la Prusse, elles se trouvaient paralysées dans leur liberté d'action par les troubles que la révolution de juillet avait suscités dans toute l'Europe.

Dans ces circonstances, il s'établit, comme au XVIe et au XVIIe siècle, une entente entre les souverains : les uns, pour sauvegarder les résultats de la révolution, les autres, pour les repousser et s'en préserver. La Pologne, enveloppée de puissances hostiles au principe nouveau, échoua dans ses efforts et fut replongée dans son cercueil; la Belgique, plus heureuse, adossée à la France, placée en regard de l'Angleterre, fut protégée par ces deux nations, et trouva un appui contre l'influence des puissances du Nord, paralysées, d'ailleurs, par leurs luttes en Pologne et en Italie.

L'analogie entre la situation de la Belgique en 1830, et celle de la Hollande au XVIe siècle, est frappante. Dans sa lutte pour se soustraire à la domination espagnole, la Hollande trouva un appui dans l'Angleterre protestante et dans la politique de la France catholique. Le cardinal de Richelieu, en sapant la monarchie espagnole et en prenant la défense des protestants allemands et hollandais combattant pour la liberté de conscience, dirigea, à son insu, la France vers les nouvelles destinées que lui réservait le XIXe siècle.

Les révolutions ne sont, au fond, que des luttes pour assurer

Digitized by Google

la prédominance de telle ou telle idée. Elles se montrent plus fréquentes aux grandes époques de transition que subit périodiquement l'humanité. Lorsqu'elles éclatent, rien ne peut les dompter; l'idée qui s'est complétée ou qui a fait son temps, doit céder la place à celle qui surgit. Les gouvernements les mieux assis, les plus forts, l'Autriche et la Prusse, nous ont démontré, en 1848, qu'ils n'en sont pas plus à l'abri que les gouvernements constitutionnels.

Ces luttes, qui, des esprits, descendent dans les rues et sur les champs de bataille, se ressemblent à toutes les époques et dans tous les pays. Nous éviterons donc, autant que possible, d'entrer dans des particularités, et nous ne nous y arrêterons que lorsqu'il sera nécessaire de préciser et d'élucider un fait important.

Toutes les insurrections commencent par des pillages. Les autorités militaires et civiles se laissent paralyser. La force armée se dissout ou se laisse désarmer. En un mot, l'imprévoyance, la faiblesse, l'impéritie des gouvernements et des autorités font la moitié du succès.

La révolution éclata, le 25 août 1830, à Bruxelles. Du 25 août au 22 septembre, les insurgés parlementèrent tantôt avec le roi, tantôt avec le prince d'Orange. Le gouvernement temporisa : le roi était décidé à en finir par la force; le prince désirait qu'on fît des concessions.

Sur ces entrefaites, on réunit en Hollande toutes les troupes disponibles. Le point de rassemblement était Malines; il y avait des avant-postes à Vilvorde et à Assche.

Pendant que l'armée s'acheminait vers son point de réunion, le prince s'approcha de Bruxelles, fit mander le baron d'Hoogh-

Digitized by Google

vorst, et avisa avec ce dernier aux moyens d'entrer en ville sans exposer sa dignité. Par suite de ces démarches, une députation composée des plus notables personnages se rendit au quartier général, et invita le prince à venir dans Bruxelles s'assurer par lui-même de l'état des choses. Une difficulté se présenta d'abord : le prince voulait que les insurgés déposassent les couleurs qu'ils venaient d'arborer. Dans l'état de surexcitation des esprits, obtenir une pareille concession d'un peuple dans l'ivresse d'un premier succès était chose impossible. On parlementa pendant vingt-quatre heures. A bout de patience, le prince se décida, cédant à la volonté du peuple, à pénétrer en ville, suivi seulement de ses aides de camp, et accompagné du bourgmestre, du prince de Ligne, du baron d'Hooghvoort, du comte Duval et du baron Vander Smissen. Cette entrée dans une cité livrée à l'effervescence populaire fournit au prince l'occasion de déployer une énergie morale égale à la valeur qu'il avait montrée sur les champs de bataille.

Ainsi donc, sans escorte, ainsi qu'il était convenu, et se confiant à la parole des habitants, le prince fit son entrée et s'avança au milieu d'une double haie, formée d'hommes de toutes conditions et pourvus de toutes espèces d'armes. La scène était des plus émouvantes : pas une acclamation, pas un cri; un silence farouche planait sur cette masse qui encombrait toutes les rues qu'il parcourait. La souffrance était peinte sur ses traits; il faisait des efforts pour retenir ses larmes et conserver une attitude digne. Un moment on craignit pour sa vie : des groupes tumultueux le forcèrent à se détourner de la voie indiquée et à se diriger vers l'hôtel de ville. Pendant qu'il était arrêté devant le perron, son cheval lance un coup de pied à l'un des hommes qui l'entourent et le blesse : des clameurs menaçantes se font entendre. Le prince, rappelant son sang-froid, s'élance en pleine carrière par une rue latérale, franchit

Digitized by Google

une haute barricade, qui le sépare de ses aides de camp qui ne peuvent le suivre, et, s'étant ainsi mis hors de l'atteinte de la foule, il parvient sain et sauf à son palais.

Pendant les quelques jours que le prince passa à Bruxelles, seul, au milieu des insurgés, il s'épuisa en efforts pour arracher à son père et aux chefs du mouvement quelques concessions réciproques afin d'étouffer l'insurrection à son début. Ses manières franches, affectueuses, la douleur qu'il éprouvait de voir le pays à la veille d'une guerre civile, réagirent sur les amis comme sur les ennemis de sa dynastie. Tous l'engagèrent à rester parmi eux ; l'idée d'être parjure envers son père, d'autre part l'affection qu'il ressentait pour la Belgique, le livrèrent en proie à des sentiments contradictoires qui provoquèrent chez lui les plus profondes émotions. Le spectacle de cette affliction resta gravé dans le souvenir des personnes qui l'approchaient et lui valut des dévouements inébranlables.

Se voyant repoussé à la fois et par l'opiniâtreté de son père et par les prétentions inadmissibles des chefs du mouvement, il quitta Bruxelles qu'il ne devait plus revoir.

Après le départ du prince, le roi ordonna au prince Frédéric, son second fils, de pénétrer dans Bruxelles, et de briser, par la force, la résistance qu'on lui opposerait.

Le 22, l'armée s'ébranla et prit position, dans la matinée, dans la plaine de Dieghem. Quelques volontaires sortirent de la ville pour aller la reconnaître ; ils furent repoussés par la cavalerie.

Le 23, le gros du corps d'armée, sous les ordres du prince Frédéric, s'approcha de la porte de Schaerbeek, surprit le poste

Digitized by Google

de volontaires, et s'engagea dans la rue Royale. La colonne fut assaillie de coups de fusil partant des croisées, des toits, des barricades établies aux débouchés des rues. Dès l'abord, le désordre se mit dans quelques bataillons; mais le régiment des grenadiers, composé de soldats plus robustes et mieux exercés, se porta à la tête de la colonne, fraya le chemin jusqu'au Parc, où toute la masse alla se réunir, toujours en butte aux coups de fusil que des mains invisibles tiraient à travers les croisées et du haut des toits. Une batterie élevée à l'angle de la place Royale, et servie par quelques vieux canonniers retirés du service, enfila le Parc dans toute sa profondeur et fit de grands ravages dans la troupe.

Deux colonnes d'une force inférieure furent dirigées en même temps, l'une sur la porte de Flandre, l'autre sur la porte de Laeken.

Le commandant de la première eut l'insigne maladresse de placer sa cavalerie en tête de sa colonne. Elle pénétra tranquillement en ville, et on la laissa s'engager jusque bien avant dans la rue de Flandre. Alors, et au signal de quelques coups de fusil, on fit pleuvoir sur la cavalerie des pavés, des meubles, des ustensiles de ménage. Le désordre se mit dans la troupe; les cavaliers, n'étant plus maîtres de leurs chevaux, cherchèrent à se soustraire à cette avalanche de projectiles meurtriers; ils se retournèrent, renversèrent l'infanterie, qui était en arrière, et, tous ensemble, ils s'enfuirent hors de la ville dans le plus épouvantable désordre.

La seconde colonne s'approcha de la porte de Laeken, dont l'entrée était défendue par des barricades. Le général qui la commandait, jugeant, par la défense qu'on lui opposait, qu'il n'avait guère de chances de réussite, y laissa un détachement

Digitized by Google

en observation et prit à gauche, pour rejoindre le corps principal, dont il couvrit depuis les communications.

Du 23 jusqu'au 26 dans la nuit, le corps principal resta blotti dans le Parc, toujours en butte aux coups de fusil, aux boulets de la batterie de la place Royale, sans tenter un effort décisif pour se dégager.

Ces journées de lutte stérile démoralisèrent généraux, officiers et soldats. Le prince, ne pouvant se résoudre à changer son mode d'attaque, se retira, dans la nuit du 26 au 27 septembre, sans être inquiété.

L'armée hollandaise se replia derrière les Nèthes, sa droite au pont de Waelhem, sa gauche à Lierre.

La retraite du prince fut le signal d'une désorganisation complète. Tous les régiments belges, composés de jeunes gens qui ne rentraient que périodiquement et à de longs intervalles sous le drapeau, dépourvus de tout esprit militaire, et entraînés par leurs concitoyens, se débandèrent et achevèrent de démoraliser et de dissoudre l'armée. Cette débandade générale amena la reddition de toutes les places fortes, qui n'avaient plus de soldats pour se défendre. Les généraux Dibbetz et Van Geen furent les seuls qui montrèrent de l'énergie. Le premier resta maître de l'importante place de Maestricht, le second quitta la citadelle de Namur sur l'ordre du prince d'Orange, alors qu'il ne lui restait plus qu'une poignée d'artilleurs qui lui refusèrent l'obéissance.

La position du roi Guillaume était désespérée. Seule, l'influence personnelle du prince d'Orange pouvait encore parer aux dangers de la situation pour sa dynastie. Le monarque se décida

Digitized by Google

donc à nommer son fils gouverneur général des provinces méridionales, avec des pleins pouvoirs pour organiser un gouvernement séparé.

Le prince avait passé toute sa jeunesse dans l'émigration et à l'armée anglaise, en Espagne. Là, il avait contracté des habitudes cosmopolites qui le rapprochaient plus du Belge que du Hollandais. Il préférait le séjour de la Belgique à celui de la Hollande. Le peuple belge n'avait pas été insensible à cette préférence, et, en retour, il lui avait voué toutes ses sympathies.

Le prince établit à Anvers le siége de son gouvernement. Tous les hommes de quelque valeur se rallièrent autour de lui. De là, il entra en communication avec le gouvernement provisoire qui s'était installé à Bruxelles, le 25 septembre, pendant que la lutte était engagée au Parc.

A défaut d'un grand homme pour diriger les destinées du pays, à défaut de l'unité dans l'action, si nécessaire dans les grandes crises, nous avions, au milieu des divergences d'opinion et d'idées, des volontés ardentes s'unissant dans un même but et y entraînant les autres. A la tête des affaires, se tenait un petit groupe de citoyens qui symbolisaient la Belgique moderne avec le cortége de ses idées nouvelles et de ses idées anciennes : M. le comte Félix de Mérode représentait son glorieux passé, sa foi, l'intrépidité chevaleresque de son ancienne noblesse; M. Alex. Gendebien, d'une énergie calme, stoïque, nourrissait des idées avancées de philosophie, qui tendent à confondre la patrie avec l'humanité et détruisent les barrières qui séparent les peuples; M. Van de Weyer, jeune homme d'une grande finesse d'esprit, initié à la philosophie moderne et annonçant déjà les talents du diplomate habile; M. le baron d'Hooghvorst, personnifiant l'attachement

Digitized by Google

que les masses, même au milieu des plus grandes convulsions sociales, montrent aux grands qui, dans des jours plus sereins, ont su descendre jusqu'à elles, sans rien perdre de leur dignité; M. Ch. Rogier, jeune homme ardent, esprit classique, doué d'une âme chaleureuse, capable de tous les dévouements, se laissant entraîner par les inspirations d'un cœur noble et pur : dans la longue carrière qu'il est dès lors appelé à parcourir, il fera preuve d'un désintéressement bien noble et bien rare; M. de Potter, nourri d'idées métaphysiques au-dessus de la portée du peuple, l'organe de ses griefs et son idole d'un jour; MM. Jolly, Vanderlinden, Nicolaï et Coppin représentaient la société dans ses variétés, avec son esprit d'ordre et de transaction, allié à un profond patriotisme.

La plupart des membres du gouvernement provisoire avaient été reçus par le prince, pendant son récent séjour à Bruxelles. Le souvenir des sentiments qu'il leur avait inspirés contre-balançait, chez le plus grand nombre, l'indignation que leur causait l'attaque de Bruxelles, qu'ils considéraient comme aussi barbare qu'impolitique.

Les premières négociations entre le prince et le gouvernement provisoire aboutirent à une invitation au premier de se rendre à Bruxelles, seul, comme Belge, et accompagné de Belges. C'était le condamner à une alternative cruelle : c'était lui laisser le choix entre le rôle d'un usurpateur, d'un renégat, en cas de succès, et un douloureux exil, dans le cas contraire.

Dans cette perplexité, en guerre avec son père, qui revenait sur ses premières résolutions, ne pouvant se résoudre à se soumettre aux humiliantes conditions du gouvernement provisoire, le prince prit une résolution désespérée : il rompit avec son père, et déclara, dans un manifeste, qu'*il reconnaissait l'indépen-*

Digitized by Google

dance nationale de la Belgique, et qu'il se plaçait à la tête du mouvement. C'était brûler ses vaisseaux : par cet acte, il déliait de leur serment les officiers et employés restés au service, et rompait les derniers liens qui rattachaient encore les deux pays (1).

Repoussé par le gouvernement provisoire, en butte à l'indignation de son père, qui venait de lui retirer ses pouvoirs, voyant son autorité méconnue, à Anvers, par le général Chassé, le prince fit ses adieux au peuple belge, dans une adresse qui respire la sincérité de l'affection qu'il lui portait, et il se retira en Hollande.

Pendant le séjour du prince à Anvers, une sorte de trêve tacite avait suspendu les hostilités. Son départ les renouvela. Niellon, à la tête d'environ trois mille volontaires, appuyés de quelques pièces de campagne, entreprit de tourner la gauche de l'armée hollandaise qui s'appuyait à Lierre, tandis que Mellinet attaquerait sa droite, appuyée au pont de Waelhem. L'armée du roi était commandée, en ce moment, par le prince de Saxe-Weimar, officier général intrépide, énergique, le seul des généraux hollandais qui, pendant la révolution, se soit montré à la hauteur de la situation, mais qui, toujours paralysé par une politique indécise, ne put jamais donner carrière à son énergie.

Niellon, dès cette première opération, développa des instincts militaires remarquables. Il se ménagea des intelligences dans la place de Lierre, occupée par un régiment belge. Les soldats désertèrent en masse, abandonnant leurs cadres à eux-mêmes.

(1) Voyez *Pièces justificatives*, n° I.

Digitized by Google

Dans cette situation, il fut facile à Niellon de s'emparer de Lierre par surprise.

La gauche de l'armée hollandaise se trouvant ainsi à découvert, le prince de Saxe-Weimar se décida à reprendre Lierre à tout prix. Il s'en était déjà rapproché; ses dispositions d'attaque étaient prises, lorsqu'un ordre impératif du prince Frédéric le contraignit à se retirer. Ce fut la douleur dans l'âme que le duc obéit; il voulait briser son épée; il se résigna enfin, rallia ses troupes et se retira.

Niellon poursuivit le duc, et se rabattit ensuite, à gauche, sur Anvers, où il fit sa jonction avec Mellinet, qui n'avait pas éprouvé de grandes difficultés à forcer la position de Waelhem. Des intelligences pratiquées à l'intérieur leur permirent de pénétrer dans Anvers par surprise. Ils repoussèrent la garnison dans la citadelle, s'embusquèrent dans les bâtiments avoisinants et insultèrent les sentinelles. Le général Chassé, poussé à bout, fit ouvrir le feu et bombarder la ville.

A l'autre extrémité de la frontière, Venloo était enlevé par un coup de main hardi. Il ne restait plus aux Hollandais, sur le territoire belge, que la citadelle d'Anvers et l'importante place de Maestricht, avec une garnison insuffisante pour sa défense et dépourvue de vivres, mais que le duc de Saxe-Weimar ravitailla le 18 novembre 1830.

Impossible de décrire la stupéfaction et l'indignation du peuple hollandais, lorsqu'il reçut, coup sur coup, la nouvelle de l'insurrection de Bruxelles et des provinces. C'était l'indignation des patriciens romains à la nouvelle du soulèvement de l'esclave Spartacus. Il eut recours à l'arsenal du XVIe siècle : il emprunta aux Espagnols toutes les épithètes que ceux-ci adres-

Digitized by Google

sèrent jadis à ses braves aïeux pour flétrir les mutins qui avaient l'audace de se soustraire à leur domination et d'aspirer à une liberté qui semblait réservée à eux seuls. Le système d'injures qu'on adopta en Hollande fut plus nuisible à la cause de la dynastie de Nassau que les coups de fusil tirés au Parc; il exaspéra les Belges et rendit impossible toute réconciliation ultérieure.

A la nouvelle de la retraite du prince et de l'évacuation entière de la Belgique, lorsque à leur tour les Hollandais se virent menacés d'une invasion de volontaires, l'indignation et le désir de vengeance firent aussitôt place à l'abattement et à la consternation. L'armée était démoralisée; elle tombait en dissolution. Dans cette occurrence, le gouvernement sollicita d'abord l'intervention armée des grandes puissances. Repoussé de ce côté, il invoqua l'appui de la conférence de Londres, qui venait de se constituer. Celle-ci, sur les pressantes sollicitations de l'ambassadeur du roi Guillaume, consentit, le 21 novembre, à faire accepter un armistice par le gouvernement belge.

Cet armistice termina la première période de la révolution. Dans celle qui va suivre, la Hollande retrempe son moral; toutes les classes de la nation concourent à organiser la défense. Riches et pauvres, tous, à l'envi, offrent au gouvernement leurs bras, leur argent. Tous les efforts reçoivent une impulsion unique, ferme, et aboutissent à l'organisation d'une armée de quatre-vingt mille hommes, qui sera prête à entrer en campagne au printemps de 1831.

L'organisation militaire, qui aurait dû faire la constante préoccupation du pouvoir, en Belgique, fut ce dont il s'occupa le moins. On s'en rapporta, d'ailleurs, au ministre de la guerre, qui

Digitized by Google

jouissait d'une confiance illimitée. L'opinion publique cependant ne cessa d'aiguillonner le gouvernement à ce sujet; elle comprit instinctivement qu'une puissance occulte, insaisissable, entravait cette organisation et préparait, dans l'avenir, des désastres au pays.

Le plus simple raisonnement aurait dû convaincre que, pour la révolution, toute la question se réduisait, avant tout, à savoir si l'on aurait une armée ou non. Avec une armée forte, bien disciplinée, bien commandée, le parti national aurait dominé tous les partis; il serait resté maître de l'ordre public à l'intérieur; en cas d'une reprise des hostilités, il pouvait porter la guerre sur le territoire hollandais; il augmentait, enfin, son influence auprès de la conférence. Avec une armée sans consistance, livrée à l'anarchie, on favorisait les désordres à l'intérieur, on perdait toute influence auprès de la conférence et on s'exposait aux désastres d'une invasion. Ce fut cette dernière alternative qui prévalut.

Analysons rapidement les éléments militaires dont disposait la Belgique.

La dissolution des régiments d'infanterie avait été complète : c'était le résultat inévitable de leur organisation. Les soldats, en masse, étaient Belges; les officiers, sous-officiers, caporaux et jusqu'aux tambours étaient, environ, dans la proportion de six Hollandais contre un Belge. Tous ces régiments tenaient garnison dans les provinces où ils étaient recrutés, et dont les soldats partageaient l'esprit. Près des deux tiers étaient en permission permanente dans leurs foyers, et ne rentraient au corps qu'à de longs intervalles, pour les exercices d'automne. Il est facile de concevoir qu'au moment où la révolution éclata, de tels soldats, sans esprit de corps, sans attachement au dra-

Digitized by Google

peau, ne répondaient pas à l'appel, et que les militaires présents aux corps les quittaient au fur et à mesure que l'insurrection faisait des progrès. Les cadres de ces régiments, abandonnés à eux-mêmes, dans le plus complet isolement, rentrèrent alors en Hollande.

Le système d'organisation de l'armée des Pays-Bas, emprunté à la Prusse, avait été appliqué d'une manière tout à fait vicieuse. En 1817, le roi Guillaume, désirant connaître l'opinion du lieutenant général Tindal, officier général de l'ancienne garde impériale et des plus distingués, au sujet de la nouvelle organisation, provoqua la réponse suivante, qui est des plus caractéristiques : « Sire, vous avez beaucoup d'hommes habillés en militaires, mais vous n'en ferez jamais des soldats. »

L'organisation des régiments de cavalerie était différente. En général, les soldats, Hollandais et Belges, s'y trouvaient dans une proportion à peu près égale. Il n'y avait d'exception que pour trois régiments, originairement formés en Belgique; ici les Belges se trouvaient encore en majorité. Le nombre des officiers et sous-officiers penchait en faveur des Hollandais, mais la disproportion était moindre que pour l'infanterie.

En ce qui concerne l'artillerie, il fallait la considérer comme tout à fait hollandaise. La Belgique lui fournissait des soldats. Le nombre des officiers était tout au plus dans la proportion d'un Belge pour dix Hollandais.

Sur cent vingt-huit officiers du génie, il y avait neuf Belges. L'armée des Pays-Bas avait donc un caractère exclusivement hollandais. D'armée belge, de corps belges, il n'en existait pas. La Belgique fournissait tout simplement un contingent pour le recrutement. Ainsi l'armée hollandaise restait entière; seule-

Digitized by Google

ment le nombre de ses régiments d'infanterie, de ses bataillons d'artillerie fut diminué du chiffre de ceux qui étaient recrutés en Belgique. Elle avait encore en moins deux régiments de cavalerie, d'origine belge; et ceux qui lui restaient perdirent tous les permissionnaires belges. La cavalerie hollandaise dut être complétement réorganisée.

Par le fait de la révolution, la Hollande garda un solide noyau d'armée qu'elle pouvait doubler avec les cadres rentrés de Belgique.

La Belgique, au contraire, n'avait point d'armée. Elle possédait une riche pépinière de soldats, mais des cadres insuffisants pour une organisation régulière. Là était, pour la révolution, la pierre d'achoppement.

En remplacement des autorités constituées, qui s'étaient effacées dès le début de l'insurrection, il s'était formé spontanément un comité de sûreté, transformé, peu après, en gouvernement provisoire. La garde communale, pareille à notre garde civique, avait fait place à des gardes bourgeoises, constituées irrégulièrement et dépourvues d'uniforme. Le comité nomma au commandement de ces gardes et de tous les volontaires qui accouraient de toutes parts à la défense de Bruxelles, le baron d'Hooghvorst, qui, à mesure que la situation devenait plus périlleuse, fut remplacé d'abord par le comte Van der Meere, puis par don Juan Van Halen, officier espagnol réfugié.

Le comte Van der Meere, capitaine d'infanterie, retiré du service depuis dix ans, avait acquis une certaine notoriété en dissipant une belle fortune. Il fut le premier qui s'établit à l'hôtel du ministère de la guerre, organisa une administration telle quelle, où il installa tout ce qu'il y avait de plus aventureux parmi les

Digitized by Google

combattants de septembre. Il commença par se donner le grade de colonel et fit un grand nombre de nominations des plus hasardées. Après la retraite du prince Frédéric, le gouvernement provisoire, assailli de sollicitations sans nombre pour l'obtention de grades dans l'armée, de prétentions les plus exorbitantes, confia le département de la guerre à un de ses membres, M. Jolly, qui fut nommé colonel.

M. le colonel Jolly avait servi peu de temps, comme lieutenant du génie, dans l'armée des Pays-Bas; mais, dominé par des goûts d'artiste, il avait abandonné une carrière pour laquelle il se sentait peu de dispositions. La révolution le trouva dans les rangs de la garde communale, où son ancienne profession lui valut une certaine influence. Quoique d'un caractère doux et modeste, il avait embrassé avec ardeur la cause de la révolution.

M. le colonel Jolly, de concert avec le général Goethals, officier distingué d'infanterie, bon administrateur, connaissant tous les officiers de l'ancienne armée, procéda à la réorganisation des anciens régiments d'infanterie, à la création de quelques régiments de cavalerie et de quelques batteries d'artillerie. Pour la création des cadres, il dut accepter, avec précipitation, tout ce qui se présentait : officiers retirés du service, officiers de l'ancienne garde communale, jeunes gens qui n'avaient jamais servi. Sous la direction et le commandement des officiers renvoyés par le prince d'Orange, on improvisa ainsi une armée qui, quelle que fût sa composition, pouvait devenir plus dangereuse pour la Hollande que les corps de volontaires qui avaient opéré l'expulsion des troupes hollandaises.

Le prince d'Orange nous vint ici en aide. Une de ses préoccupations, pendant son séjour à Anvers, fut le renvoi en

Digitized by Google

Belgique des officiers et sous-officiers belges, provenant des cadres dont les régiments s'étaient dissous au contact de l'insurrection (1). On facilita aussi le retour de ceux qui servaient dans les régiments de la garde, dans les régiments de cavalerie stationnés en Hollande. Le 8e de hussards, composé de Belges, rentra tout entier. C'était là, de la part du prince, un acte très-politique : d'une part, il donnait une preuve de l'intérêt qu'il portait au nouvel ordre de choses; de l'autre, il se ménageait des partisans.

Malgré le mélange de ces éléments hétérogènes dans les cadres, il suffit d'un laps de temps très-court pour rompre les nouveaux officiers aux habitudes de leur métier, et dans cette circonstance, on eut lieu d'être étonné de l'extrême aptitude du Belge pour l'état militaire. Malheureusement, l'organisation fut, peu après, paralysée dans son essor, lorsque l'on fit servir l'armée d'instrument au parti orangiste, en corrompant ses chefs et en la divisant en deux camps, dont l'un obtenait toutes les faveurs et dont l'autre subissait toutes les disgrâces. Les suites de cette division se sont prolongées de longues années après l'arrivée du roi, et ne disparaîtront entièrement qu'avec la génération qui a créé cette situation (2).

(1) Voyez *Pièces justificatives*, n° II.

(2) La disproportion qui existait, au moment de la révolution, entre les officiers belges et les hollandais, avait d'autres motifs encore que ceux qu'on attribuait aux tendances du gouvernement hollandais. Nous croyons que l'impartialité exige que nous les rapportions. Sous le gouvernement autrichien, la Belgique formait une véritable pépinière d'officiers pour ses armées; son contingent était bien au delà de sa population numérique. Lors de la révolution française, tous, à l'exception d'un bien petit nombre, suivirent les armées autrichiennes. En 1809, après la bataille de Wagram, Napoléon, étonné du grand nombre de Belges encore au service de l'Autriche, exigea d'elle leur renvoi. Celle-ci éluda l'ordre et ne renvoya que ceux qui en mon-

Digitized by Google

L'organisation élaborée par le colonel Jolly, de concert avec le général Goethals, comportait onze régiments d'infanterie, à trois bataillons avec dépôt, cinq régiments de cavalerie, deux régiments d'artillerie et un bataillon du génie. La gendarmerie se trouva tout organisée et entièrement composée de Belges, à l'exception de quelques officiers.

A la fin de mars, on forma un régiment d'infanterie de ligne,

traient le désir ou qui avaient été trop en vue. De ce nombre étaient le général comte de Baillet et MM. Goethals et Mercx, depuis devenus généraux.

Lorsque la Belgique fut incorporée à la France, nous ne pûmes fournir à ses armées qu'un petit nombre d'officiers, patriotes émigrés en 1790. Deux de ces officiers devinrent des généraux de grande distinction, le comte du Monceau, maréchal de Hollande et commandant en chef de l'armée hollandaise, et le comte Guilleminot, ancien ambassadeur à Constantinople sous la Restauration et chef d'état-major du duc d'Angoulême pendant la campagne d'Espagne, en 1822. Lorsque la république batave organisa son armée en 1794, la république française lui expédia presque tous les officiers belges ; elle leur donna cette mission, de préférence aux Français, à cause de l'affinité qui existait entre les deux peuples : du Monceau, d'Aubrémé, Osten et Van Geen furent les plus distingués de ces généraux.

Il résulta de cette pénurie d'officiers belges, que les soldats de nos nombreux contingents, dispersés dans les corps de l'armée française, manquaient de cette protection, toujours nécessaire, même au mérite. A cette époque, la langue française étant peu répandue dans nos provinces flamandes, nos soldats étaient considérés comme étrangers et éprouvaient de grandes difficultés à obtenir des grades. Le 112e d'infanterie et le 27e chasseurs à cheval, formés en Belgique, firent exception à cette règle générale.

En 1814 et 1815, lorsqu'on forma l'armée des Pays-Bas, la Hollande se présenta avec un état-major et les cadres complets de l'armée du roi Louis-Napoléon. A ces éléments se joignirent une foule d'officiers hollandais, émigrés, en 1794, avec le stathouder. La Belgique, au contraire, se présentait à la communauté avec un nombre d'officiers au-dessous de toute proportion avec sa population. Tous ceux qui avaient obtenu des grades élevés en France et en Autriche ne se soucièrent nullement de revenir.

Digitized by Google

trois régiments de chasseurs, composés des corps de volontaires qu'on avait licenciés, et dix bataillons de volontaires.

On n'éprouva aucune difficulté pour organiser le corps de l'intendance et celui des officiers de santé.

Le corps du génie se compléta avec les élèves de l'école militaire de Breda et avec quelques jeunes professeurs de mathématiques. Les sujets manquaient complétement pour former un corps d'état-major : ici, la science ne pouvait suppléer à l'expérience.

Pendant qu'on procédait ainsi à l'organisation de l'armée, le prince se trouvait encore à Anvers. Les dures conditions que le gouvernement provisoire lui avait imposées n'avaient pu lui faire perdre tout espoir de rentrer à Bruxelles. Il avait donc un intérêt immense à ce que l'armée se trouvât sous la main d'un homme qui méritât sa confiance et qui lui fût tout dévoué.

Dans cette circonstance, il jeta les yeux sur un officier belge qu'il avait toujours traité avec une distinction toute particulière, et qu'à plusieurs reprises il avait emmené avec lui lors de ses voyages en Russie : c'était le capitaine du génie Goblet. Le prince l'invita à se rendre auprès de sa personne; et, à la suite d'une entrevue, il le renvoya à Bruxelles, où le capitaine fut accueilli avec empressement et promu immédiatement au rang de colonel du génie; quinze jours après, le 30 octobre, M. Jolly lui céda le portefeuille de la guerre.

La nomination de M. Goblet fut accueillie avec faveur. Officier du génie distingué, jouissant d'une réputation de bravoure fondée sur une belle action de guerre, tout le monde espérait qu'à l'instar du célèbre Carnot, — la position était analogue, —

Digitized by Google

il doterait la Belgique d'une bonne armée, répondant à toutes les exigences.

Le prince d'Orange, croyant toujours que ses négociations avec le gouvernement provisoire auraient un résultat favorable, formait les mêmes vœux que le pays, dont les intérêts devenaient les siens propres. Mais la rupture des négociations et le départ du prince rendirent la position du général Goblet très-délicate. Homme de cabinet, et non d'action, M. Goblet manquait des qualités nécessaires au rôle que le prince et les circonstances semblaient lui imposer.

Digitized by Google

CHAPITRE IV.

—

NÉGOCIATIONS DIPLOMATIQUES.

L'armée hollandaise expulsée du territoire belge, en pleine dissolution, démoralisée, les provinces septentrionales se trouvaient à la merci des attaques des volontaires belges, dont le nombre s'accroissait en raison de leurs succès. Maestricht, une des plus fortes places de l'Europe, à la suite d'une sortie faite par la garnison, avait été sur le point de tomber entre les mains des volontaires. L'hésitation n'était plus possible : le roi Guillaume invoqua, dans les premiers jours d'octobre 1830, l'appui des puissances signataires des traités de Paris et de Vienne qui avaient constitué le royaume des Pays-Bas. Ce fut, ainsi que le fait remarquer M. Nothomb, sur l'invitation du roi que les plénipotentiaires des cinq cours se réunirent et se constituèrent en conférence, à Londres. Ce fut aussi sur les instances pressantes

Digitized by Google

du ministre plénipotentiaire de la Hollande, à Londres, que la conférence s'interposa entre les deux partis pour leur faire accepter une suspension d'armes.

Par suite de cette démarche, la conférence de Londres dépêcha auprès du gouvernement provisoire, à Bruxelles, deux commissaires, MM. Cartwright et Bresson, chargés de lui remettre le premier protocole, stipulant les conditions d'une suspension d'hostilités. Ce protocole acquérait une grande importance, en ce sens qu'il renfermait en quelque sorte les conditions futures de l'existence de la Belgique.

Le premier pas que le gouvernement provisoire allait essayer dans la carrière de la diplomatie était d'une importance extrême : Le sort de la révolution en dépendait. S'il se décidait, comme depuis on lui a reproché de ne pas l'avoir fait, à continuer la lutte, à s'emparer de Maestricht, il forçait la Prusse et la Confédération germanique à intervenir en faveur de la Hollande. C'était, ainsi que le fait observer fort bien M. Nothomb, mettre la France dans la nécessité, ou de désavouer le gouvernement provisoire en l'abandonnant, ou de courir les chances d'une guerre générale. Et, en ce dernier cas, de quelque côté que penchât la victoire, la Belgique cessait de prendre rang parmi les nations : ou elle retournait sous la domination hollandaise, ou bien elle était définitivement incorporée à la France.

Le gouvernement provisoire ne se laissa pas entraîner par les passions surexcitées par les succès obtenus. Il fit acte de haute sagesse et de modération en acceptant, le 21 novembre, le premier protocole qui stipulait les conditions de la suspension d'armes.

Il portait *que les troupes se retireraient réciproquement der-*

Digitized by Google

rière la ligne qui séparait, avant l'époque du traité du 30 mai 1814, les possessions du prince souverain des Provinces-Unies de celles qui ont été jointes à son territoire pour former le royaume des Pays-Bas. Il stipulait, en outre, la cessation des hostilités et le rétablissement de la liberté de communication par terre et par mer, et la levée du blocus des ports et des côtes.

Le 15 décembre, cette suspension d'armes fut convertie en armistice.

Ce protocole était destiné, par les interprétations que chaque parti lui donnait, à susciter une foule de difficultés que la révolution ne surmonta pas sans peine. Elles forcèrent la Belgique à se tenir constamment en état de reprendre les hostilités du jour au lendemain, et suscitèrent entre les troupes des infractions continuelles à l'armistice. Le roi Guillaume prétendait que le grand-duché de Luxembourg était distinct du royaume des Pays-Bas, qu'il appartenait depuis 1815 à sa famille en retour des cessions de territoire auxquelles elle avait consenti. La Belgique réclamait le Luxembourg comme une de ses plus anciennes provinces, comme en ayant fait partie depuis les ducs de Bourgogne. D'autre part, la Hollande maintenait la fermeture de l'Escaut, se fondant sur ses anciens droits, dérivant de l'article 14 du traité de Munster. En attendant que la conférence se prononçât sur les prétentions des deux partis, la Belgique resta en possession du grand-duché, à l'exception de la ville de Luxembourg, occupée par une garnison fédérale; et, en représailles de la fermeture de l'Escaut, elle continua à bloquer la place de Maestricht, qui restait harcelée par les volontaires et qui était menacée, faute de vivres et d'une garnison suffisante, de tomber entre leurs mains.

Cet état de choses maintenait les esprits dans une fermenta-

Digitized by Google

tion qui n'était pas sans danger. C'était un élément qui attisait à l'intérieur le foyer révolutionnaire et qui menaçait de déborder le gouvernement provisoire. A la fermeture des ateliers de l'industrie, se joignait la stagnation complète du commerce. La Hollande, dont les forces militaires n'étaient pas encore réorganisées, avait, pour le moment, autant d'intérêt que la Belgique à ce qu'il fût mis un terme à cette situation précaire. Toutes deux invoquèrent l'appui de la conférence, qui ordonna, le 9 janvier, le déblocus réciproque de l'Escaut et de Maestricht. Quant à la question du Luxembourg, elle fut laissée en suspens.

Ce fut sous ces heureux auspices que le congrès s'assembla le 10 novembre 1830. Le gouvernement provisoire déposa son autorité entre les mains de l'assemblée, qui, en reconnaissance des services qu'il avait rendus à la patrie, lui confirma ses pouvoirs. M. de Potter, en désaccord avec ses collègues sur les tendances à imprimer à la révolution, fut le seul qui donna sa démission.

Le congrès prit successivement trois grandes résolutions, qui déterminèrent d'emblée le caractère qu'il voulait imprimer à la révolution et le but qu'il se proposait. Il proclama en principe l'indépendance nationale, la monarchie héréditaire et l'exclusion perpétuelle de la dynastie d'Orange.

L'adoption du principe de l'indépendance nationale et de la monarchie héréditaire ne pouvait qu'exercer une influence favorable sur les puissances qui devaient prononcer en définitive sur le sort de la Belgique. Il n'en était pas de même de l'exclusion, qui devait les froisser toutes, hormis la France.

Les destinées de la Belgique dépendaient de la sagesse et de

Digitized by Google

la modération dont le congrès allait faire preuve; et, d'autre part, de l'accord qui régnerait entre les cinq grandes puissances que l'on avait acceptées pour arbitres. Elles réglèrent leur politique sur la situation générale de l'Europe, qui se ressentait, jusque dans ses fondements, de la secousse que lui avait imprimée la révolution de juillet. La conduite de la France devait aussi exercer une influence décisive sur la politique des autres cabinets. En se plaçant sous l'égide des idées libérales, elle se prononça franchement pour le principe de non-intervention, le maintien des traités de 1815; en un mot, pour la paix. Si quelques personnages désiraient profiter des circonstances pour étendre les limites de la France, le roi et la saine partie de la population y étaient opposés. Mais, comme compensation, on voulait maintenir l'indépendance belge, la soustraire à la domination de la dynastie d'Orange et retourner, en quelque sorte, contre les puissances du Nord le boulevard des places fortes qu'elles avaient élevé, en Belgique, contre la France.

L'Angleterre, qui marchait vers la réforme, avait accueilli avec enthousiasme la révolution de juillet. Son gouvernement, se réglant sur l'opinion publique, ne mit aucune difficulté à reconnaître le gouvernement de juillet et noua avec la France des relations d'intimité qui contrastaient avec la longue hostilité qui les avait divisés. La révolution belge était la seule pierre d'achoppement dans cet accord. La création du royaume des Pays-Bas était une des œuvres favorites de l'Angleterre. Toutes les guerres continentales qu'elle s'était imposées, toutes ces entreprises qui avaient élevé sa dette nationale à des proportions colossales, avaient eu pour principal but d'empêcher la réunion de la Belgique à la France. Pour l'Angleterre, la Belgique se résumait dans le port d'Anvers, d'où, en deux marées, une flotte pouvait venir surprendre le port de Londres. D'autre part, la Belgique lui sert de communication directe

Digitized by Google

avec le centre du continent. Avant la révolution française, la Belgique, sous la domination autrichienne, éloignée de plus de deux cents lieues du centre de cette puissance, était confiée à la garde précaire de la république des Provinces-Unies, déjà déchue de sa puissance, et aux secours tardifs que pouvait lui envoyer la Grande-Bretagne. La constitution du royaume des Pays-Bas avait, en grande partie, remédié à cet état de choses. Sa dissolution devait nécessairement produire une grande sensation et inspirer à l'Angleterre le désir de trouver une solution qui fût l'équivalent de ce qui existait, sans porter atteinte aux relations amicales qu'elle voulait entretenir avec la France.

La France, de son côté, nourrissait les mêmes pensées, convaincue qu'à ce seul prix elle pouvait éviter une guerre générale.

La Prusse, en contact avec la Belgique par ses provinces rhénanes, où l'état des esprits n'était pas très-rassurant, préoccupée d'ailleurs de la fermentation générale qui allait paralyser les forces de la Russie et de l'Autriche par les soulèvements de la Pologne et de l'Italie, la Prusse, disons-nous, fit taire ses affections de famille et les sacrifia à sa sûreté personnelle. Toutefois, comme la Russie, comme l'Autriche, elle désirait ardemment une solution qui fit échoir le trône de Belgique au prince d'Orange.

Ce fut sous l'impression de ces idées générales que la conférence de Londres trancha inopinément la question, par le protocole du 20 décembre 1830, dont voici la teneur :

« Les plénipotentiaires se sont réunis pour délibérer sur les « mesures ultérieures à prendre dans le but de remédier au

Digitized by Google

« dérangement que les troubles survenus en Belgique ont « apporté dans le système établi par les traités de 1814 et 1815.

« En formant, par les traités en question, l'union de la Bel- « gique avec la Hollande, les puissances signataires de ces « mêmes traités, et dont les plénipotentiaires sont assemblés « dans ce moment, avaient eu pour but de fonder un juste « équilibre en Europe et d'assurer le maintien de la paix géné- « rale.

« Les événements des quatre derniers mois ont malheureu- « sement démontré *que cet amalgame parfait et complet que « les puissances voulaient opérer entre les deux pays* n'avait pas « été obtenu; qu'il serait désormais impossible à effectuer; « qu'ainsi l'objet même de l'union de la Belgique avec la Hol- « lande se trouve détruit, et que, dès lors, il devient indispen- « sable de recourir à d'autres arrangements pour accomplir « les intentions à l'exécution desquelles cette union devait « servir de moyen.

« Unie à la Hollande, et faisant partie intégrante du royaume « des Pays-Bas, la Belgique avait à remplir sa part des devoirs « européens de ce royaume et des obligations que les traités lui « avaient fait contracter envers les autres puissances. Sa sépa- « ration d'avec la Hollande ne saurait la libérer de cette part de « ses devoirs et de ses obligations.

« La conférence s'occupera conséquemment de discuter et de « concerter les nouveaux arrangements les plus propres *à com- « biner l'indépendance future de la Belgique* avec les stipulations « des traités, avec les intérêts et la sécurité des autres puis- « sances et avec la conservation de l'équilibre européen. »

Digitized by Google

La portée de ce protocole était immense. Il devait combler les vœux du peuple belge, tout en frappant douloureusement la famille d'Orange. En un trait de plume, on enlevait à cette famille les trois cinquièmes de sa puissance, on détruisait l'héritage de Charles-Quint, dont la reconstitution, depuis le XVIe siècle, formait l'objet de sa politique et de ses vœux les plus chers. On constatait sa défaite dans une lutte où l'amour-propre national avait été d'autant plus vivement blessé qu'elle avait été engagée pour une question de suprématie exercée avec une sorte de mépris et d'arrogance.

Aussi, le roi Guillaume s'empressa-t-il de protester contre cette décision. Les expressions de sa protestation se ressentirent de l'amertume de son cœur.

La joie qu'éprouvait le peuple belge, en apprenant que la conférence avait admis en principe la dissolution du royaume des Pays-Bas et l'indépendance de la Belgique, fut quelque peu troublée par une clause insérée dans le protocole, qui consacrait les droits du roi des Pays-Bas et de la Confédération germanique sur le grand-duché de Luxembourg. En conséquence, le gouvernement provisoire n'accepta le protocole que conditionnellement.

La question du Luxembourg s'annonçait, dès le principe, comme devant susciter des obstables insurmontables entre les parties et la conférence. L'intérêt qu'y attachait le peuple belge a démontré quel degré de cohésion avait atteint l'esprit national, qu'on avait cherché à lui contester. En fait, la position de la conférence était des plus embarrassantes. Elle ne pouvait enlever le Luxembourg au roi Guillaume sans commettre une injustice et à moins de le traiter en vaincu. En se proposant d'adjoindre à la Belgique la province de Liége et les districts

Digitized by Google

de Philippeville et de Bouillon, qui ne lui appartenaient pas en 1790, la conférence l'indemnisait amplement de ce qu'elle perdait. Emporté par les succès de septembre, froissé dans les sentiments d'affection qu'il portait à ses frères du Luxembourg, qui avaient toujours honoré la commune patrie autant par leur bravoure que par leur vive intelligence, le peuple belge voulait courir les chances d'une restauration plutôt que de se soumettre à une séparation douloureuse. Si l'on envisage la question à ce point de vue impartial, on doit aujourd'hui reconnaître que la conférence a, plus tard, tranché la question plutôt en faveur de la Belgique qu'en faveur de la Hollande.

Le 20 janvier 1831, la conférence arrêta les bases de séparation entre la Belgique et la Hollande. Les limites de ce dernier royaume étaient les mêmes que celles des Provinces-Unies en l'année 1790.

La Belgique se composait de tout le reste des territoires qui avaient formé le royaume des Pays-Bas, sauf le grand-duché de Luxembourg, appartenant, à un titre différent, aux princes de la maison de Nassau, et qui devait continuer à faire partie de la Confédération germanique.

Les dispositions des articles 108 jusqu'à 117 inclusivement de l'acte général du congrès de Vienne, relatives à la libre navigation des fleuves et rivières navigables, devenaient applicables aux rivières et aux fleuves qui traversent le territoire hollandais et le territoire belge.

On admettait des échanges de territoire qui seraient effectués par les soins des cinq cours.

La Belgique devait former un État perpétuellement neutre.

Digitized by Google

Le 27 janvier, la conférence *proposait* à la Belgique de payer $^{16}/_{31^{mes}}$ des dettes du royaume prises en masse, sans égard à leur origine, et, comme compensation, elle lui offrait de participer au commerce colonial.

Elle terminait ce protocole en déclarant que, dans l'intérêt de la paix générale, elle se reconnaissait le droit de déclarer que le souverain futur de la Belgique devait, par sa position personnelle, satisfaire à la sûreté des États voisins et accepter, à cet effet, les arrangements consignés dans le protocole précédent.

Le roi Guillaume s'empressa d'adhérer, le 18 février, aux bases de séparation arrêtées par la conférence.

Le congrès protesta solennellement contre ces mêmes bases, et suspendit, de ce fait, les travaux ultérieurs de la conférence. Il ne voulait pas se dessaisir du Luxembourg; il trouvait, avec raison, que la part de la dette qu'on voulait lui imposer constituait une injustice flagrante. En effet, avant l'union, la dette de la Belgique ne s'élevait qu'à quatre millions cinq cent mille francs de rente, tandis que le capital de la dette active et différée de la Hollande s'élevait à la somme énorme de trois milliards quatre cent cinquante millions de francs.

Le 19 février, la conférence récapitula tous ses travaux antérieurs dans un protocole remarquable par l'élévation des pensées. On peut le considérer comme un résumé fidèle de l'histoire diplomatique de cette première époque. A ce titre, nous croyons devoir le reproduire textuellement :

« Les plénipotentiaires des cours d'Autriche, de France, de « la Grande-Bretagne, des Pays-Bas, de Prusse et de Russie,

Digitized by Google

« s'étant assemblés, ont porté leur attention sur les interpré-
« tations diverses données au protocole de la conférence de
« Londres, en date du 20 décembre 1830, et aux principaux
« actes dont il a été suivi. Les délibérations des plénipotentiaires
« les ont conduits à reconnaître unanimement qu'ils doivent à la
« position des cinq cours, comme à la cause de la paix générale,
« qui est leur propre cause et celle de la civilisation européenne,
« de rappeler ici le grand principe de droit public dont les
« actes de la conférence de Londres n'ont fait qu'offrir une
« application salutaire et constante.

« D'après ce principe d'un ordre supérieur, les traités ne
« perdent pas leur puissance, quels que soient les changements
« qui interviennent dans l'organisation intérieure des peuples.
« Pour juger de l'application que les cinq cours ont faite de ce
« même principe, pour apprécier les déterminations qu'elles
« ont prises relativement à la Belgique, il suffit de se reporter
« à l'année 1814.

« A cette époque, les provinces belges étaient occupées mili-
« tairement par l'Autriche, la Grande-Bretagne, la Prusse et la
« Russie; et les droits que ces puissances exerçaient sur elles
« furent complétés par la renonciation de la France à la posses-
« sion de ces mêmes provinces. Mais la renonciation de la
« France n'eut pas lieu au profit des puissances occupantes.
« Elle tint à une pensée d'un ordre plus élevé. Les puissances
« et la France elle-même, également désintéressées alors comme
« aujourd'hui dans leurs vues sur la Belgique, en gardèrent la
« disposition et non la souveraineté, dans la seule intention de
« faire concourir les provinces belges à l'établissement d'un
« juste équilibre en Europe et au maintien de la paix générale.
« Ce fut cette intention qui présida à leurs stipulations ulté-
« rieures; ce fut elle qui unit la Belgique à la Hollande; ce fut

Digitized by Google

« elle qui porta les puissances à assurer dès lors aux Belges le « double bienfait d'institutions libres et d'un commerce fécond « pour eux en richesse et en développement d'industrie.

« L'union de la Belgique avec la Hollande se brisa. Des com- « munications officielles ne tardèrent pas à convaincre les cinq « cours que les moyens primitivement destinés à la maintenir « ne pourraient plus ni la rétablir pour le moment, ni la con- « server par la suite; et que désormais, au lieu de confondre « les affections et le bonheur des deux peuples, elle ne mettrait « en présence que des passions et des haines, elle ne ferait jaillir « de leur choc que la guerre avec tous ses désastres. Il n'appar- « tenait pas aux puissances de juger des causes qui venaient de « rompre les liens qu'elles avaient formés. Mais, quand elles « voyaient ces liens rompus, il leur appartenait d'atteindre « encore l'objet qu'elles s'étaient proposé en les formant. Il leur « appartenait d'assurer, à la faveur de combinaisons nouvelles, « cette tranquillité de l'Europe, dont l'union de la Belgique « avec la Hollande avait constitué une des bases. Les puissances « y étaient impérieusement appelées. Elles avaient le droit, et « les événements leur imposaient le devoir d'empêcher que « les provinces belges, devenues indépendantes, ne portassent « atteinte à la sécurité générale et à l'équilibre européen.

« Un tel devoir rendait inutile tout concours étranger. Pour « agir ensemble, les puissances n'avaient qu'à consulter les « traités, qu'à mesurer l'étendue des dangers que leur inaction « ou leur désaccord aurait fait naître. Les démarches des cinq « cours, à l'effet d'amener la cessation de la lutte entre la Hol- « lande et la Belgique, et leur ferme résolution de mettre fin à « toute mesure qui, de part et d'autre, aurait eu un caractère « hostile, furent les premières conséquences de l'identité de « leurs opinions sur la valeur et les principes des transactions « solennelles qui les lient.

Digitized by Google

« L'effusion du sang s'arrêta; la Hollande, la Belgique et « même les États voisins leur sont également redevables de ce « bienfait.

« La seconde application des mêmes principes eut lieu dans « le protocole du 20 décembre 1830.

« A l'exposé des motifs qui déterminent les cinq cours, cet « acte associa la réserve des devoirs dont la Belgique resterait « chargée envers l'Europe, tout en voyant s'accomplir ses vœux « de séparation et d'indépendance.

« Chaque nation a ses droits particuliers; mais l'Europe aussi « a son droit : c'est l'ordre social qui le lui a donné.

« Les traités qui régissent l'Europe, la Belgique devenue « indépendante les trouvait faits et en vigueur; elle devait donc « les respecter et ne pouvait pas les enfreindre. En les respec- « tant, elle se conciliait avec l'intérêt et le repos de la grande « communauté des États européens; en les enfreignant, elle eût « amené la confusion et la guerre. Les puissances seules pou- « vaient prévenir ce malheur, et, puisqu'elles le pouvaient, elles « le devaient; elles devaient faire prévaloir la salutaire maxime, « que les événements qui font naître en Europe un État nou- « veau ne lui donnaient pas plus le droit d'altérer le système « général dans lequel il entre que les changements survenus « dans la condition d'un État ancien ne l'autorisent à se croire « délié de ses engagements antérieurs. Maxime de tous les « peuples civilisés; maxime qui se rattache au principe même « dans lequel les États survivent à leurs gouvernements et les « obligations imprescriptibles des traités à ceux qui les con- « tractent; maxime, enfin, qu'on n'oublierait pas sans faire « rétrograder la civilisation, dont la morale et la foi publique

Digitized by Google

« sont heureusement et les premières conséquences et les pre-
« mières garanties.

« Le protocole du 20 décembre fut l'expression de ces véri-
« tés; il statua que la conférence s'occuperait de discuter et de
« concerter les nouveaux arrangements les plus propres à com-
« biner l'indépendance future de la Belgique avec les stipula-
« tions des traités, avec les intérêts et la sécurité des autres
« États et avec la conservation de l'équilibre européen.

« Les puissances venaient d'indiquer ainsi le but auquel elles
« devaient marcher. Elles y marchèrent, fortes de la pureté
« de leurs intentions et de leur impartialité. Tandis que, d'un
« côté, par leur protocole du 18 janvier, elles repoussaient des
« prétentions qui seront toujours inadmissibles, de l'autre, elles
« pesaient avec le soin le plus scrupuleux toutes les opinions
« qui étaient mutuellement émises, tous les titres qui étaient
« réciproquement invoqués. De cette discussion approfondie
« des diverses communications faites par les plénipotentiaires
« de S. M. le roi des Pays-Bas et par les commissaires belges,
« résulta le protocole définitif du 20 janvier 1831.

« Il était à prévoir que la première ardeur d'une indépen-
« dance naissante tendrait à franchir les justes bornes des traités
« et des obligations qui en dérivent. Les cinq cours ne pou-
« vaient néanmoins admettre en faveur des Belges le droit de
« faire des conquêtes sur la Hollande ni sur d'autres États.
« Mais, obligées de résoudre des questions de territoire essen-
« tiellement en rapport avec leurs propres conventions et leurs
« propres intérêts, les cinq cours ne consacrèrent, à l'égard de
« la Belgique, que les maximes dont elles s'étaient fait à elles-
« mêmes une loi rigoureuse. Assurément, elles ne sortaient ni
« des bornes de la justice et de l'équité, ni des règles d'une saine

Digitized by Google

« politique, lorsque en adoptant impartialement les limites qui « séparaient la Belgique de la Hollande avant leur réunion, « elles ne refusaient aux Belges que le pouvoir d'envahir : ce « pouvoir, elles l'ont rejeté, parce qu'elles le considèrent comme « subversif de la paix et de l'ordre social.

« Les puissances avaient encore à délibérer sur d'autres ques- « tions qui se rattachaient à leurs traités et qui ne pouvaient, « par conséquent, être soumises à des décisions nouvelles sans « leur concours direct.

« D'après le protocole du 20 décembre, les instructions et les « pleins pouvoirs demandés pour les commissaires belges qui « seraient envoyés à Londres devaient embrasser tous les objets « de la négociation. Cependant, les commissaires arrivèrent « sans autorité suffisante, et, sur plusieurs points importants, « sans informations; et les circonstances n'admettaient point de « retard.

« Les puissances, par le protocole du 27 janvier, ne firent « néanmoins, d'une part, qu'énumérer les charges inhérentes, « soit au territoire belge, soit au territoire hollandais, et se « bornèrent à *proposer*, de l'autre, des arrangements fondés « sur une réciprocité de concessions, sur les moyens de con- « server à la Belgique les marchés qui ont le plus contribué à « sa richesse et sur la notoriété même des budgets publics du « royaume des Pays-Bas.

« Dans ces arrangements, la médiation des puissances sera « toujours requise; car, sans elle, ni les parties intéressées ne « parviendraient à s'entendre, ni les stipulations auxquelles les « cinq cours ont pris, en 1814 et 1815, une part immédiate ne « pourraient se modifier.

Digitized by Google

« L'adhésion de S. M. le roi des Pays-Bas aux protocoles « du 20 et du 27 janvier 1831 a répondu aux soins de la confé- « rence de Londres. *Le nouveau mode d'existence de la Belgique « et sa neutralité reçurent ainsi une sanction dont ils ne pouvaient « se passer.* »

Digitized by Google

CHAPITRE V.

—

ÉLECTION DU DUC DE NEMOURS; TENTATIVE DE GRÉGOIRE.

Il est évident que la conférence n'avait mis tant d'ardeur à prendre un ensemble de dispositions propres à aplanir le différend entre la Belgique et la Hollande, que parce qu'elle comptait sur une restauration en faveur du prince d'Orange. La manière dont elle résout la question de la dette le démontre : la conférence n'impose pas, elle propose à la Belgique une part proportionnelle à sa population; et, comme compensation, la participation au commerce des colonies hollandaises. Or, cette participation ne pouvait être fructueuse que pour autant que la Belgique se trouvât liée à la Hollande par des liens dynastiques. En mettant, d'ailleurs, sur le tapis la question de la dette et du commerce, on avait pour but de réagir fortement sur les esprits en Belgique et de les amener à la réflexion. Les protocoles ne

Digitized by Google

touchaient point à la question des limites dans le Limbourg, qui, en cas de restauration, ne pouvait offrir de difficultés sérieuses. Quant au grand-duché de Luxembourg, on conçoit que le roi Guillaume, le considérant comme une propriété de famille, voulait le mettre, pour l'avenir, en dehors des débats qui pourraient s'élever entre la Belgique et la Hollande.

Le roi Guillaume envisagea la situation de la même façon que la conférence. De là sa prompte adhésion aux protocoles des 20 et 27 janvier 1831. Plus tard, il s'en repentit amèrement, lorsque toutes ses illusions au sujet d'une restauration se furent évanouies. Mais sa protestation tardive contre la médiation de la conférence ne put détruire les adhésions qu'il avait antérieurement données.

Le gouvernement provisoire apprécia, croyons-nous, à leur juste valeur la portée des protocoles. Il y devina le projet arrêté d'imposer le prince d'Orange à la Belgique. Il commença dès lors à se méfier de la conférence et chercha à se soustraire à sa médiation.

La conduite de lord Ponsonby le fortifia dans ces idées. Ce diplomate rallia autour de sa personne tous les partisans de la dynastie déchue. Il imprima une direction commune à leurs efforts et déclara ouvertement que les grandes puissances avaient l'intention et le désir d'opérer la restauration. Aussi tous les officiers de l'armée, les fonctionnaires, à qui la révolution avait procuré des grades, des positions inespérées, et qui craignaient de les perdre, accoururent se ranger sous le drapeau orangiste. La défection devenait générale.

La révolution ne garda pour défenseurs que ces quelques hommes à forte conviction, rares à toutes les époques, avec

Digitized by Google

les volontaires et leurs chefs, qui avaient tout à craindre d'une restauration. Ils avaient pour appui, il est vrai, la masse de la nation; mais la stagnation du commerce, la fermeture des ateliers et l'incertitude de l'avenir, devaient émousser, à la longue, les sentiments patriotiques et les étouffer sous le poids d'une situation qui laissait en perspective la ruine et la misère.

Les hommes d'action et les hommes politiques qui dirigeaient les affaires résolurent de tenir tête à l'orage qui les menaçait. Les premiers retrempèrent le moral des volontaires. On engagea leurs chefs à surveiller les généraux de l'armée de ligne, à se méfier des ordres du ministre de la guerre et à combattre toute tentative de mouvement en faveur du prince d'Orange. Les deux principaux de ces chefs étaient les généraux Mellinet et Niellon. Le premier recevait les inspirations du parti républicain. Doué d'une grande énergie, aimé de sa troupe, à qui il laissait ce degré de liberté, voisin de l'indiscipline, que réclamaient les circonstances et la nature des éléments dont elle était composée, il était assuré de sa coopération à tout ce qu'il ordonnerait; il pouvait compter sur un dévouement illimité à sa personne. Il avait sous ses ordres des patriotes, Belges de naissance, d'une résolution et d'une bravoure à toute épreuve, décidés comme lui à combattre à outrance tout projet de restauration, mais résolus aussi à ne pas employer leurs bras à la défense d'une cause que répudiait le parti national. M. Schavye était, après Mellinet, l'un des plus actifs et des plus influents; il avait sacrifié à la défense de la révolution son industrie et sa fortune.

Le général Niellon, non moins énergique et non moins brave que Mellinet, jouissait d'une popularité plus grande. Il se soumettait aux inspirations des chefs du parti national. Il n'avait point d'arrière-pensée. En cas de lutte, il aurait rallié autour de sa personne tous les hommes décidés à soutenir le combat.

Digitized by Google

Les généraux Mellinet et Niellon étaient les véritables soutiens de la révolution. Aussi, rien ne fut épargné par leurs adversaires pour affaiblir leur autorité et amener la dissolution des corps de volontaires : intrigues, calomnies, privation des objets les plus indispensables à leur subsistance, à leur entretien; aucun moyen ne fut négligé pour atteindre le but et pour rester maître du terrain. L'histoire, comme compensation pour tous les dégoûts dont on a abreuvé les volontaires, leur doit la justice de proclamer que, seuls, ils ont assuré la victoire à la révolution, et que, jusque dans la campagne du mois d'août, ils ont dignement défendu l'honneur des armes belges.

Les hommes politiques, de leur côté, ne restèrent pas inactifs; ils prirent un parti trop décisif, qui faillit tout compromettre. S'ils n'avaient pas été exclusivement préoccupés de la situation politique, ils auraient pu d'emblée paralyser les efforts du parti orangiste. Il suffisait de mettre à la tête de l'armée un homme qui avait leur confiance et qui aurait imposé à ceux qui voulaient déserter la cause nationale. Au lieu d'employer ce moyen bien simple, qui leur aurait donné du répit à l'intérieur, rétabli la confiance ébranlée et augmenté leur influence auprès de la conférence, ils laissèrent se développer, au sein du gouvernement, l'anarchie qui menaçait de tout dévorer.

L'idée prédominante était qu'il fallait, à tout prix, sortir du provisoire, et, pour atteindre ce but, procéder immédiatement à l'élection du chef de l'État. Dans ce but, on travaillait avec célérité à l'achèvement de la constitution, qui fut votée au commencement du mois de janvier 1831. Croyant imposer à la conférence, le congrès résolut de ne pas la consulter et de se borner à demander l'avis de la France. Dès la fin de décembre, le gouvernement expédia l'un de ses membres, M. A. Gendebien, à Paris, pour sonder le terrain, réclamer l'appui du cabinet

Digitized by Google

français et demander son assentiment à l'élection du duc de Nemours comme roi des Belges. Le roi Louis-Philippe lui accorda une audience et lui déclara, sans détour, qu'il ne voulait ni de la réunion, ni de la couronne belge pour son fils le duc de Nemours.

Dans le cercle des amis intimes de la cour, on insinua à l'envoyé belge qu'il n'y avait qu'une solution possible : c'était d'élire pour roi, soit un prince français qu'on marierait avec une princesse au choix de l'Angleterre, soit le prince de Saxe-Cobourg qui épouserait une princesse française. A la suite du refus du roi d'accorder son fils, le prince de Saxe-Cobourg était donc, dans la pensée du cabinet français, la seule combinaison qui pût lui agréer. Malheureusement, lord Ponsonby, par ses intrigues en faveur du prince d'Orange, rendait cette combinaison on ne peut plus antipathique au parti national. Il avait ravivé toutes les idées surannées qui ont si longtemps eu cours au sujet de l'égoïsme et de la perfidie d'Albion. Le prince de Saxe-Cobourg, c'était, disait-on, l'asservissement à la politique et aux intérêts de l'Angleterre.

L'incertitude s'emparait des esprits les plus éclairés. On se crut abandonné de la France, et, dans un moment de désespoir, on se décida pour la candidature du duc de Leuchtenberg. A défaut de l'appui de toutes les grandes puissances, ce prince seul offrait, disait-on, des conditions de stabilité et d'indépendance. On lui donnait la préférence précisément pour des motifs qui auraient dû le faire rejeter.

Le gouvernement français, aussitôt qu'il eut connaissance de cette candidature, mit tout en œuvre pour la faire repousser. Il agissait ainsi dans son intérêt autant que dans celui de la Belgique. Le duc de Leuchtenberg à Bruxelles, c'était, aux portes

Digitized by Google

de la France, un foyer d'intrigues bonapartistes. Louis-Philippe ne pouvait le permettre. Aussi, les avertissements, les conseils se succédèrent sans interruption.

Le 9 janvier, M. Firmin Rogier, chargé d'affaires à Paris, informa le cabinet de Bruxelles « qu'il était bien positif, bien « arrêté d'une manière irrévocable, que jamais la France ne « reconnaîtrait le duc de Leuchtenberg comme roi des Belges, « et que jamais, surtout, le roi ne lui donnerait une de ses « filles pour femme. Il repoussait non moins vivement la can- « didature du duc de Nemours et toute idée de réunion à la « France; mais il penchait pour le duc Othon de Bavière, prince « mineur, à qui il aurait accordé sa fille. »

Un prince mineur, dont le mariage n'aurait pu s'accomplir que dans quelques années, n'offrait aucune solution satisfaisante: c'était toujours le provisoire avec une régence.

Le 23 janvier, on communiqua au congrès une lettre du ministre des affaires étrangères à M. de Bresson, qui contient le passage suivant : « Nous n'avons point le projet de porter la « plus légère atteinte à la liberté des Belges dans l'élection de « leur souverain. Mais nous usons de notre droit en déclarant « de la manière la plus formelle que nous ne reconnaîtrons point « l'élection de M. le duc de Leuchtenberg. »

MM. Lebeau et Devaux demandèrent au congrès qu'il fût constaté que le gouvernement français reniait le principe libre de l'élection du roi; que c'était une véritable intervention que le refus de le reconnaître. Si des esprits aussi supérieurs et aussi distingués se laissaient entraîner à des protestations contre des conseils aussi sages et aussi favorables à la cause belge, on peut juger de l'exaltation générale qui prévalait à cette époque.

Digitized by Google

De son côté, le congrès, en réponse à ce dernier avis, se décida à faire une démarche qui décèle bien le défaut de notre caractère national. Il enjoignit au comte de Celles, son ministre à Paris, de prendre, dans le plus bref délai, des renseignements positifs sur tout ce qui pouvait être relatif au choix du chef de l'État, soit sous le rapport du territoire, soit sous le rapport des intérêts commerciaux, soit sous le rapport des alliances. Il lui manda, enfin, de faire connaître au gouvernement français que l'élection du chef de l'État était fixée au 28 janvier.

C'était là une sorte d'ultimatum, sous une forme impérieuse, insolite. On s'exprimait en conquérant, alors qu'on était débordé par le parti orangiste. On se roidissait, alors qu'on aurait dû se montrer accommodant. On poussait la présomption jusqu'à s'imaginer qu'on forcerait la main au cabinet français. Le comte Sébastiani répondit dans un langage qui fait un contraste frappant avec celui du congrès. C'était la sollicitude paternelle s'adressant à un fils égaré par les passions.

« Le soussigné, ministre secrétaire d'État au département « des affaires étrangères, a reçu la note que M. le comte de « Celles lui a fait l'honneur de lui adresser hier, 22 courant.

« Cette communication est d'une telle importance et embrasse « des objets d'un si haut intérêt, puisqu'elle touche à l'élection « du souverain de la Belgique, à l'étendue de son territoire, à « ses relations commerciales, à la nature de ses alliances, que « le soussigné ne pourrait y faire une réponse qui offrît la « solution de toutes les questions renfermées dans la résolution « du congrès.

« Le choix du souverain est un acte dont dépendra le sort « futur de la Belgique. On ne saurait donc y apporter trop de

Digitized by Google

« réflexion, de temps et de maturité : quoique la liberté de ce « choix soit absolue, le congrès ne saurait cependant oublier « que la Belgique, au moment où elle est devenue un État indé- « pendant et va occuper une place si importante parmi les puis- « sances européennes, doit montrer qu'elle sait allier l'exercice « de ses droits avec les égards et les ménagements que conseille « envers les autres puissances une sage politique.

« L'époque que le congrès a fixée me parait beaucoup trop « rapprochée pour assurer le bonheur à venir des Belges et « écarter tout ce qui semblerait porter l'empreinte de la préci- « pitation, en donnant à leur détermination tous les caractères « de la prudence et de la stabilité.

« L'étendue du territoire du nouvel État ne saurait être fixée « sans le concours des puissances intéressées. La France ne « perdra jamais de vue que cette étendue doit être de nature « à assurer à la Belgique des frontières naturelles, d'une « défense facile, et à ménager avec soin tous ses intérêts agri- « coles, industriels et commerciaux.

« On ne peut douter, à cet égard, de l'appui efficace de la « France, qui a déjà donné tant de preuves d'une bienveillante « sollicitude pour un peuple qui a fait si longtemps partie d'elle- « même, que dans son affection elle ne cesse pas de regarder « comme un membre de la grande famille française, et pour « lequel elle a obtenu tout ce qui était possible aujourd'hui, *la « séparation de la Hollande et sa complète indépendance.*

« Les questions commerciales sont tellement compliquées, « qu'il me serait impossible de les traiter dans ce moment. « Mais la Belgique doit être bien convaincue que la France lui

Digitized by Google

« assurera tous les avantages qui sont compatibles avec les intérêts de sa propre industrie et de son commerce.

« Un État nouveau et indépendant ne doit pas se hâter de « contracter des alliances. Quant à l'alliance de la France, elle « est à jamais assurée à la Belgique. Les Belges savent combien « cette alliance leur a déjà été utile, et ils ne doivent pas douter « de la continuation de l'affectueuse sollicitude du gouvernement du roi. »

La lecture de cette note, aussi remarquable par sa modération que par la sollicitude qu'elle témoignait pour les intérêts de la Belgique, fut interrompue, à plusieurs reprises, par des murmures.

Sans tenir compte des sages conseils du cabinet français, l'opinion publique, surexcitée, se prononça en faveur du duc de Leuchtenberg. On interprétait d'une manière fâcheuse la conduite de ce cabinet; on le taxait de faiblesse, d'hypocrisie; on lui attribuait l'idée de prolonger le provisoire jusqu'à ce que des circonstances propices lui permissent de s'emparer de la Belgique. En un mot, on mit tout en œuvre pour compromettre le gouvernement français vis-à-vis de la nation française elle-même et vis-à-vis des grandes puissances, au risque de l'entraîner dans une guerre dont la Belgique eût été la première victime.

Lorsque le cabinet français eut acquis la conviction que ses remontrances ne produisaient aucun effet, il se décida à prendre deux mesures qui se justifiaient par la gravité des circonstances, mais qui excitèrent la surprise de l'Europe : il refusa son adhésion au protocole du 20 janvier, concernant les limites; il dépêcha en même temps le général de Lawoestine à Bruxelles,

Digitized by Google

pour annoncer au gouvernement provisoire que le roi accepterait la candidature du duc de Nemours, à la condition qu'on abandonnerait celle du duc de Leuchtenberg.

Le cabinet français parvint ainsi à détourner l'orage que l'élection du duc de Leuchtenberg allait faire éclater sur l'Europe, bien décidé à revenir sur son refus d'adhésion, et à persister dans son refus de la couronne pour le duc de Nemours, aussitôt que la candidature hostile serait mise de côté.

De son côté, l'Angleterre était résolue à ne souffrir ni la réunion de la Belgique à la France, ni l'élection d'un prince français au trône belge. Dès le 1er février, la conférence avait condamné les candidatures des ducs de Nemours et de Leuchtenberg et prononcé leur exclusion.

Le gouvernement provisoire, ramené à des sentiments plus conformes à sa situation, fit proposer la candidature du duc de Nemours, qui entrait ainsi en concurrence avec celle du duc de Leuchtenberg, dont la proposition était déjà faite.

Après une longue et laborieuse discussion, le 3 février, on procéda à l'élection. Aucun des deux candidats n'eut la majorité au premier tour de scrutin. Au second, le duc de Nemours l'emporta d'une voix.

Les conséquences qu'eût entraînées pour la Belgique l'élection de l'un ou de l'autre de ces princes sont faciles à déduire. Le duc de Nemours, considéré comme une transition pour opérer la réunion à la France, eût provoqué la guerre générale. Le duc de Leuchtenberg, jeune, sans expérience, enlevait à la Belgique le seul appui sur lequel elle pût compter en Europe, celui de la France. Livré à l'isolement, à ses propres ressources, le duc

Digitized by Google

de Leuchtenberg fût devenu une proie facile pour le parti orangiste. La restauration devenait inévitable; la France se serait jointe à l'Angleterre pour l'opérer. Il suffit de se rappeler toutes les phases postérieures qu'a parcourues la révolution, avec l'appui de la France, pour se convaincre que l'élection du duc de Leuchtenberg eût porté un coup fatal à la révolution. M. Nothomb, encore bercé par les illusions de l'époque où il a dignement figuré, se plait à croire que le duc de Leuchtenberg fût devenu le représentant couronné du système belliqueux; que sa mission, grande et belle, l'eût placé à la tête du mouvement qui emportait le monde. Faisant abstraction du lyrisme dont ses paroles sont empreintes, nous cherchons en vain les moyens d'action, le levier avec lequel ce nouvel Archimède devait soulever le monde. Était-ce, par hasard, avec les forces militaires de la Belgique, divisées en deux camps et prêtes à se combattre?

Le roi Louis-Philippe, fidèle à toutes ses déclarations antérieures, éprouvé par l'adversité, instruit par l'histoire, montra, dans cette circonstance, que sa grande âme savait s'élever au-dessus des calculs de l'ambition. Il exprima son refus à la députation belge, dans une allocution qui produisit une vive impression sur tous les amis de la paix et de la liberté en Europe (1).

(1) « Si je n'écoutais que le penchant de mon cœur et ma disposition bien « sincère de déférer au vœu d'un peuple dont la paix et la prospérité sont « également chères et importantes à la France, je m'y rendrais avec « empressement; mais quels que soient mes regrets, quelle que soit l'amer- « tume que j'éprouve à vous refuser mon fils, la rigidité des devoirs que « j'ai à remplir m'en impose la pénible obligation; et je dois déclarer que « je n'accepte pas pour lui la couronne que vous êtes chargés de lui offrir.

« Mon premier devoir est de consulter avant tout les intérêts de la France, « et, par conséquent, de ne point compromettre cette paix que j'espère

Digitized by Google

Pendant que la conférence prononçait l'exclusion du trône de Belgique des ducs de Nemours et de Leuchtenberg, le prince d'Orange présentait sa candidature, appuyée par des baïonnettes belges. L'énergie populaire, d'un côté, de l'autre la pusillanimité des hommes vendus au prince, firent échouer cette candidature. Rien de plus curieux que l'histoire de cette tentative; elle met complétement en évidence la situation de la Belgique à cette époque; elle montre l'impuissance et l'arrogance de certains personnages, dont les uns prétendaient dicter la loi à la conférence et dont les autres voulaient imposer au pays le prince d'Orange, que repoussaient tous les instincts populaires. A ce double titre, cet épisode de la révolution mérite d'être rapporté avec quelques détails.

Le prince d'Orange préluda à l'exécution de ce projet, en adressant, le 11 janvier 1831, une proclamation au peuple belge pour recommander sa candidature au trône. En faisant cette démarche, qu'il savait d'avance ne pouvoir être couronnée de succès, il se proposait de donner le change à ses adversaires. En effet, au même moment, il entra en correspondance avec l'homme qu'on lui avait désigné comme propre à donner à l'armée le signal de l'insurrection. C'était un Français, nommé

« conserver pour son bonheur, pour celui de la Belgique et pour celui de « tous les États de l'Europe, auxquels elle est si précieuse et si nécessaire. « Exempt moi-même de toute ambition, mes vœux personnels s'accordent « avec mes devoirs. Ce ne sera jamais la soif des conquêtes ou l'honneur de « voir une couronne placée sur la tête de mon fils qui m'entraîneront à « exposer mon pays au renouvellement des maux que la guerre amène à sa « suite, et que les avantages que nous pourrions en retirer ne sauraient « compenser, quelque grands qu'ils fussent d'ailleurs. Les exemples de « Louis XIV et de Napoléon suffiraient pour me préserver de la funeste « tentation d'ériger des trônes pour mes fils et pour me faire préférer le « bonheur d'avoir maintenu la paix à tout l'éclat des victoires que, dans la « guerre, la valeur française ne manquerait pas d'assurer de nouveau à « nos glorieux drapeaux. »

Digitized by Google

Grégoire, établi en Belgique, et qui s'était institué colonel d'un corps franc, avec lequel il se proposait de faire une incursion en Zélande au moment où l'armistice l'arrêta dans son entreprise (1). D'un caractère aventureux, intrépide, Grégoire était propre au rôle que le prince lui destinait.

Pour seconder le mouvement de Grégoire et s'assurer l'appui de l'armée, on organisa dans ses rangs un vaste système d'association, dont les formes étaient empruntées au carbonarisme. On faisait circuler, dans tous les corps, des listes sur lesquelles les officiers inscrivaient leurs noms, en témoignage de dévouement et de fidélité au prince. Des sommes assez importantes, de quarante à quatre-vingt mille francs, furent discrètement remises aux officiers généraux et supérieurs dont on croyait devoir acheter le zèle. D'autres sommes étaient mises à leur disposition pour être distribuées aux soldats (2). Les corps de

(1) On s'adressa d'abord au major Aulard, commandant aussi un bataillon de volontaires dans les Flandres. Celui-ci s'empressa de dénoncer au ministre de la guerre les propositions qu'on lui avait faites. Pour toute réponse, il reçut l'ordre immédiat de se rendre à Charleroi avec son bataillon.

(2) HAUTE COUR MILITAIRE.

Instruction de l'affaire du colonel Borremans.

Par-devant nous, conseillers à la haute cour de justice militaire et auditeur général, assistés par le substitut greffier près de ladite cour, a comparu le nommé Jolly (André), colonel du génie, aide de camp du régent, lequel, après avoir prêté serment de dire la vérité, toute la vérité, rien que la vérité, promis de parler sans haine et sans crainte, et dit n'être parent ni allié du prévenu Borremans, colonel au 1er régiment de chasseurs à pied, nous a fait la déclaration suivante :

Demande. Le colonel Borremans ne vous a-t-il jamais fait part d'une

Digitized by Google

volontaires, considérés comme ennemis, furent envoyés aux extrémités de la frontière.

Les adhésions ne manquaient pas; mais, au moment décisif, personne ne voulait prendre l'initiative. Le dévouement en paroles ne faisait pas défaut; « mais quand il s'agissait d'exécu-

proposition, qui lui aurait été faite, d'opérer ou d'aider à opérer un mouvement en faveur du prince d'Orange?

Réponse. Voici ce qui s'est passé relativement à Borremans. Le 2 février, dans la journée, Borremans vint me trouver au comité central; il disait avoir à me parler; je sortis, et il me communiqua, dans la chambre voisine, que l'on parlait d'un mouvement en faveur du prince d'Orange, et me dit en même temps : « Venez chez moi, je vous en dirai davantage; nous dînerons ensemble, et j'inviterai aussi M. Goblet. » Désireux de connaître ce qu'il pouvait savoir, j'acceptai. Et, comme il m'avait dit que M. Goblet serait invité, je me rendis près du ministre de la guerre, auquel je parlai de notre invitation, et qui me dit n'avoir pas accepté. Je dis cependant à M. Goblet qu'il serait intéressant de savoir ce qu'il pourrait nous communiquer; mais M. Goblet persista dans son refus, disant que, s'il le pouvait, il viendrait nous retrouver plus tard. Borremans, qui devait venir me chercher, ne venant pas, j'envoyai quelqu'un pour savoir si Borremans se trouvait chez lui, et on le rencontra dans la cour, se promenant et disant qu'il m'attendait.

J'allai dîner : et, pendant la durée de ce dîner, l'on ne causa que d'objets indifférents, un domestique se trouvant toujours là présent. Au dessert, nous reprîmes la conversation sur l'ouverture qu'il m'avait assez vaguement faite le matin; et alors il me dit qu'il y aurait un mouvement pour le lendemain; qu'il y avait des personnes assez considérables, et d'autres faits semblables, sans pourtant rien spécifier ni désigner personne; qu'il s'agissait de renverser le gouvernement; et nous étions encore à causer sur ce point, lorsque M. Goblet entra, apportant la nouvelle du mouvement de Grégoire sur Gand. On continua la conversation sur ce point, et c'est alors que Borremans doit avoir parlé d'argent, sur une demande, je crois, de M. Goblet si on en distribuait; sur quoi Borremans répondit : « Oui, beaucoup; et si je voulais en avoir, j'en aurais autant que je voudrais, » ou bien : « Je puis en avoir dans l'instant. »

D'après les nouvelles dont M. Goblet était porteur, nous nous concertâmes, et nous résolûmes d'envoyer Borremans à Gand, où il avait une partie de sa troupe.....

Digitized by Google

« tion, dit M. White, on ne trouvait pas un partisan du prince « qui eût risqué pour lui un cheveu de sa tête (1). »

Demande. Borremans ne vous a-t-il pas dit qu'il avait reçu de l'argent?

Réponse. Je sais qu'il a été question d'argent, ainsi que je l'ai dit; mais il me serait impossible d'affirmer que Borremans ait dit en avoir reçu personnellement, mais bien qu'il pouvait en avoir autant qu'il voudrait.....

Bruxelles, le 7 avril 1831.

Suivent les signatures.

La présente déposition ayant été communiquée au prévenu Borremans, il a dit que tout ce que M. Jolly rapporte est vrai, mais que, cependant, il lui avait positivement dit, en présence du général Goblet, qu'il avait personnellement reçu de l'argent. Il ajouta : « J'en ai même donné connaissance le soir même au gouvernement provisoire, avant mon départ pour Gand. Là se trouvaient MM. de Mérode, Van de Weyer, etc.; j'ai même tiré de mon shako des rouleaux d'or qui s'y trouvaient, et, les mettant sur un banc, je dis : « Voilà de l'argent du prince d'Orange destiné pour les braves « soldats..... »

Bruxelles, le 9 avril 1831.

Suivent les signatures.

(1) Les partisans du prince d'Orange n'étaient pas oisifs; une correspondance active était entretenue entre le prince, encore à Londres à cette époque, et ses agents en Belgique et dans les provinces rhénanes. Des émissaires étaient employés, du côté de Maestricht, à Anvers et dans les Flandres, pour tâcher d'établir des relations avec les troupes et leurs officiers supérieurs, dont quelques-uns n'étaient pas à l'abri des séductions, et, quoiqu'ils se soient excusés d'avoir pris une part active à ces menées, ils avaient promis solennellement le silence et la neutralité d'abord, et une assistance active à une période plus avancée.....

Un des obstacles était le manque d'un chef de marque possédant une influence, une énergie et un mérite qui le rendissent propre à se charger d'une tâche aussi dangereuse et aussi difficile; l'autre était le manque de fonds. Le premier embarras ne fut jamais surmonté.....

Cependant des fonds furent fournis et employés à gagner les classes inférieures, et à corrompre les classes élevées. Mais le dévouement des premiers finit avec l'orgie dans laquelle on les entraînait, et le courage des autres, quoique largement payé, ne se montrait jamais à l'heure du danger.....

White, *Révolution belge.*

Digitized by Google

Tous les préparatifs étant achevés, il fut convenu que Grégoire se dirigerait de Bruges, où il tenait garnison, sur la ville de Gand; là, il serait appuyé par les généraux qui s'y trouvaient, avec quatre mille hommes; au même moment, l'armée de la Meuse, celle de l'Escaut et la garnison de Bruxelles se prononceraient simultanément pour le prince.

En conséquence, dans la nuit du 1er février, Grégoire quitta Bruges; il se porta rapidement sur Gand, qu'il atteignit, avant midi, à la tête de quatre cents hommes. Le général commandant la province se rendit seul au-devant de lui, sous prétexte de lui adresser des remontrances. Grégoire, pour mettre le général à son aise, le déclara son prisonnier, pénétra avec lui dans la ville et se dirigea en toute hâte sur l'hôtel du gouverneur civil, M. Lamberts, qu'il mit en état d'arrestation.

Au milieu de la confusion produite par cet incident, M. Van de Poele, ancien officier de la garde impériale, homme d'une grande énergie, se précipita, suivi de ses pompiers, appuyés de deux pièces d'artillerie, sur la troupe de Grégoire; il ouvrit le feu, aborda cette troupe à la baïonnette, et la mit, en peu d'instants, dans une déroute complète.

Sur ces entrefaites, le général commandant la division territoriale s'était mis à la tête de la garnison, et était venu la ranger en bataille sur la place d'armes. Là, cette garnison resta spectatrice passive du combat qui se livrait à quelques centaines de pas. Les débris de la troupe de Grégoire s'enfuirent par la place d'armes, et passèrent devant la garnison, qui, son général en tête, ne fit aucun mouvement pour arrêter les fuyards. Un seul soldat s'avança et tira sur eux un coup de fusil. Il fut aussitôt arrêté.

Digitized by Google

A la réception de la nouvelle de la tentative de Grégoire, le gouvernement dépêcha immédiatement sur les lieux le ministre des affaires étrangères, M. Van de Weyer, pour ouvrir une enquête; mais les coupables que l'on trouva étaient dit-on, si nombreux, qu'on abandonna bientôt l'idée de poursuites judiciaires. L'envoi de M. Van de Weyer à Gand ne pouvait d'ailleurs avoir d'autre but que de calmer les patriotes, en leur faisant accroire qu'on allait se livrer à une répression sérieuse.

Le gouvernement, du reste, étouffa l'affaire. En faisant poursuivre les coupables, qui étaient en grand nombre, il craignait de donner au parti orangiste une importance dont ce parti se serait prévalu à l'extérieur.

A différentes reprises, il y eut cependant des interpellations fort vives au sein du congrès. Un jour, M. Rogier proposa des lois de tendance, des mesures exceptionnelles, des catégories de suspects. Le 19 janvier, M. Lebeau exposa le danger de la temporisation dans le choix du chef de l'État, dans un moment où l'on faisait des tentatives en faveur d'une famille exclue. « A Liége aussi, » disait-il, « les orangistes lèvent la tête; « dans le congrès même, on a osé défendre cette famille; « lisez la proclamation récente du prince d'Orange; c'est un « manifeste de véritable réaction. Nous devons prévenir par « notre choix les divisions qui seraient un prétexte pour inter- « venir avec les baïonnettes et nous détruire tous. »

La presse n'était pas moins explicite. Que se passe-t-il? telle est la question grave et affligeante que chacun s'adresse avec anxiété, et que nul ne peut résoudre. Les ennemis de la révolution intriguent dans l'ombre; ils entretiennent dans les esprits une inquiétude continuelle ; ils organisent la trahison, et cepen-

Digitized by Google

dant le gouvernement reste inactif; il semble comme frappé d'impuissance; et, par l'indifférence avec laquelle il laisse les traîtres ourdir leurs trames sans chercher à les déjouer, il se ferait presque soupçonner d'y prêter la main.

D'un côté, on cherche à exciter la troupe de ligne contre les volontaires, et l'on travaille à entretenir avec soin, dans les rangs de ceux-ci, des préventions contre les troupes de ligne.

On travaille sourdement à discréditer les chefs capables de rallier autour d'eux quelques hommes, et d'opposer aux entreprises de l'ennemi une courageuse résistance.

Digitized by Google

CHAPITRE VI.

—

ÉLECTION DU RÉGENT; INTERRÈGNE MINISTÉRIEL DU 20 AU 26 MARS; CONSPIRATION VAN DER SMISSEN; ÉLECTION DU ROI LÉOPOLD.

La conduite des hommes chargés des destinées de la Belgique pendant ces derniers événements devait bientôt leur attirer une leçon qui les forcerait à revenir à une appréciation plus juste de la situation du pays. Ils s'étaient aliéné le bon vouloir de la conférence, en décidant publiquement, dans le congrès, qu'on ne la consulterait pas sur le choix du chef de l'État. Ils avaient forcé la France, pour s'épargner à elle-même une crise et sauver la Belgique d'une catastrophe, de refuser son adhésion au protocole du 20 janvier, de donner en secret son assentiment à l'élection du duc de Nemours, sauf à le retirer ensuite, au risque de faire soupçonner sa bonne foi par les grandes puissances, et de froisser l'opinion publique dans son propre sein.

Digitized by Google

Persistant dans cette voie fatale, aussitôt qu'ils eurent connaissance du refus de Louis-Philippe d'accepter la couronne pour son fils, et avant même que ce refus eût été exprimé officiellement, ils proposèrent au congrès de nommer un lieutenant général. C'était élargir la brèche qui les séparait de la conférence et de la France, c'était rompre ouvertement avec elles et les forcer à prendre, de concert, des mesures décisives pour éloigner de l'Europe la guerre générale qu'ils provoquaient.

Cet état de choses encourageait les factions à l'intérieur.

Les orangistes levaient hardiment la tête ; ils augmentaient le nombre de leurs partisans en raison des embarras que se suscitait le gouvernement à l'extérieur et du peu d'appui qu'il y trouvait.

Les républicains ne restaient pas en arrière. Pour la première fois ils déployèrent leur drapeau et le montrèrent au congrès. Ils lui proposèrent, comme un moyen de faire disparaître tous les embarras du moment, l'établissement de la république. Le congrès, animé d'un esprit essentiellement monarchique, repoussa vivement cette proposition ; il prit au sérieux celle de la nomination d'un lieutenant général, qu'il modifia toutefois en donnant la préférence à un régent. Le premier aurait été revêtu de l'autorité du chef de l'État; il aurait pu, par conséquent, modifier la constitution. Jaloux de son œuvre, et voulant la mener à fin, le congrès se décida à nommer un régent.

On procéda, sans désemparer, à l'élection, et dès le 24 février, M. Érasme Surlet de Chokier fut élu régent de la Belgique et solennellement installé le lendemain.

Au lieu de choisir un personnage capable de dominer la situation, de dompter les factions à l'intérieur et d'inspirer de la

Digitized by Google

confiance aux cabinets de l'Europe, on porta ses suffrages sur un brave et honnête homme, que ne distinguaient ni le courage moral, ni la fermeté, ni les qualités indispensables dans une aussi haute position.

Il composa son premier ministère, de M. Van de Weyer aux affaires étrangères, de M. Gendebien à la justice, de M. Tielemans à l'intérieur, de M. Ch. de Brouckere aux finances, de M. Goblet à la guerre.

Il s'empressa d'envoyer des ministres plénipotentiaires à Paris, à Londres, à Berlin et à Francfort. L'envoyé belge à Paris fut reçu par le roi. Sa réception équivalait à la reconnaissance de la Belgique par la France. Les autres envoyés ne parvinrent pas à se faire admettre.

Pendant qu'à Bruxelles on croyait s'être tiré momentanément d'embarras, à Londres on s'occupait activement à éclaircir la situation. Les politiques, en Belgique, étaient parvenus à leurs fins. Ils avaient troublé l'harmonie entre les membres de la conférence. La bonne foi et la sincérité de la France étaient devenues l'objet de la suspicion des quatre grandes puissances; mais il lui fut facile de se justifier, et, comme il arrive d'ordinaire, les forts se réconcilièrent aux dépens des faibles.

La France, un moment sortie du concert européen par son refus d'adhésion au protocole du 20 janvier, y rentra en adhérant à son contenu. Mais, à cette occasion, il y eut, paraît-il, dans la conférence des explications qui aboutirent à une résolution décisive au sujet de la Belgique. On était parvenu à établir que le parti qui régnait en Belgique était composé d'hommes sans importance, uniquement guidés par des intérêts personnels, n'ayant aucune racine dans la masse de la nation qu'ils

Digitized by Google

dominaient par la terreur ; que la majorité désirait le retour du prince d'Orange. Aigrie par les derniers incidents suscités si mal à propos, la conférence résolut, dit-on, d'abandonner aux parties intéressées la décision du sort futur de la Belgique. Elle invita la France à retirer, momentanément, son appui au parti national et à se maintenir neutre pendant le combat que se livreraient à l'intérieur les deux factions ennemies. M. de Talleyrand, dit-on, donna son assentiment. La conférence n'éprouva aucune peine à obtenir celui du faible et débonnaire régent, et comme preuve de la sincérité de cet acquiescement, M. de Bresson, toujours en lutte avec lord Ponsonby, fut remplacé par le général Belliard. Depuis ce moment, l'entente entre les deux agents de la conférence fut parfaite. Ce fut le 5 mars que le général arriva à Bruxelles.

C'était donc à un mouvement intérieur, à une insurrection qu'on abandonnait le sort du pays. Comment déterminerait-on les conditions de la lutte? Les deux partis seraient-ils prévenus d'avance? Non : toutes les chances furent en faveur du parti orangiste; seul, il fut informé de la résolution de la conférence. Le gouvernement, en s'effaçant, lui prêta, en quelque sorte, toute l'action gouvernementale.

La France tint fidèlement sa parole. M. Gendebien, toujours mis au courant des dangers que pouvait courir le parti national, reçut, pour unique avis, d'un ami intime à la cour de France, ces mots : *Prenez garde à vous!*

M. Gendebien, ministre de la justice, était un des hommes qu'on devait naturellement exclure du secret. Toutefois, comme il inquiétait le régent par l'énergie de son caractère et par la puissance qu'il exerçait sur le peuple, le chef politique du pays crut devoir hasarder quelques avances indirectes. A plusieurs

Digitized by Google

reprises, il lui offrit de le mettre en communication avec lord Ponsonby et avec des aides de camp du prince d'Orange, que lui, régent, recevait ostensiblement dans son hôtel. M. Gendebien, pour éviter des éclats intempestifs et ne pas devoir recourir à des moyens extraordinaires, refusa constamment d'assister à ces conférences. Il se contenta d'y mettre un terme, en faisant prévenir l'un de ces aides de camp qu'il eût à quitter immédiatement la ville et le pays, ajoutant que, sinon, il le ferait arrêter.

La lutte s'engagea dans le conseil des ministres. M. A. Gendebien proposa de mettre l'armée sur un bon pied, afin d'être en état de faire face aux circonstances, de créer douze nouveaux bataillons de volontaires et de soumettre au congrès un projet d'emprunt pour couvrir les dépenses extraordinaires. Le ministre des finances refusa obstinément de s'associer à ce projet, alléguant qu'il fallait, avant tout, aviser à sortir enfin du provisoire.

Dans la séance du congrès du 30 mars, nous trouvons quelques détails importants sur les motifs qui amenèrent la démission du premier ministère du régent. M. Van de Weyer s'étant imprudemment attaqué à M. Ch. de Brouckere, au sujet de la dislocation ministérielle, celui-ci lui répondit : « J'ai dit qu'il « existait une conspiration flagrante pour ramener le prince « d'Orange, que je ne voyais d'autre moyen de sauver le pays « que de faire un appel à la France pour repousser le prince « d'Orange, pour combattre la conspiration flagrante.

« Ma détermination étant prise, ne trouvant pas moyen de « tirer autrement le pays d'embarras, je demandai à me retirer. « Un autre motif me faisait encore désirer ma retraite; je ne « voulais pas me trouver au cabinet avec le membre qui descend « de la tribune. »

Digitized by Google

Le 6 avril, M. Ch. de Brouckere déclara au congrès que, depuis plus de cinq semaines, il avait porté à la connaissance du gouvernement qu'une proclamation avait été distribuée aux soldats, dans laquelle on leur disait qu'ils ne devaient recevoir d'ordres que du prince d'Orange. Plusieurs officiers étaient venus lui dire qu'on était allé jusqu'à exiger d'eux un serment.

A la suite de discussions irritantes, les ministres déposèrent leurs portefeuilles. Mais le régent refusa d'accepter la démission de M. Van de Weyer et de M. Gendebien.

M. Nothomb, sans entrer dans aucun détail sur cet épisode important de la révolution, le résume laconiquement dans les lignes suivantes :

L'interrègne ministériel se prolongea du 20 au 26 mars et fut marqué par des soulèvements populaires : ce terrorisme de quelques jours ne peut être imputé ni au premier ministère, qui n'était plus, ni au deuxième, qui n'était pas encore.

Voyons ce qu'il y a de vrai dans cette assertion, et déroulons rapidement les ramifications de l'insurrection qui avorta au moment même du signal, le 23 mars 1831, au milieu de l'interrègne ministériel.

M. A. Gendebien, pour épargner au pays une crise dont il ne prévoyait pas encore toute l'étendue, voulut amener le général Goblet à retirer sa démission. Il le trouva malade, découragé et se plaignant d'être sans cesse accusé de trahison. Le ministère restant ainsi disloqué, le département important de la guerre fut confié, par intérim, à un colonel connu par son dévouement au parti orangiste.

Digitized by Google

La conspiration intérieure devait se combiner avec un mouvement de l'extérieur qui devait la précéder en répandant partout la confusion et le désordre. On a vu que, par le protocole du 20 janvier, la conférence avait décidé que le duché de Luxembourg appartiendrait au roi Guillaume. Ce prince mit à profit cette circonstance; il feignit de vouloir prendre immédiatement possession de ce territoire; il nomma le duc de Saxe-Weimar gouverneur général du grand-duché et adressa une proclamation aux habitants pour les engager à rentrer sous l'obéissance, les amnistiant pour la part qu'ils pouvaient avoir prise à l'insurrection. La Confédération germanique sembla, de son côté, prendre l'affaire au sérieux; elle prépara les moyens de rassembler le dixième corps et vint ainsi en aide au projet du roi Guillaume.

Cette attitude du roi produisit tout l'effet qu'il pouvait s'en promettre. Un cri général s'éleva en Belgique : *Aux armes! courons à la défense de nos frères du Luxembourg!* Le régent augmenta la fièvre en lançant une contre-proclamation qui acquit un moment de célébrité par l'énergie des expressions. On parla d'envoyer au secours des Luxembourgeois cinquante mille hommes de gardes civiques, une partie de l'armée. Enfin, ce qui prouve la sincérité d'une partie, au moins, des membres du cabinet, c'est que M. Gendebien, dans le but d'augmenter l'effectif de l'armée et de la mettre sur le pied de guerre, proposa un emprunt de vingt-quatre millions de francs.

Cependant, un peu de réflexion aurait suffi pour démontrer qu'il n'y avait rien de sérieux dans la menace du roi Guillaume, qui, n'ayant pas de troupes à sa disposition dans le grand-duché, n'y pouvait rien entreprendre. D'autre part, dans l'état où se trouvaient les négociations à Londres, ce n'était pas la Confédération qui se serait décidée à un acte d'intervention armée,

Digitized by Google

pour une question en litige entre les Belges et les Hollandais, et qui aurait provoqué l'intervention immédiate de la France et par suite la guerre générale.

Le roi Guillaume se berçait uniquement de l'espoir de soulever en sa faveur les habitants du grand-duché et d'amener une diversion en faveur des conspirateurs à l'intérieur. En effet, aussitôt que la conspiration eut échoué, l'affaire du Luxembourg, qui, un moment, avait fait tant de bruit, s'assoupit, et on en abandonna le règlement au cours régulier des négociations.

En même temps qu'on cherchait à soulever les populations du Luxembourg, la partie active de l'armée hollandaise se concentrait sur les frontières, prête à les franchir pour appuyer le complot de l'intérieur.

Cette conspiration, d'ailleurs, était ourdie dans les proportions les plus étendues; nous n'en rapporterons que les traits principaux, afin de constater comment le gouvernement lui-même, autant par ineptie que par complicité, contribua à démoraliser l'armée et à la rendre plus tard incapable de défendre le territoire national (1).

(1) « Cependant, les orangistes ne restaient pas oisifs; le refus du duc de Nemours, l'attitude menaçante de la Confédération germanique, *l'encouragement tacite de quelques-unes des grandes puissances,* la faiblesse du gouvernement du régent, les jalousies et les vénalités de quelques officiers supérieurs, les sympathies mal cachées des autres, l'insubordination de l'armée, le manque total d'homogénéité dans les différents départements d'administration intérieure, le mécontentement du commerce et de l'industrie, *la réception de fortes sommes destinées à la corruption,* toutes ces choses combinées donnèrent un nouvel élan aux partisans du prince et amenèrent le projet du mouvement de mars. »

Révolution belge, de M. White.

Digitized by Google

Les chefs des corps de volontaires fixèrent les premiers l'attention des conspirateurs. Ils étaient, en effet, l'obstacle le plus redoutable à toute tentative de restauration. Le général Mellinet, commandant la brigade de volontaires en observation devant Maestricht, avait eu des démêlés avec le général Daine : défenseurs tous deux d'intérêts opposés, il n'en pouvait être autrement. On appela Mellinet à Bruxelles, et on lui donna pour successeur un colonel très-dévoué au parti orangiste et qui fut chargé de soumettre les volontaires à une organisation régulière. Mellinet, informé de ce qui se tramait, s'en était remis du soin de ses soldats au major Schavye, en l'engageant à se tenir sur ses gardes. Le successeur de Mellinet, s'apercevant bien vite que le major avait sur les volontaires autant d'influence que Mellinet lui-même, appela Schavye à Ruremonde et l'y fit immédiatement arrêter et conduire sous escorte à Bruxelles.

Lors de leur arrivée sous les murs de Maestricht, les volontaires avaient été installés, à dessein, sur la rive droite de la Meuse ; et Daine, placé sur la rive gauche, était plutôt chargé de les surveiller que d'observer la garnison. Dans la crainte que les volontaires ne franchissent la rivière pour se porter sur Bruxelles au secours de la révolution, Daine ordonna au colonel Dollin du Fresnel de défendre le passage de la Meuse et de faire feu sur les volontaires s'ils tentaient d'opérer ce passage.

On ne pouvait agir à l'égard du général Niellon comme on le faisait envers Mellinet, qui avait pour tout appui le parti républicain tandis que son collègue était protégé par les chefs du parti national. On appela Niellon à Bruxelles sous prétexte de service, et, profitant de son éloignement de Turnhout, où se trouvait sa brigade, le général commandant supérieur d'Anvers fit enlever son artillerie et ses caissons de cartouches.

L'attitude passive que les généraux avaient gardée à Gand pen-

Digitized by Google

dant la tentative de Grégoire était une garantie de l'appui qu'ils donneraient à une insurrection sanctionnée d'avance par toutes les puissances, y compris la France.

M. White, au fait de tout, nous assure que le prince entretenait des intelligences dans l'armée de la Meuse, commandée par le général Daine.

A Bruxelles, les principaux chefs de la garde civique s'étaient facilement laissé entraîner. M. Gendebien, comme ministre de la justice, eut des démêlés fort vifs avec quelques-uns d'entre eux. Ils mirent tout en œuvre pour engager les gardes à refuser au régent le serment exigé par la constitution.

Le colonel qui commandait le corps de volontaires en garnison dans la capitale, après avoir été un des plus grands antagonistes de la maison d'Orange, s'était rallié à cette cause, pour laquelle il se montrait animé d'une ardeur égale à celle qu'il déployait naguère en combattant les Hollandais au Parc.

Les généraux commandant les troupes dans la province d'Anvers devaient donner le signal de l'insurrection et se mettre en communication avec la garnison de la citadelle. On y attendait le prince; celui-ci venait de quitter l'Angleterre; il se proposait de se mettre à la tête de la garnison d'Anvers et de se porter sur Bruxelles, où il devait être rejoint par différents détachements de l'intérieur.

On attribuait l'insuccès de la tentative du 2 février au caractère de l'homme qui en avait été chargé, et qui, par son origine révolutionnaire, avait inspiré peu de confiance aux anciens officiers de l'armée de ligne. On choisit cette fois un officier général, connu par une carrière des plus honorables, militaire

Digitized by Google

intrépide et d'un caractère chevaleresque : le général Van der Smissen, commandant en sous-ordre les troupes de la garnison d'Anvers, fut chargé de s'assurer le concours des principaux officiers et de donner le signal.

Le plan était parfaitement conçu. Il n'y manquait qu'une chose : c'était l'assentiment des officiers subalternes et des soldats, dont on n'avait tenu aucun compte.

Lorsque, le 23 mars, la veille du jour où l'insurrection devait éclater, le général Van der Smissen réclama le concours des colonels commandant les deux régiments d'infanterie à Anvers, il reçut leur adhésion; mais, lorsqu'il s'adressa aux officiers commandant l'artillerie, non-seulement il obtint un refus, mais il fut accueilli par des menaces qui firent revenir de leur première adhésion les deux colonels d'infanterie. C'est à l'énergie que déployèrent en cette circonstance les capitaines d'artillerie Bounam de Ryckholt et Eenens qu'on doit attribuer l'insuccès de la conspiration, qui n'eut pas même un commencement d'exécution.

Au même moment, M. Gendebien donnait, à Bruxelles, le signal d'un mouvement patriotique qui se propagea jusqu'aux frontières du pays avec la rapidité de l'éclair, et qui frappa d'une terreur panique tous les partisans du prince et tous les hommes timides qui attendaient le succès pour se prononcer.

Le 20 mars, jour où il déposa son portefeuille, il prévit que la démission du ministère ferait éclater l'insurrection, contre laquelle il avait reçu l'avis de se tenir sur ses gardes. C'est alors qu'il conçut le projet d'une association nationale à laquelle il rallierait les patriotes, par le danger commun; les timides et les indécis, par la peur.

Digitized by Google

Le 23 mars, au moment où il apprit l'insuccès de la tentative Van der Smissen, M. Gendebien lança le manifeste de l'Association, œuvre d'inspiration révolutionnaire et d'énergie qui électrisa les patriotes et foudroya les orangistes (1).

La conspiration s'évanouit comme par magie : patriotes et orangistes, tous les employés, tous les officiers généraux, supérieurs et subalternes, l'ancien ministre de la guerre et le nouveau, MM. Goblet et d'Hane, en tête, allèrent faire acte de civisme à l'Association nationale et fraterniser avec leurs adversaires.

Jamais parti ne fit preuve de plus de faiblesse, de moins de talents, d'une absence plus complète des qualités propres à mener à bonne fin une entreprise de ce genre. Le gouvernement abdique, pendant six jours, en sa faveur; il lui abandonne la direction de l'armée, de la police, et malgré tout, l'effort de ce parti échoue misérablement!

Le contre-coup de cet événement fut terrible. L'épouvante régnait partout. Dans toutes les villes, on pilla, on saccagea les maisons des orangistes le plus en évidence. En l'absence de toute action gouvernementale, M. Gendebien s'empara d'une dictature momentanée et empêcha que l'anarchie ne compromit l'ordre social. Il eut un moment la pensée de faire arrêter le régent; mais, citoyen aussi désintéressé que dépourvu d'ambi-

(1) Voyez *Pièces justificatives*, n° III.

L'adresse au peuple fut l'œuvre collective de MM. Tielemans, Gendebien et Van Meenen. Ce fut au ministère de la justice que M. Gendebien dicta les bases de l'*Association nationale*, qui a sauvé la Belgique d'une restauration imminente. L'idée, le projet sont de M. Gendebien, comme ministre. Ce fut immédiatement après en avoir dicté les bases qu'il donna sa démission de ministre et de premier président de la cour d'appel.

Digitized by Google

tion, il recula devant les résultats qu'aurait pu produire un pareil acte et abandonna le gouvernement à son cours régulier.

La victoire avait prononcé. Le champ de bataille restait au parti national. M. White, qui a évidemment écrit son *Histoire* dans un intérêt de parti et surtout pour justifier la conduite du gouvernement anglais, dissimule avec adresse une partie de la vérité. Il prétend que lord Ponsonby, convaincu, à la fin, du peu de chances qu'avaient les orangistes, aurait arrêté le mouvement insurrectionnel, en leur retirant toute assistance. On a vu ce qu'il en était : le fait est qu'il venait de se convaincre de leur impuissance. « Il jugea nécessaire, » dit M. White, « de leur parler avec la franchise et la fermeté d'un « homme d'État qui avait su les démasquer. En conséquence, « il se servit de toute son influence privée; car son caractère « officiel ne pouvait être mis en avant pour amener ceux qui « le consultaient à ne point plonger le pays dans une guerre « civile inévitable ou, ce qui était encore d'une plus grande « importance, de ne point le jeter dans les bras de la France : « ce dernier malheur, et tous deux peut-être, étant inévi- « tables. »

La conduite du ministère qui se forma après cette crise est digne d'éloges. Il ne se laissa pas subjuguer par les passions qui dominaient les masses. Il fit preuve d'une modération et d'une sagesse exemplaires; il se contenta de l'arrestation des individus les plus compromis et de la démission du chef de la police; il eut le bon esprit de considérer l'Association nationale comme un auxiliaire qui le mettait à l'abri de nouvelles entreprises du parti orangiste.

Tous les hommes de quelque importance s'empressèrent alors de se rallier autour du régent et de l'aider à surmonter les diffi-

Digitized by Google

cultés du moment. Il composa son second ministère de M. Lebeau. aux affaires étrangères; de M. de Sauvage, à l'intérieur; de M. Barthélemy, à la justice; de M. Ch. de Brouckere, aux finances; de M. d'Hane de Steenhuyze, à la guerre.

M. Lebeau doit être considéré comme la personnification de ce cabinet. Homme de la révolution, il s'était posé d'emblée en véritable homme d'État. Au congrès, il dirigeait toutes les discussions importantes avec une entente parfaite des grandes questions sociales. Son éloquence, empreinte de gravité et toujours mesurée, impressionnait ses auditeurs. Les événements qui venaient de se dérouler avec une rapidité étonnante l'avaient promptement initié à la science diplomatique. M. Lebeau se présentait naturellement comme le chef du cabinet.

M. Ch. de Brouckere, qui avait provoqué la dissolution du premier ministère du régent par son refus d'adhérer à la mise à exécution des mesures proposées par M. A. Gendebien, au sujet de l'armée et de l'emprunt, considéra la situation comme entièrement changée par suite des derniers événements. Il réalisa le projet de son ancien collègue. Il introduisit dans les finances un ordre qu'on ne pouvait guère s'attendre à y voir régner, si l'on considère l'émancipation toute récente du pays et l'état d'anarchie dans lequel les partis l'avaient plongé. Comme ministre, comme homme politique, M. Ch. de Brouckere fut un puissant auxiliaire de M. Lebeau, dont il se sépara au 30 mai, à l'occasion de l'élection du chef de l'État. Jusque-là, ses talents et son énergie contribuèrent grandement à consolider le gouvernement et à faire disparaître les traces des derniers désordres.

M. A. Gendebien s'était vu investi d'une dictature momentanée pendant la crise qu'il avait dominée par son énergique

Digitized by Google

initiative et par l'influence qu'il avait acquise sur le peuple. Il venait de sauver le pays de la pire de toutes les restaurations, celle qu'un peuple étranger opère, à main armée, chez un autre peuple, dont il diffère par le caractère, par les mœurs et par la religion. M. Gendebien refusa de faire partie d'un ministère dont un des membres lui avait avoué n'avoir pas renoncé à l'espoir de voir se réaliser la restauration. Il crut qu'il pourrait rendre plus de services au pays en restant à la tête de l'Association nationale. Il était, d'ailleurs, représenté au ministère de la justice par M. Barthélemy, son beau-père.

La situation était complétement changée. Ce qui venait de se passer avait dessillé les yeux du parti national. La France ne voulait pas se séparer des grandes puissances; elle ne voulait pas sacrifier la paix au profit de quelques hommes qui se laissaient égarer par des préjugés et des passions; elle se contentait de promettre à la Belgique d'appuyer ses justes réclamations, et, il faut bien l'avouer, elle a tenu sa promesse.

Un revirement complet dans la politique fut le résultat heureux de la dernière tentative des orangistes. Désormais, les agents de la conférence, lord Ponsonby et le général Belliard, devaient employer tous leurs efforts à faire prévaloir un système qui conduisit la révolution à bon port.

Lord Ponsonby eut avec M. Lebeau un entretien que M. White reproduit dans son *Histoire*, et que son importance historique nous engage à lui emprunter :

« L'erreur dans laquelle votre diplomatie est tombée jusqu'à « présent, » disait lord Ponsonby, « a été dans sa partialité « pour la France et dans sa défiance puérile des autres cabi- « nets. Cela peut être excusable au premier abord, car cela

Digitized by Google

« résulte de la nature particulière de votre position; en effet,
« en admettant que les germes de votre révolution aient été
« depuis longtemps implantés, c'est à la France qu'ils doivent
« d'être arrivés à leur maturité. Vous avez donc raison de
« compter sur son secours. L'analogie de vos positions relati-
« vement aux autres États, la défaveur qui tombe sur vous en
« particulier, peut vous avoir mis dans la nécessité de vous
« appuyer sur la France pour le soutien des principes qui ont
« amené le renversement des deux dynasties. Mais soyez per-
« suadés, si vous appréciez votre nationalité et si vous avez un
« désir sincère d'être admis comme membres de la grande
« famille européenne, que vous devez adopter des principes
« plus larges, plus généraux et moins faits pour inspirer des
« jalousies parmi ceux qui, malgré votre répugnance pour une
« intervention, doivent être les arbitres de votre destinée. La
« France peut avoir amené votre révolution au point où elle
« est; mais, seule, elle ne peut assurer votre existence poli-
« tique : pour cela, la coopération de la Grande-Bretagne et de
« ses alliés est indispensable. Cependant, si puissante que soit
« la France, elle n'est pas assez forte pour vous soutenir contre
« toute l'Europe; elle n'y est pas non plus disposée. Vous en
« avez la preuve dans son refus d'accepter la couronne pour le
« duc de Nemours; et soyez assurés, nonobstant toutes les
« protestations actuelles, qu'elle adhérera aux protocoles
« comme à toutes les mesures équitables qui seront proposées
« par la conférence.

« La seule ligne que vous puissiez suivre est celle de la con-
« ciliation et de la modération. Vous devez être fermes, mais
« modérés; et, avant de jeter le gant, pesez bien toutes les
« chances fâcheuses qui vous menacent, si vous forcez l'Europe
« à tirer l'épée. Au lieu de parler de votre manque de confiance
« dans les autres puissances, tâchez de faire cesser le manque

Digitized by Google

« de confiance en vous. Si l'élection du prince d'Orange est « impraticable, choisissez quelque autre prince qui offre les « garanties désirées. Prouvez à l'Europe que vous voulez vous « soumettre aux liens sociaux qui unissent les autres États, que « vous êtes disposés à prendre une position conforme à votre « importance politique. Montrez que vous êtes disposés à « défendre vos droits, sans enfreindre ceux des nations voi- « sines; que vous n'êtes enclins à une réunion ni directe ni « indirecte; que vous ne penchez pas plus vers le Midi que vers « le Nord, et que, de quelque côté que la tranquillité publique « soit menacée, vous serez disposés à interposer vos bons « offices. Prouvez, par votre modération, que votre seul but « sera toujours de conserver votre indépendance et les principes « d'une monarchie tempérée, et non de propager des doctrines « subversives. Par-dessus tout, persuadez-vous que le but des « grandes puissances est le maintien de la paix, et qu'à moins « que vous n'apportiez votre quote-part dans les sacrifices « qu'elle réclame, vous ne pouvez espérer de vous trouver « d'accord avec le reste de l'Europe. La consolidation de votre « existence nationale, peu importe sous quel prince et sous « quelle forme de gouvernement, dépend du parfait accord « entre les grandes puissances et particulièrement de l'intime « union entre la France et l'Angleterre. En commettant un acte « quelconque qui puisse tendre à détruire l'harmonie entre les « grandes puissances, vous serez coupables d'un suicide na- « tional. »

Ce discours de lord Ponsonby est remarquable par la netteté et la simplicité des idées. C'est le thème de la véritable politique que les hommes d'État belges ne doivent jamais perdre de vue. Nous n'avons qu'une objection à y faire, c'est au sujet de ses plaintes en ce qui concerne la partialité de nos hommes politiques envers la France. Si l'on se rappelle les instructions du noble lord,

Digitized by Google

sa conduite partiale envers le parti orangiste, on ne trouvera rien d'étonnant à ce qu'ils aient cherché en France un appui qu'ils ne pouvaient trouver nulle part ailleurs.

A ce moment où l'Angleterre revenait ainsi à des sentiments plus favorables, il ne devait nullement en coûter à M. Lebeau de suivre une ligne politique en parfaite harmonie avec son caractère et ses idées. Jusqu'à ce jour, il a été fidèle à cette politique, qu'un certain éclectisme n'a fait que développer. Il lui est redevable de la réputation qu'il s'est acquise et de la haute influence dont il jouit, à juste titre, dans notre assemblée législative.

M. Lebeau, dans la carrière ministérielle qui s'ouvre, pour la première fois, devant lui, se met d'emblée à la hauteur de la situation. Il dirigera, entraînera et subjuguera le congrès.

Appelé à rendre compte des négociations diplomatiques, il commence par déclarer que, dans le rapport laissé par son prédécesseur, il existe une lacune *du 24 février au 28 mars. Si M. Vande Weyer,* ajoute-t-il, *a cru devoir s'arrêter au 24 février, c'est que, depuis, nos relations sont d'une nature très-délicate, et si, dans sa perspicacité bien connue de tous, il n'a pas cru devoir nous les faire connaître, il doit m'être permis d'imiter sa circonspection.* Le voile mystérieux qui couvre les événements du mois de mars 1831 ne sera probablement levé que pour les générations futures. En attendant, nous croyons, au moyen de nos inductions, être parvenu à en faire connaître la partie principale.

M. Lebeau mit fin aux débats oiseux sur le principe d'intervention de la conférence dans les affaires belges, en déclarant que ce principe, la Belgique l'avait reconnu par l'acceptation du pro-

Digitized by Google

tocole du 17 novembre 1830. Dans l'état où elle se trouvait, vouloir repousser l'intervention des cinq grandes puissances, c'était, de sa part, une de ces idées absurdes qui ne peuvent éclore qu'au milieu des orages révolutionnaires, et auxquelles un homme d'État de la valeur de M. Lebeau ne pouvait se rallier.

« Les négociations, » poursuivit-il, « sont interrompues « depuis le 17 février, jour où l'on a renvoyé le protocole rela- « tif à l'exclusion du duc de Nemours. Nos relations avec la « France sont sur un pied parfait. La conférence semble avoir « modifié ses opinions. Notre envoyé à Londres a déjà eu plu- « sieurs conférences avec lord Palmerston. On s'occupe active- « ment du choix du chef de l'État. »

Afin d'être prêt à tout événement, le congrès ordonna la mobilisation du 1er ban de la garde civique. Et pour satisfaire aux exigences de l'opinion publique, qui voulait à tout prix défendre le Luxembourg qu'on croyait menacé, on ordonna la levée de dix bataillons de volontaires. On enrégimenta les gardes forestiers du Luxembourg et des provinces adjacentes. D'autre part, les deux brigades de volontaires de Mellinet et de Niellon reçurent une organisation régulière. Le budget de la guerre, pour l'année 1831, s'élevait à quarante-huit millions de francs; en y joignant les vingt-quatre millions de l'emprunt forcé, le ministre de la guerre disposait de soixante et douze millions de francs pour l'armée.

Il était naturel qu'en imposant au pays un sacrifice aussi lourd, on songeât enfin sérieusement à faire un utile emploi des sommes dont on voulait disposer pour sa défense éventuelle. Depuis les événements du mois de mars, il n'était plus possible de se faire illusion sur l'état de l'armée. Il fallait à tout prix

Digitized by Google

aviser aux moyens de la soustraire à l'influence qui la dominait. La première idée qui devait se présenter à l'esprit de M. Lebeau, c'était de la mettre sous le commandement d'un général de réputation, entouré de quelques officiers étrangers. Il formula aussitôt cette idée en un projet qu'il soumit au congrès. Les républicains et les orangistes déguisés s'y opposèrent. La loi passa avec quelques modifications ; elle ne reçut jamais d'exécution. Dès ce moment on devait s'attendre à voir gaspiller les fonds votés pour l'armée, et à subir des désastres qui ne devaient pas tarder à plonger le pays dans le deuil.

Après avoir voté encore quelques lois d'urgence, le congrès s'ajourna. M. Lebeau avait besoin de jouir de toute sa liberté d'action pour faire face aux complications dans lesquelles les événements antérieurs avaient précipité le pays. La prudence ne lui avait pas permis de faire connaître au congrès la situation réelle.

L'avénement du ministère du 13 mars était le résultat de la déviation de la politique pacifique que la Belgique avait imposée à la France, pour parer aux dangers qu'eût fait courir à l'Europe l'élection du duc de Nemours ou du duc de Leuchtenberg. La France venait d'annoncer à la conférence son adhésion au protocole du 20 janvier; elle déclarait, en outre, qu'elle ne reconnaîtrait aucun souverain en Belgique, à moins qu'il ne remplît toutes les conditions qui étaient la base de ce protocole; et qu'elle considérait le grand-duché de Luxembourg comme absolument séparé de la Belgique, et comme étant destiné à rester sous la souveraineté du roi des Pays-Bas et soumis aux relations assignées par les traités de 1815. Cette déclaration, inscrite dans le protocole du 17 avril, n° 21, était accompagnée des témoignages les plus satisfaisants, et de l'expression du vif désir de la France de rester unie à ses alliés et de concourir

Digitized by Google

avec eux au maintien de la paix générale, ainsi que des traités sur lesquels elle reposait.

Un second protocole du 17 avril, n° 22, déclarait qu'à ces conditions seules les puissances reconnaîtraient l'indépendance de la Belgique; que, si ces propositions n'étaient pas adoptées, toutes relations entre ce pays et les cinq puissances devraient cesser; que lord Ponsonby quitterait Bruxelles aussitôt, et que l'envoyé belge serait invité à s'éloigner de Paris.

Dans cette circonstance, le peuple belge donna l'exemple d'une fermeté, d'une opiniâtreté digne des anciens Francs, ses aïeux. On ne peut s'empêcher d'admirer la résolution d'un peuple numériquement aussi peu considérable, résistant à la volonté de l'Europe tout entière, la tenant en échec pendant six mois, et préférant son anéantissement comme nation, au démembrement d'une fraction minime de la patrie commune. De quoi ce peuple n'eût-il pas été capable, si la trahison la plus odieuse n'eût désorganisé ses moyens de défense! Avec les éléments dont il disposait, avec ses instincts militaires, il pouvait mettre sur pied une armée de cent mille hommes; il était réservé à M. Ch. de Brouckere de démontrer qu'en deux mois de temps on pouvait opérer ce prodige. De quel poids la Belgique n'eût-elle pas pesé dans la balance, si, à ce moment, elle avait eu à sa disposition l'armée qu'elle avait réunie au mois de novembre de la même année?

Mais, dans la situation où elle se trouvait, la sagesse lui recommandait la résignation. Pourtant le caractère national l'emporta d'abord, et le conseil des ministres décida à l'unanimité qu'on défendrait le Luxembourg et qu'avant d'en céder une parcelle on sacrifierait le dernier homme et le dernier écu.

Heureusement pour la Belgique, un génie tutélaire veillait à

Digitized by Google

son salut. M. Lebeau, dès son entrée au ministère, avait tout d'abord fixé son attention sur le candidat à proposer pour chef de l'État. Dès la mission de M. Gendebien à Paris, on avait acquis la conviction que le prince Léopold de Saxe-Cobourg était le seul candidat sérieux, le seul qui pût offrir les garanties exigées par les grandes puissances, concilier les intérêts réciproques de la France et de l'Angleterre, et donner la paix à la Belgique.

En conséquence, M. Lebeau avait dépêché auprès du prince une députation composée de MM. le comte Félix de Mérode, H. Vilain XIIII, l'abbé de Foere et Henri de Brouckere. Elle fut reçue, le 12 avril, par le prince, qui l'accueillit avec des paroles qui décelaient une grande expérience des hommes et de la vie.

« Toute mon ambition », disait-il, « est de faire le bonheur de « mes semblables; jeune encore, je me suis trouvé dans tant « de positions singulières et difficiles, que j'ai appris à ne con- « sidérer le pouvoir que sous un point de vue philosophique. « Je ne l'ai jamais désiré que pour faire le bien, et un bien qui « reste. Si certaines difficultés politiques, qui me semblaient « s'opposer à l'indépendance de la Grèce, n'avaient surgi, je me « trouverais maintenant dans ce pays; et cependant je ne me « dissimule pas quels auraient été les embarras de ma position. « Je sais combien il est désirable pour la Belgique d'avoir un « chef le plus tôt possible; la paix de l'Europe y est même « intéressée. »

Dès ce moment, la Belgique eut à Londres un conseiller plein d'expérience, un protecteur dévoué. Tout concourut, cette fois, à précipiter une solution qu'un retard de quelques mois pouvait éloigner pour toujours. La réaction contre le mouvement révolutionnaire de juillet commençait déjà à faire sentir son

Digitized by Google

influence. Les opérations militaires, en Pologne, malgré des succès éclatants, révélaient à l'observateur attentif que ces victoires devaient bientôt épuiser les ressources de l'insurrection. C'est ce que comprirent M. Lebeau et ses amis; mais comment faire accueillir ces vérités à des gens aveuglés par leurs passions, irrités de la lutte soutenue contre le parti orangiste, blessés profondément de l'appui que l'Angleterre lui avait donné, froissés par le revirement qui s'était opéré dans la politique de la France, revirement provoqué par la plupart d'entre eux, par des prétentions exagérées, inconciliables avec les intérêts de l'Europe? Les républicains de France et de l'intérieur avivèrent ce mécontentement, cet état d'exaltation, dans l'intérêt exclusif de leur parti. La république n'avait de chances de réussite que dans le triomphe de l'anarchie. Aussi partout où se manifestait le moindre désordre, on voyait accourir les partisans de l'idée républicaine : ainsi l'Association nationale, qui, d'abord, avait sauvé la révolution, au lieu d'être pour le gouvernement un auxiliaire puissant, devint pour lui un embarras sérieux. Lord Ponsonby, le principal promoteur de tous ces désordres, de l'anarchie qui régnait dans les esprits, s'employa activement, dans cette circonstance, pour les faire cesser. Il se rendit à Londres dans ce but; « il peignit aux yeux de la con-
« férence l'exaspération aveugle de l'esprit public et l'impossi-
« bilité où était le gouvernement de poser une digue contre la
« volonté nationale, qui, chaque jour, se manifestait par des
« émeutes, des menaces et des cris de guerre. Il convainquit
« la conférence de l'impossibilité d'obtenir l'adhésion de la
« Belgique aux vingt-deuxième et vingt-troisième protocoles,
« sans quelques modifications aux stipulations; il l'engagea,
« enfin, à préparer les puissances à l'élection du prince Léopold,
« et, s'il était possible, à obtenir leur sanction à la cession du
« grand-duché, en totalité ou en partie, contre de justes
« compensations. »

Digitized by Google

Lord Ponsonby rentra, le 26 mai, à Bruxelles. Il donna M. Lebeau l'assurance que toutes les puissances approuvaient l'élection du prince Léopold, et qu'il y avait tout lieu d'espérer qu'on obtiendrait tout ou partie du Luxembourg, si l'on adhérait sans délai aux bases de séparation, tandis qu'un refus serait suivi de la rupture des négociations, et que le moindre acte d'agression donnerait lieu à des représailles immédiates.

Pendant que les négociations marchaient avec rapidité vers une issue favorable pour la Belgique, le gouvernement hollandais apprit avec stupéfaction le revirement qui s'opérait, à Londres, dans les dispositions de la conférence à l'égard de la Belgique; et dans l'espoir de l'arrêter dans la voie où elle s'engageait, il lui adressa une note pour la supplier d'exécuter les menaces contenues dans les derniers protocoles. La conférence, ainsi mise en demeure d'exécuter ses propres décisions, produisit son vingt-cinquième protocole, qu'elle accompagna 1° d'une lettre à lord Ponsonby, lui ordonnant, ainsi qu'au général Belliard, de quitter Bruxelles sans délai; 2° de deux notes aux plénipotentiaires hollandais : l'une annonçant cette résolution et l'autre désavouant la conversation de lord Ponsonby avec M. Lebeau. Elle donnait, en outre, des explications sur ses vues au sujet du grand-duché : elle déclarait que tout arrangement à survenir devait être admis par les deux parties; que les Belges ne pouvaient obtenir la possession de ce territoire qu'au moyen d'une juste compensation; et qu'enfin les grandes puissances différeraient toute proposition à ce sujet jusqu'à ce que les Belges eussent adhéré aux bases de séparation.

En suite de ces ordres de la conférence, lord Ponsonby et le général Belliard quittèrent Bruxelles, le 10 juin. Les rapports diplomatiques entre la Belgique et la conférence furent ostensiblement interrompus. En revanche, à Londres, ils

Digitized by Google

furent renoués en secret et reçurent une impulsion qui provoqua un rapide dénoûment.

Sur ces entrefaites, le gouvernement belge avait reçu l'assentiment conditionnel du prince Léopold de Saxe-Cobourg, que rapportait, de Londres, la députation envoyée auprès de ce prince. Fort de cet assentiment, et encouragé par les intentions conciliantes de la conférence, que lord Ponsonby lui avait communiquées, M. Lebeau se décida à trancher la question. Il proposa immédiatement au congrès l'élection du prince Léopold, qui fut proclamé roi des Belges, le 4 juin 1831.

Le même jour, le congrès nomma une députation chargée de porter à Londres le décret d'élection. Le prince reçut cette députation le 27 juin et accepta la couronne qu'elle venait lui offrir : « J'accepte », dit-il, « l'offre que vous me faites ; bien entendu que « ce sera au congrès des représentants de la nation à adopter « les mesures qui, seules, peuvent constituer le nouvel État et, « par là, lui assurer la reconnaissance des États européens. »

Le prince entendait par *mesures à adopter par le congrès* le protocole dit *des dix-huit articles*, modification essentielle des protocoles des 20 et 27 janvier 1831 et tout à l'avantage de la Belgique. Ce changement dans les dispositions antérieures de la conférence, dont elle semblait ne vouloir jamais se départir, était dû à la haute influence du prince, agissant d'après les renseignements que lui avaient fournis MM. Devaux et Nothomb, envoyés en qualité de commissaires auprès de sa personne.

Ce protocole, qui porte la date du 26 juin 1831, maintenait le *statu quo* dans le grand-duché de Luxembourg ; on s'en remettait, pour la solution définitive, à des négociations séparées

Digitized by Google

avec le roi des Pays-Bas et avec la Confédération germanique. La question de la dette était résolue d'une manière équitable.

Ces préliminaires étaient avantageux à la Belgique. C'était une solution qui dépassait toutes les espérances, si l'on a égard aux dispositions antérieures de la conférence et si l'on tient compte de l'impossibilité où se trouvait la Belgique de recourir à la voie des armes, ainsi que les événements viendront bientôt le démontrer. Réserver la question du Luxembourg à des négociations ultérieures, c'était indiquer qu'elle pouvait se résoudre au gré de la Belgique au moyen de compensations territoriales et pécuniaires. L'acceptation des préliminaires mettait une fin au provisoire, à l'anarchie. Ils inscrivaient la Belgique au rang des nations européennes, sous l'égide d'un roi jouissant d'une haute influence en Angleterre et assuré de l'appui de toutes les grandes puissances ; ils garantissaient, enfin, à la Belgique, le but assigné à sa révolution : l'indépendance nationale, renfermée dans des limites conformes à l'équité qui devait présider à la rupture de la communauté entre elle et la Hollande.

La réponse du prince et les dix-huit articles furent soumis à la sanction du congrès, le 1er juillet. Les débats durèrent neuf jours. Ce fut une bataille décisive que se livrèrent les partis. La victoire fut acquise à la raison, au génie national, dont M. Lebeau fut, en ce moment, la personnification la plus complète. Par son éloquence, il se montra à la hauteur des plus grands orateurs de l'Angleterre et de la France; il entraîna, subjugua l'assemblée et les tribunes turbulentes à l'excès. Amis et adversaires, tous, dominés, fascinés par la haute raison dont il se fit le brillant interprète, le saluèrent de leurs acclamations chaleureuses comme le fondateur de la nationalité belge renaissante. Il remporta, en ce jour solennel, le plus beau triomphe qu'un peuple puisse décerner à un citoyen : la spontanéité de

Digitized by Google

ses sentiments d'admiration, dégagés des préjugés dont l'esprit de parti les avait enveloppés.

Le 9 juillet, le congrès adopta les propositions de la conférence; il chargea une députation d'en porter la nouvelle au prince; celui-ci la reçut le 11 juillet. Il abandonna aussitôt et sans hésitation la position brillante et paisible qu'il occupait sur les marches du trône d'Angleterre, pour se lancer dans un avenir incertain, semé d'écueils. Prince philosophe, il s'identifia immédiatement avec l'esprit du peuple belge; surpris, dès ses premiers pas sur le sol de la Belgique, par l'invasion hollandaise, il se montra le premier citoyen et le premier soldat de son royaume, circonstance heureuse qui donna à sa dynastie le baptême du feu ennemi, et la rattacha à la patrie par des liens indissolubles.

L'élection du roi mit fin à la mission du congrès. Cette illustre assemblée occupera dans notre histoire une place importante. Elle a été l'expression fidèle, le symbole des forces morales et intellectuelles de la Belgique, à l'époque de la révolution. La constitution dont le congrès a doté le pays résume tous les progrès que l'humanité a faits depuis des siècles; elle devance toutes les constitutions modernes. Depuis qu'elle fonctionne, tous les peuples, tous les gouvernements qui ont voulu donner une consécration à leurs droits, l'ont prise pour type et pour guide. Mais le plus grand titre de gloire de cette modeste assemblée, celui qui sera consacré dans les annales de l'humanité, c'est la proclamation de l'indépendance religieuse, ou la séparation de l'État et de l'Église; indépendance religieuse si peu comprise encore de nos jours, si peu appréciée dans le pays, parce que même, aux yeux du philosophe, elle semble anticiper sur les progrès de l'humanité. La religion et l'État sont et doivent rester deux éléments essentiellement distincts :

Digitized by Google

l'une est fille du ciel, son séjour est dans les régions supérieures, elle ne doit pas se compromettre au contact des passions humaines; l'autre a ses racines dans la nature humaine : sa vie, c'est la lutte avec les passions. Un peuple qui a la prétention de porter la robe virile, doit maintenir fermement cette distinction. Puisse la Belgique être assez heureuse pour conserver ce bienfait, et ne jamais en abuser! A ce seul prix, elle gardera la paix intérieure, évitera de nouvelles commotions, et maintiendra la situation élevée où elle s'est placée aujourd'hui parmi les nations.

Si le peuple hollandais avait accueilli, d'abord, avec indignation, avec mépris, avec colère, l'insurrection des provinces méridionales, grand fut son étonnement quand il vit ses anciens frères se mettre tranquillement à l'œuvre pour constituer un gouvernement régulier, au milieu de l'orage révolutionnaire; des diplomates improvisés lutter d'habileté avec la diplomatie européenne; de jeunes hommes d'État rédiger et formuler des lois empreintes de réflexion et de savoir, et marquées au coin de l'esprit progressif du siècle; lois que, plus tard, les législateurs hollandais prendront pour modèles.

Mais, avant d'en venir à un arrangement que devait faciliter cette façon plus juste d'apprécier les choses, il devait encore se passer de graves événements dont nous allons entreprendre le récit.

Digitized by Google

CHAPITRE VII.

—

ARRIVÉE DU ROI; ARMÉE BELGE; ARMÉE HOLLANDAISE.

Dès que le prince Léopold eut entre les mains la preuve de l'acceptation des dix-huit articles par le Congrès, il quitta l'Angleterre le 16 juillet, débarqua à Calais, entra en Belgique, et se dirigea d'Ostende, par Gand, sur Bruxelles.

Pendant tout le trajet, les populations se précipitèrent sur le passage de leur nouveau souverain et l'accueillirent avec les plus vives démonstrations de joie. Chacun voyait en lui le gage de l'ordre, de la tranquillité, du retour du travail et de la prospérité qui en découle.

Le 21 juillet, Léopold fit son entrée à Bruxelles, au milieu d'un immense concours de citoyens accourus du fond de toutes

Digitized by Google

les provinces pour assister à l'inauguration. Jamais les murs de l'antique cité n'avaient réuni une foule aussi considérable. Toutes les physionomies étaient rayonnantes; tous les cœurs s'ouvraient à l'espoir d'un riant avenir. Il semblait que toute divergence d'opinion eût disparu. Jamais inauguration d'une nouvelle dynastie ne fut acclamée avec plus d'unanimité.

« La réputation de bravoure et de prudence, dit M. White, qui l'avait précédé (le roi) avait produit une impression qu'augmentaient encore son aspect noble et majestueux, la dignité de ses manières et l'expression ferme et douce à la fois de sa belle figure. »

Si pour quelques esprits pénétrants il y avait dans ce ciel serein d'imperceptibles signes précurseurs de l'orage qui devait succéder à cette belle journée, ces symptômes échappaient aux regards de la foule; on était plein de confiance; partout éclatait une ardeur belliqueuse : personne ne doutait que les Belges ne fussent en état non-seulement de résister aux Hollandais, mais encore de les combattre avec succès. Tout le monde se berçait de cette illusion, à l'exception de quelques initiés aux trames perfides qui s'ourdissaient dans l'ombre. Dans l'armée, dans les différentes classes de la société, toute apparence de désordre et d'anarchie était effacée. Pour remettre derechef tout en question, il fallait un signal, et ce signal, les partisans du prince d'Orange s'étaient réservé de le donner.

Un seul incident de sinistre augure avait accompagné l'élection du roi : le 4 juin, les Hollandais avaient coupé la digue en face d'Hoboken; la digue de l'Escaut vis-à-vis la citadelle d'Anvers, entre la tête de Flandre et le fort de Burght, avait été diminuée des trois quarts dans son épaisseur, de manière qu'avec une sonde elle pût être percée en quelques heures.

Digitized by Google

Cependant, les journaux de la Haye, les organes du parti orangiste à Bruxelles, tout en laissant des doutes sur les intentions hostiles du gouvernement hollandais, n'en faisaient pas moins un devoir de se tenir sur ses gardes.

Et ce n'était pas à tort; car la puissance occulte qui avait, jusque-là, dominé et entravé la révolution, était décidée à livrer à la nouvelle royauté un dernier et énergique combat.

Nous avons indiqué l'état moral et matériel de l'armée belge. Le roi Léopold le connaissait-il? Qui, d'ailleurs, pouvait le mettre au courant de la situation, sinon les hommes mêmes qui l'avaient créée, et qui, maintenant, entouraient le chef de l'État? Or, la position de ces derniers était difficile : ils avaient à choisir entre le silence et un aveu complet; et, dans ce dernier cas, au surplus, avaient-ils la conscience de la faiblesse de l'armée?

C'est de ce dernier point que se préoccupait surtout le roi : il passa sept jours à peine à Bruxelles, pour s'orienter et prendre rapidement un aperçu des hommes et des choses. Il se mit immédiatement en route pour inspecter les deux corps de Daine et de Ticken de Terhove. Habitué à la tenue sévère et régulière des soldats du Nord et de la Grande-Bretagne, il dut nécessairement être frappé du contraste que lui présentait cette armée organisée à la hâte; il dut comprendre le peu de consistance qu'elle pouvait offrir en cas de lutte sérieuse; le défaut d'aptitude et de connaissances militaires chez les chefs ne dut pas lui échapper.

Le gouvernement hollandais saisit l'occasion de ce voyage pour surprendre l'armée belge, précisément au moment où elle devait manquer de direction. Il mit une certaine habileté à rompre l'armistice, tout en se mettant à l'abri de toute accusation de déloyauté.

Digitized by Google

En effet, l'armistice du 21 novembre le liait vis-à-vis de la conférence. De son côté, le général Chassé, commandant la citadelle d'Anvers, avait conclu une suspension d'hostilités particulière, à la condition de la dénoncer réciproquement trois jours d'avance. Pour se délier de son engagement envers la conférence, l'ambassadeur à Londres lui remit, le 1er août, une note dans laquelle il déclara que son gouvernement s'était décidé à appuyer les négociations ultérieures par des moyens militaires.

En conséquence, dans la nuit du 1er août, le général Chassé, de son côté, dénonça la suspension d'armes, et l'armée hollandaise, sous les ordres du prince d'Orange, ouvrit la campagne le 2 août 1831.

Maintenant, cette conduite dénote-t-elle de la déloyauté? La Hollande, comme la Belgique, était liée vis-à-vis de la conférence. Il appartenait donc à celle-ci d'accepter ou de repousser la dénonciation implicite des hostilités par la Hollande; elle n'en fait rien, elle garde le silence; donc, elle approuve. Voilà la solution. Quant aux arguments que M. Nothomb met en avant, ils n'ont aucune valeur. L'histoire moderne démontre que, quand une puissance est engagée dans des négociations aussi sérieuses que celles où nous étions alors, il faut qu'elle se tienne prête à entrer en campagne du jour au lendemain. C'est tout en négociant avec la Prusse, ayant son ambassadeur à ses côtés, que Napoléon attaqua cette puissance en 1806; c'est par une simple lettre que le prince Charles, en 1809, annonce au roi de Bavière son entrée sur son territoire; c'est en pleine paix, tout en négociant, que l'empereur Nicolas pénétrait récemment dans les provinces danubiennes, et faisait brûler la flotte turque à Sinope.

Digitized by Google

Le cabinet français, lui, ne s'y trompa pas : interpellé à la tribune sur l'attitude hostile de la Hollande, le général Sébastiani répondit qu'il était prêt à mettre 60,000 hommes à la disposition de la Belgique pour repousser une invasion, si la Hollande en méditait une.

La conduite de la France renferme la condamnation du cabinet de Bruxelles. Il n'y avait que l'ignorance la plus absolue ou l'infidélité, pour ne pas employer un mot plus énergique, qui pussent donner à cette question une autre interprétation.

La copie de la lettre du général Chassé fut immédiatement transmise au roi Léopold, qui se trouvait, le 2 août, à Liége. Ce même jour, ou le lendemain matin, le prince reçut une autre dépêche du général Ticken, lui annonçant que le général Niellon venait d'être attaqué, par surprise, en avant de Turnhout.

M. Lebeau accompagnait le roi; jamais il n'avait été dupe des menées du prince d'Orange et de son parti. Il avait su apprécier à leur juste valeur les hommes qui se trouvaient à la tête des troupes. Il insista donc pour que le roi réclamât, sans plus tarder, l'intervention française.

Rien toutefois ne démontre mieux l'esprit d'aveugle confiance qui animait tout le monde, que la démarche du ministre des affaires étrangères, M. de Muelenaere, que nous ne pouvons pas supposer de complicité avec les partisans du prince. A peine eut-il connaissance, dit M. White, des intentions de M. Lebeau, qu'il les combattit de tous ses moyens. Il se laissa aller jusqu'à faire mander au roi, par le chargé d'affaires d'Angleterre, qu'il suppliait Sa Majesté à genoux d'empêcher l'exécution d'une mesure qui était de nature à compromettre l'honneur militaire du pays. C'était, il faut en convenir, un peu tard pour s'inté-

Digitized by Google

resser à l'honneur militaire du pays, quand, depuis un an, on ne cessait de mettre tout en œuvre pour démoraliser le peu d'éléments militaires dont le pays disposait.

L'heureuse inspiration du roi d'aller juger par lui-même, et sur les lieux, de l'état de l'armée sauva la Belgique. Il ne tint aucun compte de la démarche de M. de Muelenaere et de ses collègues, lesquels en étaient encore à croire qu'avec l'aide des gardes civiques et d'une levée en masse, on pouvait préserver le pays d'une invasion ; ils cherchaient, en outre, à inquiéter le roi, en lui objectant tout ce qu'il y avait d'inconstitutionnel, d'injurieux à l'honneur militaire, dans un appel à des secours étrangers. On appréciera à sa juste valeur la fermeté que le roi Léopold montra dans cette occasion, alors qu'arrivé de la veille en Belgique, il lui fallut froisser les préjugés de la nation, et l'opinion publique égarée, avec préméditation, sur l'importance des forces que nous pouvions opposer à l'invasion.

Le roi ne tint donc aucun compte de l'opposition des ministres, et M. Lebeau assuma, avec courage, la responsabilité de l'acte qu'il allait poser. Il invita M. Le Hon à réclamer l'intervention.

La France fournit un exemple de ce que peut et doit faire un gouvernement régulier. Dans la prévision des éventualités qui pouvaient surgir de notre conflit avec la Hollande, elle avait organisé une armée de soixante mille hommes, qui, depuis plusieurs mois, se trouvait échelonnée dans la direction de notre frontière du midi.

La France nous donnait ainsi, à la fois, une leçon de précaution militaire, et un modèle d'armée à étudier et à imiter. Mais les nations, comme les individus, sont à certains moments

Digitized by Google

frappés d'un tel esprit d'aveuglement, qu'il leur faut passer par l'école du malheur pour que leurs yeux se dessillent.

La nouvelle de l'invasion se répandit avec une rapidité électrique. A une confiance absolue succéda bientôt l'abattement; le désordre et la confusion régnèrent partout. Des émissaires adroits exagérèrent les forces ennemies : ils annonçaient d'avance la défaite ou la défection de tel ou tel général. Des officiers généraux et supérieurs de l'armée plaisantèrent hautement sur l'échec que les patriotes et les gardes civiques allaient subir prochainement.

Tel est, en quelques mots, l'aspect général que présentait la Belgique au moment où la Providence allait prononcer en dernier ressort sur ses destinées. La position du roi est facile à concevoir. Dans l'espace de quelques jours, il se trouvait transporté, d'une existence paisible et somptueuse, au sein d'une contrée étrangère, au milieu d'un véritable chaos révolutionnaire; entouré d'hommes ou incapables ou infidèles, doutant de la sincérité des gouvernements anglais et français, qui l'avaient sollicité, engagé à accepter la nouvelle royauté; exposé enfin, au cas où l'invasion hollandaise aurait abouti, à une de ces humiliations que les princes ressentent encore plus vivement que de simples particuliers. Grâce à son sang-froid, à la souplesse avec laquelle il sut supporter ce laisser-aller révolutionnaire auquel les hommes même bien élevés ne savent pas se soustraire à la suite de violentes commotions politiques, le roi surmonta tous les obstacles, et retira heureusement le pays et lui-même de la situation la plus pénible où une nation, où un individu puisse se trouver. Si l'on se reporte, en idée, de vingt-cinq ans en arrière, et qu'on laisse errer l'imagination sur la confusion à laquelle la Belgique fut en proie du 1er au 30 août, on ne peut qu'attribuer au roi, seul, l'honneur d'avoir sauvé le pays.

Digitized by Google

La Hollande avait mis à profit l'armistice pour réorganiser son armée. Tranquille à l'intérieur, dirigée par des hommes d'État et des généraux d'expérience, elle avait fait libéralement tous les sacrifices pour venger l'honneur de sa dynastie, qu'elle confondait avec le sien propre. Son gouvernement, d'autre part, n'avait pas négligé l'appui que lui prêtaient des Belges, hommes d'État, généraux et simples particuliers, pour atteindre un but qui n'était autre que l'humiliation de leur patrie. L'histoire est la leçon des princes et des peuples : elle doit être impartiale, mais elle ne doit déguiser aucune vérité. Il devait être facile à la Hollande, avec des moyens aussi étendus, de se procurer la victoire et de prendre sa revanche des journées de Bruxelles.

Voici l'état de situation et l'organisation de l'armée hollandaise au moment de l'ouverture des hostilités :

ARMÉE ACTIVE.

Infanterie.

	Troupe de ligne.	Garde communale.	TOTAL.
1re division, lieutenant général Van Geen . .	4,000	7,000	11,000
2e id. le duc de Saxe-Weimar	9,600	5,400	15,000
3e id. lieutenant général Meyer. . . .	8,000	3,000	11,000
4e id. lieutenant général Kortheyligers .	600	9,000	9,600
TOTAL de l'infanterie. .	22,200	24,400	46,600
Génie, 1 bataillon de sapeurs.			800

Division de cavalerie, lieutenant général TRIP

1re brigade, général major Post	1,800 sabres.	
2e id. id. Boreel	2,600 id.	
1 escadron de gendarmerie	150 id.	
TOTAL. . .	4,550	4,550
TOTAL de l'infanterie et de la cavalerie.		51,950

Digitized by Google

Les relations diffèrent sur la quantité de batteries : l'une en donne trente, une autre douze, chacune de six pièces dont deux obusiers.

La division de la Zélande ou des Flandres était composée de trois régiments d'infanterie de ligne et d'un régiment de gardes communales, s'élevant ensemble à neuf mille six cents hommes.

Indépendamment de l'armée active, on avait laissé, au moins, une dizaine de mille hommes à Maestricht et dans les autres places frontières. L'ensemble des forces mises sur pied peut donc être évalué à quatre-vingt mille hommes.

En jetant un coup d'œil sur ce tableau, on est convaincu que cette masse d'infanterie, composée, par moitié, de troupes de ligne et de gardes communales, ne pouvait offrir aucune garantie dans une campagne sérieuse ; elle rachetait la faiblesse de son organisation par l'appui que lui donnaient une excellente artillerie qui a toujours joui d'une réputation méritée, et une cavalerie qui, si elle manquait d'élan, était composée d'hommes vigoureux, bien équipée et bien montée.

Les commandements divisionnaires étaient confiés à des hommes d'expérience. Le duc de Saxe-Weimar, qui avait sous ses ordres la division la plus forte et la mieux composée, était un général de distinction, réunissant l'intrépidité, l'activité à l'expérience et à la science.

Le prince d'Orange possédait à un haut degré plusieurs des qualités qui constituent le général en chef. Brave, intrépide, beau cavalier, il maniait les troupes sur le terrain avec une aisance et une dextérité qui enlevaient, fascinaient l'officier, le soldat. Il avait été, du reste, à une bonne école. A défaut de la science,

Digitized by Google

qu'on lui conteste, il avait une grande expérience. Les opérations du mois d'août ont été dirigées, ainsi que nous le démontrerons, avec un ensemble et une parfaite entente des principes stratégiques; elles ont été exécutées avec lenteur; on a évité les engagements décisifs. Tout cela rentrait dans son système. D'abord, il n'eût été ni prudent ni sage d'engager à fond son infanterie. Assuré qu'il était d'entrer à Bruxelles sans coup férir, il voulait et devait éviter une action sanglante qui aurait creusé plus profondément l'abîme qui séparait déjà les deux peuples. Il avait intérêt à montrer à l'Europe que son retour en Belgique était désiré, et que le peu de résistance qu'on lui opposerait en serait la preuve.

Avant d'entreprendre le dénombrement des forces que la Belgique pourra opposer à l'armée hollandaise, nous devons entrer dans quelques considérations générales pour expliquer l'infériorité morale et matérielle avec laquelle elle va se présenter sur le champ de bataille.

Malgré son génie industriel, le peuple belge est essentiellement doué d'un esprit militaire, qui se fait jour à toutes les pages de son histoire. Dans les grandes crises, les qualités guerrières du Franc dominent. Pendant les XVIIe et XVIIIe siècles, lorsque toute industrie lui est interdite, la Belgique devient un vaste lieu de recrutement, où toutes les puissances viennent se disputer des soldats. L'Espagne, jusqu'à l'invasion française, tient à garder, comme un souvenir de son ancienne gloire, un corps de gardes wallonnes. La république de Hollande y puisait pour son artillerie et sa cavalerie. Le grand Frédéric s'immisçait dans les affaires intérieures du prince de Liége pour pouvoir introduire ses recruteurs. En Autriche, nos soldats, nos officiers formaient l'élite de l'armée. Chateaubriand nous apprend qu'ils formaient un neuvième de la garde impériale, et

Digitized by Google

qu'ils y représentaient les anciens Francs, les fondateurs de la monarchie. Si les peuples ignorent souvent leur passé historique, leurs instincts leur révèlent les qualités qui ont honoré leurs aïeux. Ainsi s'expliquent l'enthousiasme guerrier du peuple belge pendant la révolution, et l'idée d'invincibilité dont il était animé. Aussi éprouva-t-il, à la suite de la défaite de Louvain, une impression si douloureuse, si unanimement partagée, que l'histoire ne doit négliger aucun moyen pour en rechercher les causes.

L'armée est la personnification la plus complète d'un peuple; elle a pour mission le maintien de l'ordre social, la garde du territoire et de l'honneur militaire, quelle que puisse être l'origine du gouvernement, légitime ou révolutionnaire. Toute déviation de ce principe aboutit à l'anarchie, au déshonneur.

Comment les généraux qui se sont succédé au ministère de la guerre, pendant la révolution, ont-ils compris la mission de l'armée?

Au moment où la révolution éclata, tous les officiers belges de l'armée des Pays-Bas s'unirent au sentiment général manifesté par leurs concitoyens, tout en conservant pour le prince d'Orange un attachement issu d'une sympathie réciproque. Le caractère chevaleresque de ce prince, sa franchise, ses habitudes toutes militaires, et, par-dessus tout, le rôle de protecteur des officiers belges qu'il avait assumé, fortifiaient la communauté de sentiments qui existait entre eux. A peu d'exceptions près, tous restèrent fidèles au drapeau, jusqu'à ce que le prince lui-même les renvoyât en Belgique en déclarant publiquement qu'il se mettait à la tête du mouvement qui devait rendre à ce pays l'indépendance et la nationalité.

Par cette démarche, et au moyen des relations qu'il noua,

Digitized by Google

dès le début, avec le gouvernement provisoire, il prit une part indirecte à l'organisation de l'armée.

Dès que le prince eut quitté Anvers, lord Ponsonby, personnage considérable, ministre de la conférence, se posa ostensiblement, ainsi que nous l'avons démontré, comme le représentant du prince d'Orange. Sa mission était d'opérer la restauration en faveur de ce prince; c'était la volonté des grandes puissances; la politique vacillante de la France prêtait à croire qu'elle aussi donnait son adhésion.

Que pouvait l'action divisée, multiple du gouvernement provisoire contre une autorité aussi influente que celle de lord Ponsonby? Aux yeux de la plupart des officiers, les membres du gouvernement provisoire étaient ou des avocats, ou des catholiques fanatisés, qui ne tarderaient pas à se déchirer entre eux.

Entre le prince d'une part, et le gouvernement provisoire de l'autre, ils n'hésitèrent pas à faire pencher le plateau de la balance en faveur du premier. Il leur garantissait l'avenir, plusieurs grades obtenus en quelques jours; l'autre ne leur offrait qu'un sort incertain, une voie sans issue.

A côté de ces adhérents, tous d'un rang élevé, se présentaient de nombreuses exceptions : tous les officiers de l'artillerie étaient animés d'un patriotisme ardent. Il en était de même de la majorité des officiers subalternes d'infanterie et de cavalerie. Quant aux officiers issus de la révolution, leur dévouement n'avait rien d'équivoque.

Cette nombreuse catégorie de braves renversait la question résolue par la précédente. Pour eux, la restauration, c'était la

Digitized by Google

perte de leur grade, de leurs illusions patriotiques; le gouvernement provisoire, au contraire, c'était la conservation des avantages conquis et l'affranchissement du joug hollandais.

Dans la lutte qui s'établit ainsi entre ces deux fractions, l'avantage restait aux généraux, aux officiers supérieurs en possession du ministère et des commandements, groupés autour de lord Ponsonby. Tous les dégoûts, toutes les injustices étaient le partage des officiers patriotes; toutes les faveurs pour ceux qui se ralliaient au parti du prince.

Le gouvernement provisoire, par un aveuglement inconcevable, ne fit rien pour mettre fin à cet état de choses. Quelques membres prirent le parti des officiers patriotes, leur donnèrent des conseils, des avis pour résister individuellement aux menées de leurs adversaires; ils avivèrent ainsi les haines qui les divisaient.

Enhardis par l'impunité, par l'indifférence du gouvernement provisoire, les officiers du parti orangiste levèrent hardiment la tête, organisèrent ces vastes conspirations dont nous avons rendu compte, et tinrent en échec la révolution, qu'ils auraient pu facilement faire avorter, s'ils avaient eu parmi eux un homme doué de quelques-unes des qualités de Monk et de Bonaparte.

On conçoit quel devait être l'état de l'armée, en proie à une pareille anarchie : organisation, instruction, exercices, tous les éléments essentiels à l'existence d'une armée furent sacrifiés aux intrigues. Les chefs, manquant d'audace pour entraîner leurs troupes à exécuter un coup de main, trouvèrent plus facile et moins compromettant de les abandonner à une dissolution lente, qui les mettrait, au moment décisif, hors d'état d'opposer

Digitized by Google

de la résistance à une invasion qui leur était annoncée comme dernière ressource pour les délivrer de la pression de la révolution.

En présence de la conspiration du mois de mars, M. Goblet donna sa démission. Mais les complots, les désordres, la démoralisation de l'armée qui en ont été la suite n'engagent pas moins vis-à-vis de l'histoire la responsabilité de l'administration sous laquelle tous ces faits ont eu lieu. Les officiers généraux ont cru qu'ils étaient suffisamment justifiés par les grandes puissances qui avaient autorisé l'exécution de ces mouvements intérieurs en faveur du prince d'Orange. C'est là une justification spécieuse, inadmissible. Ils n'en restent pas moins responsables devant le pays des suites désastreuses de ces tentatives d'insurrection et de l'honneur militaire compromis. Si la cause que défendait le gouvernement leur était antipathique, rien ne les retenait; l'honneur leur commandait de donner leur démission.

Le changement introduit par M. Lebeau ne fut guère plus favorable à l'armée. Induit en erreur par les premiers gages que M. d'Hane de Steenhuyze avait donnés à la révolution, il lui confia l'administration de la guerre. M. d'Hane, depuis, avait fait une évolution, et, le 2 février, à Gand, colonel d'un régiment de chasseurs à cheval, il s'était déclaré en faveur de la neutralité. Le premier acte de son administration fut significatif : il promut à un grade supérieur trois officiers supérieurs qui avaient promis leur adhésion à l'appel du général Van der Smissen, mais qui, plus tard, la retirèrent avec éclat, lorsqu'ils virent la tentative d'insurrection manquée. C'était un avis indirect adressé à tous les initiés, pour les rassurer sur ses tendances. Mais, d'autre part, il fortifia les officiers patriotes dans leurs projets de résistance. Ainsi, l'avénement de M. Lebeau ne changea rien à la situation de l'armée.

Digitized by Google

Loin de là, l'installation de l'Association nationale porta le comble au désordre et à l'anarchie. Elle offrit, enfin, aux officiers patriotes l'appui qu'ils n'avaient jamais trouvé auprès du gouvernement provisoire. Les officiers généraux et supérieurs compromis, en se réfugiant, eux aussi, dans le sein de l'Association, pour se mettre à l'abri d'accusations de trahison, relâchèrent les derniers liens de la discipline. Pour regagner la confiance des officiers et des soldats, ils se laissèrent aller au plus déplorable abandon.

Pour remédier à un état de choses aussi menaçant pour l'ordre intérieur et pour la défense du territoire, M. Lebeau eut recours au seul moyen capable de rendre à l'armée la force et l'homogénéité, à défaut desquelles elle n'était plus qu'un élément de désordre, d'embarras et de danger. Mais l'opposition mystérieuse du parti orangiste, qui prévit la portée de cette mesure judicieuse, d'une part, et, de l'autre, les hommes qui ne voulaient de solution à aucun prix, se liguèrent en cette circonstance, pour empêcher que cette mesure ne fût mise à exécution.

M. d'Hane ne tarda pas à se retirer devant une situation qu'il se sentait hors d'état de maîtriser. D'autre part, malgré les gages récents donnés à la cause du prince, il n'avait pu lui inspirer ni confiance, ni estime (1). Il céda sa place au général du Failly. Celui-ci s'était distingué à l'attaque de Bruxelles, à la tête du 5e régiment; il était rentré fort tard, ne déguisant pas son hostilité envers la révolution. M. Ch. de Brouckere s'opposa énergiquement, mais en vain, à l'entrée de ce général au minis-

(1) On conçoit qu'avec l'influence dont le prince d'Orange jouissait jusque dans le sein du gouvernement, aucun ministre de la guerre ne pouvait rester en place, à moins de posséder la confiance du prince.

Digitized by Google

tère. Devançant les événements, nous déclarons, dès à présent, que nous possédons les preuves que, pendant la campagne de 1831, ce général fut coupable de trahison en présence de l'ennemi; on peut en conclure que son administration comme ministre dut être en parfaite concordance avec sa conduite postérieure.

Si nos hommes politiques ont fait preuve d'une grande habileté dans l'organisation de l'administration, dans la conduite des négociations diplomatiques, d'autre part, ils se sont montrés au-dessous de leur tâche en ce qui concerne l'armée. On n'est véritablement homme d'État qu'à la condition de connaître dans leur ensemble les nécessités qui se rapportent à l'existence d'une armée, et à la direction de la guerre qu'on peut être appelé à entreprendre. Cette ignorance des véritables conditions de la défense militaire est le plus grand malheur qui puisse frapper un pays : elle le laisse suspendu sur un abîme, où il est constamment menacé d'être précipité.

Ce fut ainsi qu'au moment où M. Lebeau voyait tous ses efforts couronnés d'un résultat presque inespéré, la réaction armée de Guillaume menaçait la révolution de 1830 de la même issue qu'avait eue celle de 1789. Il n'eut à lui opposer qu'une force désorganisée, qu'on ne peut désigner du nom d'armée. Et cependant, ainsi que l'a démontré M. de Brouckere, les éléments militaires ne manquaient pas, et le pays, en mettant à sa disposition soixante et douze millions de francs, pour les organiser, ne s'était refusé à aucun sacrifice. Puisse cette leçon éclairer nos hommes d'État!

En résumé, M. Goblet déclara, au mois de mars, devant le congrès, que l'armée avait un effectif de trois levées sur cinq; ces levées pouvaient tout au plus fournir vingt-cinq mille

Digitized by Google

hommes; si l'on ajoute à ce chiffre six mille volontaires, l'effectif de l'armée s'élevait sous son administration à environ trente mille hommes.

M. d'Hane, quelques jours après, déclara qu'il avait augmenté l'armée de vingt-cinq mille hommes, et que l'effectif s'élevait à cinquante mille. M. White, son apologiste, est obligé d'avouer que cette assertion est fausse. En effet, les nouveaux régiments de chasseurs ayant été formés avec les volontaires, l'effectif de l'armée n'en reçut aucune modification. Toutefois il résulte de ce fait que, sous l'administration de M. Goblet, et de l'aveu de son successeur, l'armée belge ne pouvait s'élever que de vingt-cinq à trente mille hommes.

Cependant M. d'Hane augmenta cet effectif de dix nouveaux bataillons de volontaires et d'une partie de la levée de 1831, qu'il fit entrer sous les drapeaux. En évaluant l'ensemble de ce renfort à dix mille hommes, nous atteignons l'effectif que l'armée représentait au mois d'août.

M. du Failly, pour augmenter l'erreur et fortifier la confiance que le pays mettait dans l'armée, annonça, le 15 juillet, que l'effectif général s'élevait à soixante-quatre mille cent trente-six hommes.

Il était réservé à M. Ch. de Brouckere de faire justice de toutes ces assertions. A son arrivée au ministère, il s'occupa, avec cette activité et cette perspicacité qu'on lui connait, de l'effectif des troupes. Il déclara devant les chambres que, pendant le mois d'août, il n'avait pas dépassé le chiffre de quarante et un mille sept cents hommes, répartis comme ci-après :

Digitized by Google

Situation de l'armée belge :

	Infanterie et artillerie.	Cavalerie.	
1° L'état de situation de l'armée de l'Escaut porte pour l'effectif, au 5 août	10,107	1,860	
2° La situation de l'armée de la Meuse, au 7 juillet.	12,326	516	
3° La division du Luxembourg	6,674	»	
4° La division des Flandres	3,729	»	
5° Garnisons et dépôts	5,488	»	
TOTAL de l'infanterie et de l'artillerie			38,324
TOTAL de la cavalerie. . .			2,376
Effectif de l'armée. . .			41,700

Sur cet effectif, vingt-quatre mille huit cent neuf hommes composent le corps des généraux Daine et de Ticken de Terhove, et font face aux soixante mille hommes du prince d'Orange (1).

En présence de ces chiffres et des ressources dont la Belgique

(1) Les états de situation qui se trouvent à la suite des *Pièces justificatives,* nous les devons à l'obligeance de M. Ch. de Brouckere.

M. de Brouckere, à son entrée au ministère de la guerre, après la campagne du mois d'août, s'est livré à des recherches qui l'ont fait remonter à la source des désordres qui existaient dans l'administration de l'armée. Dans son rapport au parlement, il dit, au sujet de l'effectif de l'armée : « Ainsi, dans un régiment, trois cents hommes comptaient comme absents « dans l'effectif, tandis qu'ils avaient été réellement incorporés dans un « autre corps; dans un autre régiment, plus de huit cents hommes de la « levée de 1826 n'avaient pas été rayés des contrôles, etc. »

Pour mieux tromper la nation sur les forces militaires disponibles, on avait donné la dénomination pompeuse, ridicule, d'*armées du Luxembourg, de la Meuse* et *de l'Escaut* à des corps de cinq, huit et douze mille hommes.

Digitized by Google

pouvait disposer, il devient inutile de s'étendre sur les causes qui ont dû amener un pareil résultat.

On comprendra aisément combien peu de force et de consistance pouvaient présenter quarante et un mille hommes répartis dans douze régiments d'infanterie de ligne, deux régiments de chasseurs à pied, dix bataillons de volontaires, cinq régiments de cavalerie, deux régiments d'artillerie, plus un bataillon du génie et la gendarmerie.

Néanmoins les volontaires de la révolution, répartis dans l'infanterie, donnèrent à cette arme une consistance qui lui a assuré le succès dans toutes ses rencontres avec l'armée hollandaise : il n'y a eu d'exception que pour deux bataillons du 9e de ligne, composé en entier de conscrits, qui, par la faute de leurs chefs, lâchèrent pied à l'affaire de Louvain.

La cavalerie, peu nombreuse, avait un fort noyau de vieux soldats; dans l'affaire de Kermpt, elle prouva qu'elle n'avait pas dégénéré et qu'elle était toujours digne de la réputation acquise par les dragons de Latour, sous le règne de l'impératrice Marie-Thérèse.

L'artillerie, réduite à une vingtaine d'officiers revenus de l'armée des Pays-Bas se montra, dès son début, digne de la position qu'elle a prise, depuis, dans les armes spéciales des armées d'Europe. Quoique ses pièces ne fussent, en grande partie, attelées que de chevaux de réquisition, elle étonna les généraux hollandais par la rapidité de ses mouvements et la justesse de son tir.

M. Ch. de Brouckere démontra, peu après, tout ce que la Belgique renfermait encore d'éléments précieux pour organiser

Digitized by Google

une armée en rapport avec ses ressources, et combien avaient été coupables les ministres chargés de veiller à sa sûreté et à la conservation de l'honneur national.

Quant à la garde civique, l'enthousiasme avec lequel elle accourait à la défense du pays a démontré tout ce qu'on aurait pu en attendre, si on lui eût donné une ombre d'organisation. Mais telle qu'elle était, c'était une agglomération d'hommes arrachés de la veille à leurs travaux, pourvus d'un armement et d'un équipement incomplets, ayant pour toute tenue une simple blouse de toile et un shako de carton. Quant à leurs moyens d'existence, personne n'y avait pourvu, personne n'y songeait. Dans cet état, il était impossible que ces braves gens restassent réunis plus de vingt-quatre heures.

Les gardes civiques de Bruxelles, qui réunissaient dans leurs rangs toutes les classes du peuple, rentiers, hommes de professions libérales, ouvriers, formèrent une agrégation plus compacte, plus solide : les gardes ayant de la fortune venaient au secours de leurs camarades. Pour obtenir des armes, ils avaient été obligés de faire violence au ministre de l'intérieur, qui refusait de leur en faire délivrer.

On remarquait aussi, parmi les plus empressés à se ranger sous le drapeau, ceux-là qui avaient le plus souffert de la révolution et dont les maisons avaient été livrées au pillage. Sans doute ils n'étaient là qu'en vertu d'un mot d'ordre, et pour aider à propager les bruits qu'on répandait partout sur la trahison ou la défaite de tel ou tel général.

Dans la Flandre occidentale, plus de dix-huit mille gardes furent forcés de regagner leurs foyers, ne pouvant obtenir des armes.

Digitized by Google

Il y a peu d'exemples, dans l'histoire, d'un peuple se précipitant ainsi, tout entier, sur le champ de bataille, animé d'un patriotisme qui prenait sa source dans les plus nobles instincts de l'homme; mais, aussi, jamais peuple, en pareille circonstance, n'a été plus froissé dans ses sentiments par la conduite ignoble de ceux à qui il avait confié la garde de son honneur.

Et cependant, quoi que l'on eût fait pour les démoraliser, les gardes civiques de Bruxelles, de Mons, de Namur et de Tournai, se conduisirent le 11 et le 12 août avec un aplomb et une fermeté dont l'histoire leur tiendra compte.

Les deux généraux sur qui pèse en partie la responsabilité de la campagne doivent nécessairement trouver une place ici.

Le lieutenant général Daine s'était, sous l'empire, élevé du rang de simple soldat au grade de colonel. Il était arrivé à cette position à la suite de nombreuses actions d'éclat et de nombreuses blessures. Il avait été, lors de la formation de l'armée des Pays-Bas, accueilli avec une grande distinction par le roi et le prince d'Orange, qui ne cessèrent de lui donner des marques d'une vive sympathie dans diverses circonstances où il eut recours à eux. Bon général d'infanterie, ses capacités ne dépassaient point celles qu'exige le commandement d'un général de division en sous-ordre. Au moment de la révolution, l'âge commençait déjà à s'appesantir sur lui. Habitué à l'ordre, à la discipline, à la vie régulière du soldat, il n'entendait rien aux intrigues, à la vie révolutionnaire dans laquelle il allait être entraîné, et où il devait, inévitablement, se perdre par son ignorance des hommes et des choses. Appelé à combattre un des premiers la révolution, dans la plaine de Sainte-Walburge, près de Liége, il s'attira, dès l'abord, la haine des patriotes.

Digitized by Google

Après cette preuve de fidélité, le prince pensa que Daine servirait mieux sa cause en Belgique que dans son commandement de Maestricht, et il l'invita à aller prendre du service à Bruxelles; c'est ainsi qu'il avait agi envers plusieurs autres. Il est aisé de comprendre l'engagement que le général Daine prit vis-à-vis du prince avant son départ. Mal accueilli par les patriotes, il se trouva dédommagé auprès des partisans du prince, qui déjà exerçaient leur influence au ministère de la guerre. Pour donner une satisfaction aux patriotes, on ordonna au général Daine de se mettre à la tête des volontaires qui investissaient Maestricht, et d'aller s'emparer de Venloo. C'était là un de ces coups de main téméraires dans lesquels Daine s'était fait remarquer plus d'une fois au service de France. Entraîné et subjugué par l'enthousiasme fébrile qui l'enveloppait, il part et emporte la place. Dès ce moment il fut le héros de la révolution; les chefs des différents partis s'emparèrent de lui, se le disputèrent. De plus fortes têtes que la sienne se sont égarées en pareille circonstance : ainsi fut-il de lui. Ballotté entre son dévouement au prince et les patriotes enthousiastes, il allait de l'un aux autres; le dernier venu était toujours assuré de sa coopération. Nous croyons que, lors de l'arrivée du roi, Daine se rallia sincèrement à lui; mais le général du Failly, — qu'on avait expédié à son quartier général et qui ne déguisa nullement ses pensées, — plusieurs officiers supérieurs dont les opinions concordaient avec celles de ce dernier, entraînèrent le général Daine à exécuter une série de mouvements dont, nous aimons à le croire, il ne comprit pas lui-même la portée. Les ordres et les contre-ordres, ainsi qu'il s'exprime dans sa justification, qu'on lui expédiait achevèrent de lui faire perdre la tête. Voilà ce qu'il y a d'exact quant au caractère et quant aux actes du général Daine.

Le lieutenant général baron de Ticken de Terhove appar-

Digitized by Google

tient à une des plus anciennes familles de la province de Liége. Il entra au service de la république batave en 1795; il assista aux batailles d'Austerlitz, d'Eylau, de Friedland, d'Ulm, de Wagram, de la Moskowa, de Lutzen, de Bautzen, de Leipzig, de Montmirail, de Montereau, de Brienne et de Waterloo. Son état de service, que nous avons sous les yeux, constitue un titre de gloire qui fait partie du patrimoine national. Nous ne citerons qu'un fait mentionné par le lieutenant général comte Colbert, commandant en chef de la cavalerie de la garde : « Il s'est distingué dans toutes les affaires où il s'est trouvé et plus « particulièrement à la bataille de *Brienne, le 1er février* 1814, « *où le régiment, encouragé par son exemple, fit une charge* « *brillante, à la suite de laquelle il reprit l'artillerie et le champ* « *de bataille perdu par un des corps de l'armée; le régiment s'y* « *couvrit de gloire; à Montmirail, il fit prisonniers* 900 *grena-* « *diers russes; à Waterloo, Napoléon le chargea de former l'ar-* « *rière-garde à la tête du* 2e *régiment de lanciers de la vieille* « *garde.* »

Le général de Ticken fut, dans son temps, pour l'intrépidité, le courage chevaleresque, l'émule de Murat et de Rapp. Personnellement connu de Napoléon, qui le choisissait toujours pour chef de son escorte, il serait, comme ces deux brillants officiers, arrivé au faite des honneurs et de la hiérarchie, s'il n'avait eu contre lui un défaut auquel il ne put jamais remédier : c'était sa prononciation flamande.

Homme exclusivement d'action, il regretta toujours que le régent, son ami et son concitoyen, lui eût imposé un commandement au-dessus de sa portée. Toutefois, nous avons eu lieu de nous convaincre, par sa correspondance qu'il nous a remise avant sa mort, que toutes les bévues qu'on lui a imputées étaient l'œuvre de personnes qui cherchaient à les propager pour dis-

Digitized by Google

simuler leur propre impéritie, et pour se venger de son incorruptibilité et de la loyauté de son caractère.

Le roi Léopold a fait les campagnes de 1812, 1813 et 1814, en Russie et en Allemagne, comme aide de camp de l'empereur Alexandre. En cette qualité, il se détacha, dans tous les grands engagements, de la personne de l'empereur, pour diriger des charges de cavalerie, arme pour laquelle il a toujours montré une grande prédilection. C'est ainsi qu'à Culm il décida de la défaite du corps du général Van Damme, en chargeant à la tête d'une brigade de cuirassiers. La bravoure et le sang-froid forment l'essence de son caractère.

Surpris, le 2 août, à Liége, par la nouvelle de l'attaque des Hollandais, il se rendit, en toute hâte, à Bruxelles, où il fut assailli par les nouvelles les plus contradictoires, capables de dérouter la plus forte tête. Il resta impassible observateur, au milieu du chaos qui l'enveloppait. Là, il prit une mesure qui eut une grande influence sur la crise du moment. Si elle ne put la dominer, elle l'atténua, au moins, de beaucoup. Il remplaça, le 3 août, le ministre de l'intérieur, M. de Sauvage, par M. Ch. de Brouckere à qui il donna, pour la journée, des pleins pouvoirs afin de faire face à la situation. Ce choix était des plus heureux. Si les circonstances l'eussent maintenu dans les rangs de l'armée, M. Ch. de Brouckere fût devenu un général aussi distingué qu'il s'est montré habile ministre des finances et grand organisateur. Il se rendit immédiatement au ministère de la guerre, dépêcha le général du Failly auprès du général de Ticken, où il prétendait pouvoir rendre des services; le général Goblet à la frontière, où il prétendait arrêter l'ennemi au moyen d'inondations. Il se réserva la rédaction de la proclamation qui appela la nation aux armes; puis il se rendit dans la journée à Louvain, qu'il fit fortifier et armer; de là, il dirigea les gardes civiques, à mesure qu'ils arrivaient, sur Aerschot.

Digitized by Google

Le roi remit ensuite le portefeuille de la guerre au général d'Hane, et lui prescrivit d'opérer la concentration des deux armées, lui abandonnant, dans l'ignorance où il était des hommes et des choses, les mesures à prendre pour atteindre ce but.

Afin de pouvoir apprécier les dispositions prises par le général d'Hane, il importe d'indiquer les positions occupées par les deux armées au moment de la reprise des hostilités.

Le corps du général de Ticken se trouvait éparpillé depuis le Donck, à l'embranchement des routes de Breda et de Berg-op-Zoom, en avant d'Anvers, jusqu'à Gheel. Son quartier général était établi à Schilde, à la droite d'Anvers.

Le corps sous les ordres du général Daine était réparti comme suit : deux bataillons détachés à Venloo ; trois bataillons formant un effectif de mille quatre cents hommes, sous les ordres du colonel Van den Broeck, occupaient Ruremonde, Brée et Weerdt ; le 1er régiment de chasseurs à pied était échelonné depuis Looz jusqu'à Herderen, en observation devant Maestricht ; le 11e régiment occupait Bilsen, Diepenbeek et Hasselt ; un bataillon du 2e régiment était à Cortessem ; deux bataillons du 10e régiment à Tessenderloo et Beeringen.

En voyant ces deux corps séparés par toute l'étendue de la frontière, on est naturellement amené à se demander quelle idée a présidé à leur emplacement : une idée militaire ou politique ? La place d'Anvers, défendue par sa garnison et ses fortifications, pouvait être abandonnée à elle-même ; il n'était pas à supposer que le prince, à la tête de soixante mille hommes, ouvrirait la campagne par un siége ; enfin, en cas où il se déciderait à marcher sur Bruxelles, par Lierre et Malines, il est cer-

Digitized by Google

tain que les dix mille hommes du général de Ticken n'avaient aucune chance de l'arrêter.

D'autre part, en laissant le corps du général Daine, à plus de vingt lieues d'Anvers, dans un complet isolement, on l'exposait, dès l'ouverture des hostilités, à être coupé de Bruxelles, rejeté sous les murs de Maestricht, et détruit inévitablement.

C'est en vain que nous chercherions l'idée militaire qui a présidé à l'emplacement de ces deux corps. C'est donc une idée politique qui a déterminé leur position.

Il faut bien qu'il en soit ainsi, lorsque nous voyons le général Daine, dès le 31 mars, prévenir le régent du danger de sa position (1) et de l'avantage que l'ennemi peut en tirer, en se plaçant au milieu des deux corps. Le général Goethals, dans une lettre datée du 29 juin, prévient aussi le ministre du Failly du danger que l'on court; il annonce prophétiquement le mouvement que le prince exécutera plus tard (2).

Les avis n'ont donc pas manqué. Une idée politique, seule, pouvait préoccuper les différents ministres de la guerre qui ont successivement ordonné et confirmé l'emplacement de l'armée. Nous sommes d'autant plus autorisé à le croire que les plus simples précautions, pour une entrée en campagne, avaient été totalement négligées. Les troupes étaient dépourvues de tous les objets de campement. Aucune mesure n'avait été prise pour assurer le service des vivres; les généraux ne cessaient de faire des remontrances à ce sujet. Dans cet état, une armée ne

(1) Voyez *Pièces justificatives*, n° IV.

(2) Voyez *Pièces justificatives*, n° V.

Digitized by Google

peut entrer en campagne, sans être exposée à une dissolution immédiate. Éparpillés et dépourvus de tout, ces deux corps allaient être surpris par une armée supérieure en nombre des deux tiers, parfaitement organisée, bien commandée et abondamment pourvue de vivres et de munitions.

Dès le commencement de juillet, une partie de l'armée hollandaise vint prendre position dans le Brabant hollandais. Le 1er août, les différentes divisions se concentrèrent à leurs points de rassemblement. La 1re division Van Geen, en avant de Chaam; la 2e division Saxe-Weimar, à Alphen; la 3e division Meyer, à Eersel et Bergeyck. La réserve d'artillerie et de cavalerie, ainsi qu'un bataillon de chasseurs, sous les ordres du major Post, se concentra à Alphen, en arrière de la 2e division. La 4e division Kortheyligers se rassembla à Eindhoven et Valkensweert, sur la chaussée de Bois-le-Duc. Elle avait pour mission de couvrir momentanément le flanc gauche et les derrières de l'armée, contre les entreprises du colonel Van den Broeck, la garnison de Venloo, et de tenir en échec le corps du général Daine.

Les positions isolées des deux corps belges indiquaient naturellement au prince la ligne d'opération qu'il avait à suivre. Il avait deux avantages, l'initiative et la surprise. Il s'arrêta au plan que voici : des sorties combinées des garnisons de Breda et de Berg-op-Zoom, devaient, dès le 2 août, inquiéter et tenir sur le qui-vive l'aile gauche du corps du général de Ticken, afin de le retenir sous les murs d'Anvers, et de faire croire que l'attaque principale serait dirigée sur cette place; le général Chassé devait contribuer à ce stratagème, en faisant des sorties et en répandant l'inquiétude parmi la population. A notre droite, la division Kortheyligers devait s'avancer sur la chaussée de Bois-le-Duc à Hasselt, attirer l'attention de Daine et faire

Digitized by Google

croire à une attaque sur Venloo. Pendant que l'attention des généraux belges serait ainsi fixée sur les deux extrémités de leur ligne de défense, le prince, à la tête du gros de son armée, devait s'avancer, par Turnhout, sur Diest, se placer au centre dégarni de nos deux corps, et les attaquer séparément.

Dans l'exécution de ce projet, il fut admirablement servi, d'un côté, par le ministre du Failly, qui ordonna à Daine de s'avancer sur la chaussée de Bois-le-Duc; et, de l'autre, par le général d'Hane, ministre ad intérim, dont les premiers ordres prescrivaient au général de Ticken de fixer toute son attention sur Anvers.

Si l'armée belge a été surprise, ce ne fut pas faute d'avertissements. On conçoit qu'une armée de 60,000 hommes ne puisse se rassembler sans donner des indices de ses mouvements. Dès le 10 juillet, le général de Ticken donnait au ministre du Failly les renseignements les plus complets sur les positions de l'armée hollandaise, les renforts qu'elle recevait journellement, et les mesures qu'elle prenait pour se mettre en mouvement (1). Le 25 juillet, le major Brialmont, commandant la place de Venloo, confirma, dans un rapport détaillé, adressé au ministre, tous les renseignements transmis par le général de Ticken.

Ainsi, depuis vingt jours, le ministre du Failly était informé officiellement de la concentration de l'armée hollandaise, de l'organisation de ses parcs de transport, de l'établissement de ses magasins de vivres et fourrages : mesures très-dispendieuses,

(1) Voyez *Pièces justificatives*, n° VI.

Digitized by Google

et qu'un gouvernement ne prend que lorsqu'il est définitivement décidé à entrer en campagne.

Dans ces circonstances, le ministre du Failly ne prit et n'ordonna aucune de ces mesures préliminaires, non-seulement pour parer à une surprise, mais encore pour se préparer à des hostilités dénoncées dans les formes ordinaires.

Digitized by Google

Digitized by Google

CHAPITRE VIII.

—

OUVERTURE DES HOSTILITÉS; COMBATS DE TURNHOUT, DE HOUTHAELEN, DE KERMPT; RETRAITE DU GÉNÉRAL DAINE SUR LIÉGE; ÉVACUATION DE TONGRES; OPÉRATIONS DU COLONEL VAN DEN BROECK SUR LA LIGNE DE COMMUNICATIONS DE L'ARMÉE HOLLANDAISE; SORTIES DE VENLOO.

Ce fut dans cet état de calme apparent, et pendant que le roi poursuivait son voyage d'inauguration, que le prince d'Orange ouvrit brusquement les hostilités.

Pour bien saisir cette situation, transportons-nous auprès du général Niellon, commandant la brigade qui couvrait Turnhout. Dans la journée du 1er août, cet officier mande au général de Ticken que l'ennemi a commencé, dès le matin, un grand mouvement de concentration, en se rapprochant de l'extrême frontière. Il conclut, avec beaucoup de justesse, de cette agglo-

Digitized by Google

mération de forces à proximité de Turnhout, que les Hollandais ont le dessein de se diriger sur le centre de la Campine et de se jeter entre les deux corps belges.

Dans la soirée du même jour, le général Niellon confirma tous les renseignements antérieurs; il informa son supérieur que, de tous côtés, il recevait l'assurance que, pendant la nuit ou dans la matinée du 2, il serait attaqué.

A mesure que ces avis lui parvenaient, de Ticken les transmettait immédiatement au ministre, et, comme il ne recevait de ce dernier aucune réponse à ses communications, il ordonna à ses généraux de brigade « qu'en cas de surprise et d'attaque « par des forces supérieures, ils eussent à se replier et à se « concentrer à Schilde, désigné comme point de rassemblement « pour son corps d'armée. »

En ce moment, les trois brigades de son corps occupaient : celle de de l'Escaille, le Donck; celle de Niellon, Turnhout, et celle de Clump, Gheel.

S'il n'ordonna pas immédiatement la concentration, c'est qu'en apprenant la dénonciation des hostilités par le général Chassé, dans la nuit du 1er août, il crut, avec raison, que le prince aurait différé son attaque jusqu'au 4, époque où expirait l'armistice. Dans cette position, il s'abstint de prendre des dispositions plus précises et attendit que le roi ou le ministre lui transmissent des instructions.

De là aussi, l'impossibilité pour lui de croire à une attaque par surprise, dès le 2 août; et la position fausse et pleine de dangers où se trouvait le général Niellon, position dont celui-ci se tira avec autant d'habileté que de succès.

Digitized by Google

En conséquence, dès le 1er août, ce dernier fit replier tous ses détachements, éparpillés sur la frontière, concentra sa brigade, forte d'environ dix-huit cents hommes (1), avec trois pièces d'artillerie, en avant de Turnhout, et se tint prêt à recevoir l'ennemi.

Il mit sa gauche à l'abri, en rendant impraticables, par des abatis et des coupures, les chemins qui, de Chaam et de Sondereigen, se dirigent sur Merxplas, gardé par les avant-postes de la brigade Clump. Pour ne pas s'affaiblir par des détachements, il fit surveiller les différents débouchés par des paysans à cheval.

Après avoir terminé ces préparatifs, qui portent le cachet d'une intelligence militaire remarquable chez un général improvisé de la veille, Niellon attendit l'ennemi sur un terrain qu'il avait parfaitement étudié, et qui fut le théâtre d'une action de guerre trop longtemps restée ensevelie dans l'oubli et que l'armée belge peut être fière de revendiquer.

Niellon avait été bien renseigné par ses émissaires. Le 2 août, de grand matin, la 1re et la 2e division, ainsi que la réserve de cavalerie et d'artillerie, fortes de plus de vingt-cinq mille hommes, se mettent en marche et se dirigent sur Turnhout, que l'ennemi croyait occupé par un simple détachement.

Niellon n'attendit pas qu'on vînt le surprendre; dès le point du jour, il était prêt et marcha au-devant de l'ennemi. A dix heures du matin, il vit l'avant-garde de la division Saxe-Weimar franchir la frontière, au moulin de Nieuwe-Kerk, en avant de

(1) Deux bataillons du 9e régiment faisant partie de la brigade Niellon étaient détachés au camp de Schilde.

Digitized by Google

Poppel. Aux premiers coups de fusil, cette division se retira en deçà de la frontière; renforcée par quelques escadrons de cavalerie, elle fut ramenée en avant : il s'ensuivit un vif engagement de tirailleurs.

Niellon, voyant les masses que déployait l'ennemi, jugea qu'il ne pouvait exposer plus longtemps sa petite troupe dans une plaine où il ne tarderait pas à être enveloppé de toutes parts. Il se replia, pied à pied, jusqu'à Raevels, profitant de tous les accidents de terrain pour dérober à la vue de l'ennemi le peu de forces dont il disposait. Là, il prit position; il plaça dans le cimetière, comme réserve, deux compagnies du 1er bataillon du 2e chasseurs, et les quatre autres compagnies derrière les haies et les abris autour du village.

Dans cette position, ce bataillon, composé d'anciens volontaires de la révolution, arrêta de front tous les efforts de la division Saxe-Weimar, tandis que Niellon, avec le restant de sa brigade, éparpillé en tirailleurs dans le terrain boisé et marécageux, inquiétait l'ennemi sur ses flancs.

Après une résistance vigoureuse de plusieurs heures, le duc de Saxe-Weimar, voyant tous les efforts de sa division échouer sur le front de la position de Raevels, fit opérer un mouvement sur la gauche de Niellon pour le couper de Turnhout.

Ce mouvement décida le général belge à se replier en masse, jusqu'au débouché du bois qui couvre Turnhout, protégé du côté de Raevels par un marais impraticable à la cavalerie. Il fit démolir le pont établi sur ce marais.

Pendant que Niellon était ainsi pressé de front par la division Saxe-Weimar, la division Van Geen se dirigeait sur Merxplas

Digitized by Google

pour arriver sur ses derrières; mais cette division fut arrêtée dans sa marche, à travers le bois qu'elle avait à franchir, par des abatis et des coupures vaillamment défendus par un bataillon de volontaires aux ordres du major Walckiers.

Dans la nouvelle et forte position qu'il occupait, Niellon se crut en état d'arrêter l'ennemi assez longtemps pour permettre au général de Ticken de venir le rejoindre. D'heure en heure, il l'informait de sa situation. Se croyant encore aux beaux jours de la révolution, il ne tenait aucun compte de l'état de dépendance où se trouvait son général vis-à-vis du ministre, à qui de Ticken devait supposer un plan général de défense, dont il aurait pu, sans s'en douter, paralyser l'exécution par un mouvement intempestif.

La position du général de Ticken était des plus embarrassantes : sans instructions du ministre, n'osant et ne pouvant engager sa responsabilité dans une opération isolée, qui d'un moment à l'autre pouvait être désapprouvée, à plusieurs reprises il expédia à Niellon l'ordre de se retirer; mais celui-ci n'en tint aucun compte.

Dans la nuit du 2 au 3 août, de Ticken réitéra à Niellon l'ordre de se retirer, et lui envoya un détachement de cinquante lanciers et de cent cinquante hommes d'infanterie, l'informant en même temps que la brigade Clump se dirigerait par la chaussée d'Anvers sur Turnhout, pour l'appuyer dans sa retraite. Niellon n'en persista pas moins à rester dans sa position au risque de se voir enlevé.

Dans la matinée du 3 août, à la pointe du jour, une grande reconnaissance de cavalerie s'approcha de cette position; elle fut refoulée par l'artillerie et les tirailleurs.

Digitized by Google

Le duc, impatienté de la résistance que lui opposaient les tirailleurs de Niellon, fit avancer une batterie d'obusiers pour les débusquer. Dès ce moment, et jusqu'à onze heures, le combat se réduisit à une lutte entre la batterie d'obusiers et la demi-batterie belge.

Vers cette heure, Niellon apprit que, sur sa gauche, la division Van Geen l'avait débordé, et, que sur sa droite, la division Meyer occupait déjà les villages de Postel, Rethy et Arendonck; attaqué de front et menacé sur ses derrières par trois divisions, Niellon se résigna à se retirer, par Turnhout, sur Casterlé. De ce dernier village, il gagna Thielen, où l'ennemi cessa de le poursuivre à travers les immenses marais que Niellon avait choisis à dessein pour sa ligne de retraite.

Débarrassé de l'ennemi, il continua sa retraite par Vorsselaer et Putte, et alla prendre ses cantonnements à Zandhoven.

Cette retraite se fit dans le plus grand ordre. Niellon tint constamment l'ennemi à distance, et opéra souvent de vigoureux retours offensifs.

Tous les magasins d'habillement et d'équipement établis à Turnhout furent évacués.

L'ennemi trouva une somme de vingt-huit mille florins dans la caisse du receveur, et un certain nombre de fusils appartenant à la garde civique.

Le prince d'Orange remplaça Niellon dans le logement que ce dernier avait occupé chez M. Mesmaeker, fils de l'ancien commissaire de district. Il s'informa auprès du maitre de la maison de la quantité des troupes auxquelles il avait eu affaire.

Digitized by Google

Quand on l'eut convaincu qu'il n'avait eu devant lui qu'une partie de la brigade Niellon, il ne put s'empêcher de témoigner son dépit d'avoir été arrêté, pendant deux jours, par un nombre d'hommes aussi peu considérable.

Toutes les relations hollandaises que nous avons eu l'occasion de lire rendent compte de la résistance énergique opposée par Niellon, sans entrer, toutefois, dans aucun détail. Le combat de Raevels fut la principale affaire de la campagne, tant par sa durée et l'énergie des combattants que par l'influence qu'il exerça sur l'issue de l'expédition. Il annula tout l'effet que le prince devait se promettre de son attaque par surprise. Éloigné de deux petites journées de marche de Diest et de la vallée du Démer, le prince, pour obtenir une pleine réussite de son plan, aurait dû se trouver, dans la journée du 3 août, maître de l'une et de l'autre; disposant alors habilement de ses 4,500 cavaliers, il pouvait les lancer encore, dans cette journée, au milieu des cantonnements du général Daine, et rendre toute résistance impossible.

On ne s'explique pas l'hésitation du prince, pendant ces deux premiers jours; il est probable qu'informé par ses espions de l'ordre donné par Ticken pour la concentration de ses trois brigades, il aura supposé qu'il ne rencontrerait, en avant de Turnhout, que des avant-postes qui se replieraient à son approche. En y rencontrant une résistance énergique, il aura pu croire qu'il avait été mal renseigné et qu'il avait devant lui tout le corps de Ticken. Dans cette circonstance, il dut naturellement changer ses premières dispositions, et, dans l'attente d'un engagement, masser ses troupes et hâter la marche de celles qui étaient en arrière. Quoi qu'il en soit, disposant d'une armée dont, mieux que personne, il connaissait la disproportion avec celle qui lui était opposée, son hésitation, devant le général

Digitized by Google

Niellon, est injustifiable, surtout en envisageant le but qu'il se proposait. Aucun sacrifice n'aurait dû l'arrêter : l'issue de la campagne dépendait de la rapidité de ses premières marches.

Quant au général Niellon, tout en admirant ses habiles dispositions et l'intrépidité dont lui et ses soldats firent preuve dans ces deux journées, nous ne pouvons approuver la pointe qu'il fit sur Raevels, dans la matinée du 2. Sans appui en arrière et sur ses flancs, il courait à une perte certaine. Grâce à des circonstances inattendues, il n'en fut pas ainsi.

Nous laisserons momentanément l'armée de l'Escaut dans sa position d'attente et d'observation, pour suivre les mouvements de l'armée hollandaise, qui va se diriger concentriquement sur le corps de Daine.

Le 4 août, la division Van Geen occupe Turnhout et Vorselaer; elle couvre ainsi le flanc droit et les derrières de l'armée contre une attaque du général de Ticken.

La division Saxe-Weimar se dirige, le même jour, sur Gheel.

La division Meyer s'empare du pont sur la Néthe à Moll.

La 2e brigade de cavalerie prend position en avant de Moll, et la 1re brigade, avec la réserve de l'artillerie, à Casterlé.

La division Kortheyligers marche d'Eindhoven sur Hechtel. Dès le 3, elle avait fait une démonstration vers Hasselt et s'était avancée jusqu'au delà de Volkensweert. Elle occupe Lommel et pousse des reconnaissances vers Overpelt, Nederpelt et Hamont.

Digitized by Google

Pendant cette marche, qui ne porta l'armée hollandaise que de trois lieues en avant, elle ne rencontra aucun obstacle.

Le 5 août, la division Saxe-Weimar se dirigea de Gheel sur Diest ; elle occupa, ce jour-là, Schaffen et Webbecom.

La 1re brigade de la division Van Geen remplaça la division Saxe-Weimar, à Gheel, tandis que sa 2e brigade s'avançait de Vorsselaer sur Casterlé : deux bataillons occupèrent Lichtaert, et deux escadrons de lanciers Thielen.

La division Meyer, appuyée d'une brigade de cavalerie légère, se dirigea de Moll sur Beeringen. A Oostham, elle surprit le 1er bataillon du 11e régiment, commandé par le colonel Bouchez, qui parvint à se rallier, sans se laisser entamer, et se retira, sans être inquiété, sur Diest. D'Oostham, le général Meyer poursuivit sa marche sur Beeringen, où il surprit le second bataillon du 11e régiment, qui, hors d'état d'opposer aucune résistance à des forces supérieures, se retira en désordre sur Hasselt. Le général Meyer, dans son rapport au prince, fait de cette dernière rencontre une grosse affaire ; il prétend s'être trouvé en face de forces considérables, et dans l'impossibilité de faire une attaque régulière. Disposant d'une division d'infanterie, d'une brigade de cavalerie légère et d'une nombreuse artillerie, il est inexcusable de n'avoir pas enlevé à Oostham et à Beeringen les deux bataillons du 11e régiment, isolés, sans appui, sans cavalerie pour s'éclairer, et éloignés de cinq lieues du gros de leur corps d'armée. On ne peut attribuer l'abandon de ces deux bataillons à une aussi grande distance qu'à la préméditation de les exposer à être enlevés ou à une ignorance complète des principes de la guerre.

Sur tout le parcours de ces deux divisions, les habitations

Digitized by Google

furent abandonnées; habitants et employés, tous prirent la fuite.

La 1re brigade de cavalerie occupa, le 5, Beverloo, et la 2e brigade, ainsi que la réserve d'artillerie, Veerle et Vorst.

Le général Kortheyligers, commandant la 4e division, fut informé de l'arrivée de la 3e division à Beeringen. Il reçut en même temps l'ordre de se mettre en communication avec elle, et de suivre le mouvement général de l'armée, le long de la chaussée de Hasselt.

Ce même jour, 5 août, le prince fixa son quartier général à Gheel.

Entré en campagne le 2 août, ce n'est que le 5 que le prince est enfin maître de la position centrale de Diest. La division Van Geen se tient à Gheel, observant de là le corps de Ticken, et couvrant les derrières de l'armée, qui, par Hechtel, Beeringen et Diest, enveloppe déjà le corps de Daine, et ne lui laisse plus d'autre alternative que de se retirer précipitamment sur Liége, ou d'être refoulé sous les murs de Maestricht.

Il a fallu au prince quatre jours pour faire les huit ou dix lieues qui le séparaient de Diest, et rompre la résistance des dix-huit cents hommes de Niellon. Cette hésitation, cette lenteur paraissent inexplicables : nous ne pouvons l'attribuer qu'à la composition de son infanterie, formée de tout jeunes gens, incapables de supporter les fatigues de la marche et la chaleur intense qu'il faisait à cette époque.

Arrêtons-nous un instant, et jetons un coup d'œil sur la

Digitized by Google

position du corps aux ordres du général Daine, alors que le prince le cernait déjà avec toute son armée.

Général en sous-ordre, Daine dépendait directement des généraux du Failly et d'Hane de Steenhuyze, qui se sont succédé au ministère de la guerre; ils ont assumé toute la responsabilité des opérations, en transmettant à de Ticken et à Daine tous les ordres de mouvement, et comme disposant directement des moyens de satisfaire à leurs justes exigences, en ce qui concernait l'organisation des troupes et leurs moyens d'existence.

Un exposé succinct des ordres donnés et des dispositions prises par les ministres établira d'une manière péremptoire la part de responsabilité qui incombe à chacun d'eux.

Des deux corps d'armée, celui du général Daine avait l'organisation la plus incomplète. Depuis sa création, il se trouvait, seul général, à la tête de dix à treize mille hommes. Ce fut en vain qu'il demanda, à plusieurs reprises, des généraux pour commander ses brigades, quelques officiers d'état-major instruits, ainsi que les objets indispensables pour une entrée en campagne. On avait certainement un but en agissant ainsi. Une autre remarque, c'est que l'organisation et l'emplacement du corps de Daine en août 1831, étaient les mêmes qu'au mois de mars, lors de la conspiration Van der Smissen. Or, il est certain qu'à cette époque l'un et l'autre doivent avoir été fixés de concert entre le prince et les conjurés, et que, dès cette époque, il y avait un projet arrêté, auquel l'arrivée du roi n'avait apporté aucun changement.

Le général Daine était incontestablement un bon général d'infanterie, qui avait fait ses preuves sous le rapport de la

Digitized by Google

bravoure et de l'intrépidité ; mais entre commander une division sous l'impulsion d'un chef distingué, et agir pour son propre compte, il y a une différence immense. Or, si nous jugeons le général Daine par ses paroles, nous trouvons une contradiction que nous nous expliquons par la facilité qu'il avait de se laisser dominer tour à tour par des influences diverses : dans une lettre (1) qu'il adressa au régent en date du 31 mars, nous trouvons des idées très-judicieuses sur sa position, et il prédit, avec exactitude, les mouvements tels que le prince les exécutera quelques mois plus tard. Dans son mémoire justificatif, il étale avec emphase un plan de campagne où le ridicule le dispute à l'absurde.

Tel est le général qui, faute d'ordres précis ou à la suite d'ordres contradictoires, se trouve enveloppé, dès le 5 août, par une armée de 60,000 hommes, et qui n'en a qu'une dizaine de mille à lui opposer.

Pour combler la mesure, les ordres qu'on lui transmettait portent un tel cachet d'indécision, d'ineptie, d'oubli de tout principe de guerre, qu'ils eussent d'ailleurs suffi pour démoraliser l'homme le plus énergique et le plus capable. Nous allons en fournir la preuve.

Le 3 août, à trois heures du matin, Daine reçut du général du Failly une dépêche par laquelle on l'informait de la dénonciation des hostilités par le général Chassé, avec la recommandation d'*éviter tout ce qui pouvait donner lieu à une reprise des hostilités, et de se tenir strictement sur la défensive...* (2)

(1) Voyez *Pièces justificatives*, n° VI.

(2) Voyez *Pièces justificatives*, n° VII.

Digitized by Google

Dans la journée, il informe, à son tour, le ministre qu'une forte colonne hollandaise se dirige sur Mook et semble menacer Venloo; qu'une autre colonne, sous les ordres du général Kortheyligers, a déjà posé le pied sur le territoire belge, et occupe Lommel et Luiks-Gestel; il lui croit l'intention de ravitailler Maestricht.

Si, d'une part, le ministre prescrivait au général l'inaction, de l'autre, le général transmettait au ministre des renseignements propres à l'induire dans la plus complète erreur, supposé toutefois que le ministre servit loyalement son pays.

Dans la position critique où il se trouvait, Daine se contenta d'échelonner trois bataillons et une demi-batterie sur la chaussée de Hechtel à Zonhoven, et de détacher cinquante chasseurs à cheval dans la direction de Houthalen, avec l'ordre de faire des reconnaissances dans la direction de Bois-le-Duc.

Il montra, au contraire, une sollicitude toute particulière pour la brigade Van den Broeck, en position à Ruremonde, sur la rive droite de la Meuse et composée en entier de volontaires de la révolution, que l'on avait, peu auparavant, soustraits au commandement du général Mellinet. Dès le 3, dans la nuit, il manda au colonel la dénonciation des hostilités, lui enjoignant de rester sur la rive droite, et d'user de son influence sur la population pour la faire se soulever en masse à l'approche de l'ennemi. Cette lettre, empreinte du style emphatique de l'époque révolutionnaire, allait précisément à l'encontre de la modération que lui prescrivait le ministre. Plus tard, il invoqua la lettre de ce dernier pour se justifier de ne pas avoir concentré son corps, dès la journée du 3, mesure infiniment plus inoffensive que les moyens révolutionnaires qu'il invitait le colonel à prendre (1).

(1) Voyez *Pièces justificatives*, n° VIII.

Digitized by Google

Tout autre général, à la réception des nouvelles que lui transmettait le ministre et de la violation du territoire par le général Kortheyligers, aurait immédiatement rassemblé ses forces. Dans la nuit du 3 au 4, tout son corps pouvait être concentré à Hasselt, ses troupes n'ayant, terme moyen, que cinq lieues à faire pour s'y rendre. La brigade Van den Broeck était seule à douze lieues de distance de son quartier général. Dans la nuit du 4 au 5, elle pouvait facilement le rejoindre. Il aurait dû également attirer à lui les trois mille hommes qu'il laissa en observation devant Maestricht.

Appréciant, comme il le fait dans sa lettre du 31 mars, au régent, la position centrale de Diest, Daine pouvait se trouver, dès le 4, à la tête d'environ dix mille hommes, et dans la soirée du même jour occuper Diest, que l'ennemi n'occupa que dans la soirée du 5 août. Dès ce moment, la concentration des deux corps était opérée, et le projet du prince déjoué.

Du reste, le ministre du Failly n'est guère plus justifiable de n'avoir pas ordonné impérativement la concentration de toutes ses troupes.

Le 5 août, à onze heures du matin, le général Daine reçut une dépêche, en date du 4, du ministre du Failly, lui enjoignant *de se rapprocher du corps d'armée du général de Ticken, dont le quartier général est à Schilde, de laisser une garnison suffisante à Hasselt et d'opérer son mouvement en se dirigeant sur la Nèthe, dont l'armée de l'Escaut se rapprochait* (1).

Dans la même journée, à deux heures de l'après-midi, il

(1) Voyez *Pièces justificatives*, n° IX.

Digitized by Google

reçut du même ministre une nouvelle dépêche, par laquelle on l'informa qu'*il devait regarder le premier ordre comme non avenu;* qu'on venait d'apprendre que deux *divisions, sous les ordres des généraux Kortheyligers et Meyer, cherchaient à s'emparer de Venloo, tandis que les deux autres divisions devaient tenir en échec l'armée de l'Escaut.*

On lui ordonna, en conséquence, de porter son quartier général à Hechtel, de concentrer son armée, de marcher au-devant des divisions qui chercheraient à s'emparer de Venloo, sans s'inquiéter des autres divisions qui se trouvaient en présence de l'armée de l'Escaut (1).

Rappelons-nous que Daine est déjà cerné, depuis le 5, par trois divisions appuyées de toute la cavalerie et de la réserve d'artillerie, occupant Diest, Beeringen et Hechtel; il lui reste pour lignes de retraite, en arrière, les chaussées de Saint-Trond et de Tongres. En lui ordonnant de se mettre à la poursuite des deux divisions imaginaires qui se dirigeaient sur Venloo, on le poussait de plus en plus dans l'impasse où il était engagé, en abandonnant Hasselt, qui, à l'instant même, pouvait être occupé par une division ennemie. Dès ce moment, il eût perdu la seule ligne de retraite qui lui restait : il ne lui fût plus resté d'autre alternative que de mettre bas les armes, ou de chercher à se faire jour l'épée à la main.

Le prince d'Orange n'aurait pu lui-même dicter un ordre qui lui fût plus avantageux que celui qu'adressait M. du Failly au général Daine.

(1) Voyez *Pièces justificatives*, n° X.

Digitized by Google

L'ordre antérieur, qui lui prescrivait de marcher sur la Nèthe, aurait produit le même résultat.

Dans la journée du 5, Daine connaît les intentions du ministre; il sait aussi, et mieux que le ministre, qu'en avant de lui la division Kortheyligers se trouve à Hechtel, que Beeringen sur son flanc gauche est occupé par la division Meyer, qui a failli lui enlever deux bataillons du 10e régiment.

Admettons qu'il ignorât encore l'occupation de Diest. Devait-il, dans la position où il se trouvait, exécuter l'ordre du ministre, qui se trouvait à vingt lieues de là? Non. Le simple bon sens devait lui inspirer la pensée que, plus il s'engagerait sur la chaussée de Bois-le-Duc, plus sa ligne de retraite serait compromise par la division occupant Beeringen, sur son flanc gauche. La seule chose qui lui restât à faire, c'était de se porter rapidement sur Diest, s'il ignorait l'occupation de cette ville, ou, ce qui était plus sûr, de gagner Tirlemont par Saint-Trond.

Rien ne s'opposait à cette dernière marche; car le prince accorda, le 6, un jour de repos à son armée. Ce repos était indispensable : la chaleur était si intense, que les chemins parcourus par les différentes colonnes étaient jonchés de havre-sacs et d'effets d'habillements, appartenant aux gardes communales, qui supportaient avec peine les fatigues occasionnées par les marches.

En outre, malgré toutes les précautions prises pour assurer le service des subsistances, le pain manquait dès l'arrivée de l'armée à Turnhout. On fut obligé de mettre tous les boulangers en réquisition.

Telle était la position respective des deux armées dans la

Digitized by Google

journée du 5, lorsque Daine donna enfin des ordres pour la concentration de son corps à Hasselt, afin d'exécuter le dernier ordre qu'il venait de recevoir du ministre du Failly.

Dans la matinée du 6, toutes ses troupes se trouvant réunies, il se porta en avant sur la route de Bois-le-Duc. A la hauteur de Zonhoven, il tourna à droite, et forma son corps de bataille dans la bruyère de Winterslag : sa droite appuyée au hameau de Hengelhof, sa gauche s'étendant dans la direction de Zonhoven.

Dans cette position, il y avait, entre la gauche de sa ligne de bataille et la chaussée, un intervalle d'environ une demi-lieue qu'il fit garder par deux compagnies d'infanterie et un peloton de cavalerie, dispersés en tirailleurs le long du ruisseau qui descend de Winterslag. Il fit occuper la chaussée : 1° par un bataillon du 2e de ligne commandé par le major Patoux ; 2° par trois pelotons de chasseurs et lanciers, sous les ordres du capitaine de Bruyn ; 3° par deux pièces d'artillerie sous les ordres du lieutenant Fonsny. Nous avons vu plus haut que, la veille, le 5, le général Kortheyligers s'était dirigé sur Hechtel, il rencontra le bataillon de tirailleurs de la Meuse, fort de six à sept cents hommes, et commandé par le major Lecharlier. Celui-ci lui opposa une vive résistance et se retira lentement devant la division hollandaise, qu'il nargua, en imitant tous ses mouvements. Vers le soir, il s'était replié sur Zonhoven.

Dans la matinée du 6, Kortheyligers, commandant la 4e division, tout entière composée de gardes communales, à l'exception de six cents hommes de troupe de ligne, se rencontrait avec Daine, comme s'ils s'étaient donné rendez-vous à l'avance. Nous sommes, ici, obligé d'appuyer sur les détails pour faire apprécier la singularité du combat que vont se livrer les deux

Digitized by Google

adversaires, et où Daine se présentait avec une supériorité immense : c'était, en un mot, un combat, en plaine, entre des troupes de ligne et des gardes civiques!

Le village de Zonhoven, la clef de la position de Daine, se trouvait abandonné à la garde de douze à quatorze cents hommes et de deux pièces d'artillerie, séparés, comme nous l'avons dit, de la gauche de la ligne de bataille, par un intervalle d'environ une demi-lieue.

Le général Kortheyligers, en débouchant de Houthalen, n'avait qu'à repousser le détachement du major Patoux de Zonhoven pour tourner la gauche de Daine, couper ses communications avec Hasselt, et le repousser sous le canon de Maestricht.

Le major Lecharlier, qu'on avait laissé sans ordres, suivit, dans cette journée, les inspirations de son instinct militaire; dès le point du jour, il se porta à la rencontre de la division hollandaise, déjà en marche vers Houthalen, et précédée d'une masse de tirailleurs. Il tâcha d'abord de les arrêter; mais tous ses efforts allèrent se briser contre la masse compacte qui s'avançait toujours. Il se retira lentement, et traversa le village de Houthalen. Il était alors environ huit heures du matin.

En pénétrant dans Houthalen, Kortheyligers vit au loin, sur sa gauche, le corps de Daine rangé en bataille, et, à douze cents mètres environ devant lui, le détachement du major Patoux, sur la chaussée, en avant de Zonhoven.

Il suspendit aussitôt la marche de sa division, la déploya sur la hauteur, en arrière, son front couvert par le village, qu'il fit fortement occuper, et par une nuée de tirailleurs.

Digitized by Google

Aussitôt que ceux-ci voulurent déboucher du village, Lecharlier reprit l'offensive, et lança tout son bataillon en tirailleurs sur la gauche de la chaussée, supposant, non sans raison, que Daine attaquerait Kortheyligers, et se jetterait sur le flanc gauche du général hollandais, au moment où il se déciderait à une attaque prononcée. En attendant, Lecharlier aborda l'ennemi avec vigueur, et arrêta ses tirailleurs au débouché de Houthalen.

Il était environ onze heures, lorsque Kortheyligers, voyant l'impassibilité de Daine, résolut de faire un grand effort pour se débarrasser des tirailleurs de Lecharlier, et pour emporter le village de Zonhoven.

Dans ce but, il fit déboucher, au galop, une section d'artillerie légère, appuyée de cavalerie; mais, au moment où elle voulut se mettre en position, ses attelages furent mis hors de combat par les pièces du lieutenant Fonsny; artillerie et cavalerie se replièrent en toute hâte sur le village.

Le général hollandais fit recommencer cette manœuvre à plusieurs reprises, mais toujours sans succès, grâce à la précision du tir des artilleurs belges.

Sur ces entrefaites, Lecharlier replia ses tirailleurs, exténués de fatigue, mourant de faim, et dont les munitions étaient épuisées, sur le détachement du major Patoux, et pria celui-ci de faire remplacer ses hommes par une partie de ses troupes. Le major refusa, sous prétexte que l'ordre du général excluait l'idée de défendre son poste, en le couvrant par un détachement de tirailleurs.

Pendant ce malheureux conflit de deux officiers supérieurs,

Digitized by Google

indépendants l'un de l'autre, l'ennemi, à la vue du mouvement rétrograde de Lecharlier, s'était enhardi, et s'était déjà avancé jusqu'à cinquante pas des pièces du lieutenant Fonsny.

A cet aspect, Lecharlier ranime ses troupes et s'élance. Deux capitaines du 2e régiment de ligne le suivent avec leurs compagnies. Le colonel Van Damme, de l'artillerie, presse le général Daine, et le décide, enfin, à détacher de sa position deux compagnies d'infanterie sur le flanc de l'attaque. Ce mouvement combiné eut pour résultat de repousser les tirailleurs ennemis jusque dans Houthalen.

Dès ce moment, le combat cessa. Vers la brune, les Hollandais ayant mis le feu à quelques maisons en deçà de Houthalen, les soldats de Lecharlier et de Patoux, transportés de fureur, demandèrent à grands cris qu'on les menât à l'ennemi. Le détachement tout entier, formé en colonne serrée et appuyé de trois pelotons de cavalerie, s'élança sur le village que l'ennemi venait d'évacuer, et où il avait laissé pour arrière-garde un peloton d'infanterie, qui fut fait prisonnier.

Le général Daine se plaignit, dans son rapport au roi, qu'on ne lui eût pas permis d'agir sur une zone d'opération distincte. Or, le 6, en vertu de l'ordre qu'il avait reçu, tous ses désirs, à cet égard, devaient se trouver accomplis. Il était en marche sur Hechtel, et, dès la première journée, il se trouvait en présence d'une de ces divisions ennemies qu'il avait ordre de culbuter. Par un hasard des plus heureux, c'était une division qui, comme nous l'avons dit, lui était inférieure de tout point.

Eh bien, en présence de la lutte inégale que soutiennent le détachement Patoux et le bataillon Lecharlier, que fait Daine? Il reste, à la tête du gros de ses forces, spectateur impassible du

Digitized by Google

combat qui se livre sous ses yeux. Il garde l'attitude d'un général chargé de défendre la neutralité de son pays, en face des deux armées belligérantes.

Une marche en avant de quelques mille mètres le portait sur le flanc et sur les derrières de l'ennemi. Le colonel Van Damme le pressa, l'exhorta; il ne put rien obtenir.

Pour compléter le tableau de cette journée, et en expliquer l'énigme, nous devons mentionner l'arrivée du général du Failly dans le camp de Daine pendant le combat. Un groupe nombreux d'officiers supérieurs, ayant le général Daine en tête, vint le complimenter. Il leur répondit par l'allocution suivante : *Messieurs, le roi Guillaume vient d'adresser une proclamation aux Belges, par laquelle il porte à leur connaissance qu'il pardonne à tous ceux qui ont pris part à la révolution, mais qu'il ne pardonnera pas à ceux qui, pour le moment, s'opposeraient à sa rentrée.* Puis, reprenant la conversation, il ajouta : *D'ailleurs, la résistance devient impossible : le prince d'Orange occupe Saint-Trond, Diest, menace Louvain, et, demain, il occupera Hasselt.*

Un moment après, le général Daine, prenant à part le colonel Fonson, son chef d'état-major, et ses deux aides de camp, leur dit : *Le général du Failly est un traître; je vais le faire arrêter.*

Voilà la trahison dûment constatée (1).

Nous avons dit plus haut que M. Ch. de Brouckere, à qui le roi avait accordé des pleins pouvoirs, le 3, avait, sur sa demande, expédié le ministre de la guerre du Failly auprès du général de

(1) Voyez *Pièces justificatives*, n° XI.

Digitized by Google

Ticken. Celui-ci, n'ayant aucune confiance en cet officier, l'avait renvoyé. Sur ces entrefaites, M. d'Hane, ayant pris, ad intérim, le portefeuille de la guerre, avait autorisé du Failly à se rendre auprès de Daine. Il se présenta à ce dernier encore revêtu du caractère ministériel. Son allocution aux officiers supérieurs de l'armée de la Meuse, dans la matinée du 7, à onze heures du matin, pendant le combat de Houthalen, n'a pas besoin de commentaire. Elle donne la clef de ce qu'il pouvait y avoir d'incompréhensible jusqu'ici dans la conduite des deux adversaires. Du Failly, c'est à la fois l'homme du prince et le ministre du roi Léopold; il est expédié auprès de Daine par un des hommes compromis dans les conspirations des mois de février et de mars. Daine est écrasé sous cette double influence; il est forcé d'abdiquer moralement son commandement entre les mains de du Failly. Les officiers supérieurs, travaillés et subjugués par l'autorité du ministre, unissent leurs efforts aux siens et coopèrent à rendre sa tâche plus facile. Les paroles de Daine : *C'est un traître; je vais le faire arrêter,* expliquent sa situation morale; il ne sait à quel parti se fixer. Malheureusement, autour de lui, il ne trouva aucun conseil qui pût le ramener sur la bonne voie. Abandonné à lui-même, privé déjà, en partie, de la force de caractère, apanage de l'âge viril, Daine, semblable à l'homme que menace un grand danger, ferma les yeux et s'abandonna au courant. Toutefois, en n'ordonnant pas immédiatement l'arrestation de du Failly, il assuma la responsabilité des événements (1).

Comment entendaient-ils amener la défection de leurs troupes?

(1) Le capitaine de cavalerie Daine, fils du général, nous a confirmé cette scène; il nous a déclaré que son père a regretté jusqu'à sa mort de ne pas avoir suivi sa première inspiration, et de s'en être laissé détourner par les officiers qui l'environnaient.

Digitized by Google

Ici, on découvre leur embarras et une sorte d'opposition de Daine aux projets de du Failly. Daine voulait évidemment sauver les apparences; il craignait pour sa réputation; il craignait aussi la résistance de la masse des officiers et des soldats. Dans cette situation, pleine de perplexités, il n'y avait qu'un moyen de faire aboutir la défection : c'était de se placer dans une position qui la justifiât. Ainsi, à Houthalen, si le détachement du major Patoux et le bataillon de Lecharlier, en avant de Zonhoven, eussent été battus, la division Kortheyligers descendait vers Hasselt, et Daine se trouvait refoulé sur la Meuse et sous le canon de Maestricht. Il lui restait encore ouverte la route par Bilsen sur Tongres; mais, ainsi que nous le démontrerons plus loin, au même moment, on intriguait auprès du commandant de cette place pour en obtenir l'évacuation par les troupes sous ses ordres.

Quant aux généraux hollandais, leur conduite, dans cette circonstance, ne fut pas moins mystérieuse. A trois lieues de Houthalen, se trouvaient, ce jour-là, la division Meyer, en position à Beeringen; à une lieue en arrière, à Beverloo, la 2e brigade de cavalerie. Enfin, la division Saxe-Weimar occupait Diest, ayant une forte avant-garde à Donck, situé à deux lieues et demie de Hasselt.

Pendant toute la journée, ils entendirent distinctement la canonnade et la fusillade; et pas un escadron, pas un bataillon ne se porta dans la direction du feu!

La résistance inattendue des majors Patoux et Lecharlier avait fait échouer les projets de du Failly et de Daine; elle augmenta leur perplexité. Ils se convainquirent qu'ils n'amèneraient jamais les officiers et les soldats à les seconder. Cette situation ne pouvait se prolonger; elle devait embarrasser le prince

Digitized by Google

d'Orange au plus haut degré : mieux eût valu pour lui trancher la question les armes à la main que de perdre un temps précieux à attendre une défection qui devenait fort incertaine (1).

Pour sortir d'embarras, ils résolurent de retourner à Hasselt, de s'engager sur la route de Diest, où se trouvait échelonnée la majeure partie de l'armée hollandaise, d'abandonner leurs troupes à elles-mêmes et de provoquer une défaite, facile à prévoir, qu'ils attribueraient à la supériorité numérique de l'ennemi et à l'indiscipline de leurs propres soldats.

Le prince, en parfaite concordance avec ce projet, ordonna, le 7 août, un mouvement de concentration autour de Hasselt.

La division Van Geen se mit en marche, dès une heure du matin, sur Diest, qu'elle occupa, ainsi que Schaffen, Webbecom, Zeelhem, Sichem et Montaigu.

La 1re brigade de la division Saxe-Weimar occupa Saint-Trond, et la 2e brigade les villages des environs.

La division Meyer prit position à Herck et à Berbroek.

La 1re brigade de cavalerie légère occupa Herkenrode et Stevoort, envoyant de fortes patrouilles dans les directions de Hasselt et de Zonhoven.

La colonne de la réserve de cavalerie et d'artillerie abandonna Veerle et Voorst, et s'établit à Haelen, Donck et Rummen.

(1) Des officiers de l'armée de la Meuse nous ont assuré que, pendant la nuit du 7 au 8, des officiers supérieurs belges avaient eu des pourparlers avec des officiers hollandais, au delà de la ligne des avant-postes.

Digitized by Google

Enfin, la division Kortheyligers occupa Heusden, où elle s'était retirée la veille au soir.

Le quartier général du prince s'établit à Diest.

L'armée hollandaise occupait ainsi un demi-cercle d'environ deux lieues de rayon autour de Hasselt, ne laissant libre que la chaussée de Liége : c'était une véritable courtoisie de sa part envers Daine. Si elle avait été plus mal intentionnée, rien ne l'empêchait de diriger, le 7, la division Saxe-Weimar sur Herck-Saint-Lambert et Wimmertingen, où elle se serait trouvée en communication plus directe avec la division Meyer et la brigade de cavalerie légère. Dès lors, la division Saxe-Weimar, maîtresse des deux chaussées de Saint-Trond et de Liége, coupait toute retraite au général Daine.

Ainsi entouré d'un cercle de fer, à quelle résolution Daine s'arrêtera-t-il? Le 6, pendant le combat de Houthalen, le général du Failly lui apporta une dépêche de la part de son successeur, ainsi conçue (1) : « Vous vous porterez, le 6 août, s'il est « possible, sur Diest et Sichem et, le jour suivant, sur Wester- « loo, *afin d'opérer votre jonction avec le général de Ticken, qui « a reçu l'ordre de se porter sur Gheel.* »

Cet ordre n'était que conditionnel. Engagé avec l'ennemi, au moment de la réception, il ne pouvait songer à l'exécuter qu'après s'être débarrassé de la division Kortheyligers, qu'il avait en face. Dans son rapport justificatif, il prétend qu'il n'a reçu cet ordre qu'à six heures du soir, tandis que son chef d'état-major rapporte, dans son journal, que le général du Failly le

(1) Voyez *Pièces justificatives*, n° XII.

Digitized by Google

lui apporta entre dix et onze heures du matin; ce qui nous a été confirmé par d'autres officiers.

Du Failly l'avait instruit de l'occupation de Diest par l'ennemi, et, par anticipation, de celle Saint-Trond, qui n'eut lieu que le 7. En présence de ces nouvelles, de cet ordre, et de la division Kortheyligers, qu'il avait devant lui, la première pensée que le bon sens devait lui inspirer, c'était de profiter de sa supériorité pour battre et refouler l'ennemi; puis d'analyser sa position qui le réduisait à choisir un de ces trois partis : 1° se retirer sur Hasselt, marcher sur Diest et se faire jour à travers la division Saxe-Weimar; 2° se retirer sur Hasselt, et gagner, par une marche forcée de nuit, la chaussée de Louvain par Saint-Trond, qui ne fut occupé que dans la journée du 7; 3° enfin, battre la division Kortheyligers, la refouler sur la division Meyer, à Beeringen, et gagner, par une marche forcée de nuit, Westerloo ou Gheel, en se dirigeant par Beverloo, Oostham, et longeant la rive droite du Lack ou de la Nèthe, pour couvrir sa marche de flanc; outre l'effet moral que ce mouvement eût produit sur l'armée hollandaise, le résultat eût été infailliblement couronné de succès; car, le 7, dans la soirée, de Ticken occupait déjà Westerloo, et Niellon Veerle.

Ce dernier parti était audacieux, et en même temps le plus sûr; il devait jeter l'armée ennemie dans un désarroi complet, le prince dans une incertitude momentanée, dont Daine pouvait profiter pour rejoindre de Ticken. Mais, pour exécuter un pareil mouvement, il fallait jouer franc jeu, et, depuis l'arrivée de du Failly et son allocution, Daine était plongé dans un état de perplexité qui paralysait en lui l'énergie et l'audace dont il avait donné tant de preuves dans sa jeunesse.

Entre temps, le nouveau ministre lui expédia un nouvel ordre,

Digitized by Google

en date du 6, qui modifiait celui qu'avait apporté du Failly : il lui ordonnait de se diriger sur Westerloo le 7, après s'être rendu maître de Diest, et de se mettre en communication avec de Ticken, qui devait se porter au-devant de lui dans cette direction (1).

On voit que le changement de ministres n'avait apporté ni plus de clarté ni plus de fixité dans les ordres.

A la réception de ce nouvel ordre, Daine, dans une indignation feinte ou réelle, laissa échapper cette exclamation : « Tout le monde ici est du parti de la trahison, y compris le Roi. »

En attendant, et sans se soucier des ordres qu'il avait reçus, il passa la nuit dans sa position de Winterslag, laissant s'écouler un temps précieux dans l'attente de vivres qu'il avait fait venir de Liége.

Enfin, après bien des tergiversations, il reprit, le 7 août, à dix heures du matin, le chemin de Hasselt, pour, de là, se diriger sur Diest. Il divisa son corps en avant-garde, arrière-garde et corps de bataille.

L'avant-garde, sous les ordres du colonel Bouchez, était composée de trois bataillons d'infanterie, de deux escadrons du 2e chasseurs et d'une section d'artillerie, sous les ordres du capitaine Blondeau.

Daine laissa s'engager ses troupes dans la vallée du Démer, et

(1) Voyez *Pièces justificatives*, nº XIII.

Digitized by Google

resta de sa personne à Hasselt, quoiqu'il dût être parfaitement convaincu que l'ennemi lui barrait la route, et qu'il faudrait en venir aux mains. C'est ce qui eut lieu, en effet. Le combat de Kermpt forme un des épisodes les plus intéressants de cette campagne. Pour en rendre l'intelligence facile, nous donnerons quelques détails topographiques.

Depuis Hasselt jusqu'à Curange, le chemin traverse un terrain ouvert et cultivé. Un peu au delà, sur la droite, s'élève l'ancienne abbaye d'Herkenrode, entourée de bois, et, sur la gauche, à la même hauteur, le bois de Stevoort, s'étendant jusqu'au village de Beerbroek. A mi-chemin de Curange à Beerbroek, le village de Kermpt est situé dans un fond boisé.

Le général Meyer avait habilement mis à profit cet accident du terrain. Il avait fait occuper les deux bois d'Herkenrode et de Stevoort par une nuée de tirailleurs. L'éclaircie entre les deux bois était occupée par l'artillerie, appuyée de quelques escadrons de cavalerie. Une réserve s'était retranchée dans le cimetière du village. Plus en arrière se tenait le reste de la division en colonne serrée.

Entre midi et une heure, l'avant-garde s'approcha du bois d'Herkenrode; elle fut arrêtée par les tirailleurs ennemis qui l'occupaient, et par l'artillerie qui était postée dans l'éclaircie.

Le colonel Bouchez lança aussitôt sur sa droite le 2e bataillon du 1er chasseurs, qui repoussa avec impétuosité l'infanterie ennemie occupant le bois et l'abbaye d'Herkenrode. Le 1er bataillon du 2e régiment de ligne, commandé par le major Patoux, un bataillon de volontaires, conduit par le major Pétithan, abordèrent l'ennemi avec non moins de vigueur, et le chassèrent de ses positions.

Digitized by Google

Au même moment, la section d'artillerie en vint aux prises avec l'artillerie ennemie, qui, perdant son appui par suite de l'évacuation des bois, se retira sur Kermpt, suivie de près par les deux escadrons du 2e chasseurs.

Ces deux escadrons, commandés par le major Vanderveken, appuyés d'une pièce d'artillerie dirigée par le capitaine Blondeau, poursuivirent vivement l'artillerie et la cavalerie ennemies et tombèrent, au delà de Kermpt, en tournant un coude du chemin, au milieu de l'infanterie, de la cavalerie et de l'artillerie de la division Meyer.

Le brave major Vanderveken, sans se déconcerter, se lance intrépidement sur la cavalerie; repoussé, il revient à la charge, fait une percée à travers ces masses qui se resserrent, le pressent et finissent par le rejeter sur Kermpt.

Au milieu de cette échauffourée, où la cavalerie ne put se déployer, faute d'espace, il y eut, de part et d'autre, des actes d'une bravoure signalée. Le maréchal des logis Coureux, entre autres, s'élança, seul, au milieu des escadrons ennemis et alla sabrer son ancien colonel Van Balveren.

Le capitaine d'artillerie Blondeau, dont la pièce fut renversée au milieu de la mêlée, préféra se faire tuer plutôt que de l'abandonner.

Sur ces entrefaites, le lieutenant Fonsny, resté en arrière, arriva avec sa pièce, la mit en batterie vis-à-vis le débouché du village et facilita le ralliement des escadrons repoussés et de l'infanterie qu'ils entraînaient.

Le général Meyer saisit ce moment de confusion pour faire

Digitized by Google

avancer sa colonne d'infanterie : reçue à bout portant, au débouché de Kermpt, par trois coups de mitraille qui renversent les premiers rangs, elle se rejette en arrière dans le plus grand désordre.

A cette vue, l'infanterie belge se ranime, soutenue par la seule pièce qui reste au lieutenant Fonsny ; elle poursuit la division Meyer jusqu'à Beerbroek, où celle-ci se reforme et oppose de nouveau une vive résistance. En ce moment, l'escadron des guides de la Meuse, commandé par le capitaine Ory, rejoint l'avant-garde et s'élance intrépidement sur l'infanterie ennemie ; trois fois, il renouvelle la charge, et finit par la mettre dans une déroute telle, que l'ennemi coupa les traits des chevaux d'un parc de trente-six voitures qui furent abandonnées dans le cimetière d'Herck-la-Ville.

Il était alors environ six heures du soir. L'avant-garde, ne se voyant pas soutenue, s'arrêta et prit position au delà du village de Beerbroek, à moitié chemin de Hasselt à Diest.

Depuis une heure de l'après-midi, où le combat avait commencé, ni Daine ni du Failly ne s'étaient montrés sur le terrain pour diriger les mouvements de la troupe. Chaque chef de corps avait agi selon ses inspirations personnelles. Grâce au dévouement du colonel Bouchez, des majors Petithan, Patoux, Vanderveken, du capitaine Ory, des lieutenants d'artillerie Fonsny, Lahure, des officiers, en général, et des soldats, la Belgique, en ce jour, trouva dans la bravoure de ses enfants une compensation à la faiblesse des hommes à qui elle avait confié le soin de son honneur.

Pendant ce combat de soldats, que faisaient les généraux Daine et du Failly ? Ils avaient laissé filer l'armée sur Diest, et

Digitized by Google

ils étaient restés de leurs personnes à Hasselt, où ils dinaient fort à l'aise. Lorsque Daine reçut la première nouvelle de l'engagement de son avant-garde, le colonel Fonson, remarquant son silence et son impassibilité, lui demanda la permission de se rendre sur le lieu du combat : le général accéda à sa demande. Il s'y rendit à son tour, avec du Failly, et n'arriva à Beerbroek qu'entre cinq et six heures du soir; il donna l'ordre de suspendre le mouvement en avant et de se préparer à battre en retraite sur Hasselt aussitôt la nuit venue (1).

Que faut-il conclure du combat de Kermpt? Daine et du Failly savaient qu'une partie de l'armée ennemie occupait la vallée du Démer, que leurs troupes devaient infailliblement les rencontrer, qu'un choc s'ensuivrait, et cependant les deux généraux restent en arrière; ils reçoivent avec impassibilité la nouvelle de l'engagement, restent à table et se contentent d'accorder au chef d'état-major la permission qu'il sollicite de se rendre sur le terrain de la lutte. Quand on se remémore leur conduite antérieure, on peut affirmer, sans hésitation, qu'ils laissaient s'engager leurs troupes dans un guet-apens préparé d'avance!

L'affaire de Kermpt fut la troisième, depuis l'ouverture de la campagne, où des forces supérieures furent tenues en échec ou repoussées par une poignée de Belges. Aussi, le prince d'Orange comprit-il la nécessité de retremper le moral de son armée, en prenant des dispositions vigoureuses pour mettre un terme à l'indécision avec laquelle il avait opéré jusqu'alors contre le corps du général Daine; indécision qui prenait sans doute sa

(1) Nous avons puisé ces renseignements dans le journal du colonel Fonson, chef d'état-major du général Daine, lequel journal nous a été confié par les héritiers de cet officier.

Digitized by Google

source dans son entente avec nos généraux, entente que la bravoure de nos soldats rendait infructueuse.

La nouvelle de l'échec subi par les Hollandais se répandit comme l'éclair parmi les populations de la Campine; cela pouvait avoir les suites les plus fâcheuses pour l'armée hollandaise.

Dans son rapport au roi son père, le prince ne dissimule nullement que ses troupes ont été repoussées jusqu'à Beerbroek; il attribue leur retraite aux difficultés du terrain, qui ne permit pas à sa cavalerie d'agir; mais il prétend que la brigade Hoeker, de la division Meyer, s'avançant ensuite en colonne serrée, repoussa les Belges jusqu'à Curange. Or, il est certain que cette colonne, au moment où elle chercha à déboucher de Kermpt, fut refoulée jusqu'à Beerbroek, où notre avant-garde resta en position jusqu'à minuit. Le bataillon de chasseurs, sous les ordres du major Petithan, qui gardait le pont sur le Démer, à la droite de Beerbroek, ne quitta cette position que le 8, à deux heures du matin, le commandant de l'avant-garde ayant oublié de lui faire parvenir l'ordre de se retirer (1).

Dans l'incertitude où le prince devait se trouver à la suite du combat de Kermpt, quant aux projets de Daine, il prit, dans la soirée du 7, des dispositions sérieuses pour refouler l'ennemi et pour s'emparer de Hasselt. Il fit soutenir la division Meyer par toutes les troupes concentrées dans les environs de Diest.

La division Meyer reçut l'ordre de prendre position entre Herck et Beerbroek; la 1re brigade de cavalerie légère l'appuyait en arrière.

(1) Voyez *Pièces justificatives*, n° XIV.

Digitized by Google

La brigade de grenadiers et chasseurs de la division Van Geen prit position à Haelen; elle était soutenue, en arrière, par la brigade de cuirassiers et par quatre batteries de réserve.

Dans la nuit du 7 au 8, il fut ordonné au duc de Saxe-Weimar de quitter momentanément Saint-Trond et de se porter en avant sur Hasselt, afin de menacer la seule ligne de retraite qui restât à Daine.

La division Kortheyligers reçut l'ordre d'abandonner la position de Heusden et d'occuper Zonhoven.

La 2e brigade de la division Van Geen resta, seule, chargée de la défense de Diest, Sichem et Montaigu.

Dès le point du jour, le prince se mit à la tête de la colonne dont il avait ordonné le rassemblement en arrière de Beerbroek, et s'avança jusqu'au delà de Kermpt, où il la fit déployer, la gauche à Herkenrode et la droite au bois de Stevoort.

De son côté, Daine s'était décidé à se retirer, le lendemain 8, sur Tongres. Dans la nuit du 7 au 8, à deux heures du matin, tout son corps d'armée se replia sous les murs de Hasselt, en avant de la porte de Curange. Lecharlier reçut l'ordre de s'embusquer, avec ses tirailleurs de la Meuse, en avant de Curange et d'arrêter l'ennemi le plus longtemps possible, afin de faciliter la retraite du corps d'armée à travers les rues étroites de la ville.

A l'aube du jour, trois bataillons de chasseurs hollandais attaquèrent les volontaires de Lecharlier et firent de grands efforts pour le déloger de la position qu'il s'était habilement choisie. Cette résistance semble avoir fait croire au prince que

Digitized by Google

Daine se proposait de renouveler l'attaque de la veille ou qu'il l'attendrait sous les murs de Hasselt.

Dans cette idée, au lieu de pousser en avant, le prince perdit un temps précieux à régler son ordre de bataille et à attendre les troupes qui se trouvaient encore en arrière.

Lecharlier arrêta ainsi le prince assez longtemps pour permettre à son général de commencer son mouvement de retraite, de quatre à cinq heures du matin. S'il l'avait entrepris à cette heure, il aurait évité toute rencontre avec l'ennemi; il aurait épargné à ses braves soldats la honteuse déroute dans laquelle ils allaient bientôt être entraînés. Mais la même idée qui avait présidé à tous ses autres mouvements le retint sous les murs de Hasselt jusqu'à sept heures et demie. Si le prince, au lieu de se laisser arrêter par les cinq à six cents volontaires de Lecharlier, eût vigoureusement poussé son armée en avant, dès cinq à six heures du matin, il tombait sur le corps de Daine, entassé en avant de la porte de Curange, n'ayant pour retraite que le défilé étroit que présente la principale rue, qu'il devait traverser. Ce qui serait arrivé, nul n'eût pu le prédire. Grâce au sang-froid, à la bravoure de Lecharlier et de ses volontaires, Daine put soustraire ses troupes aux fourches caudines qu'il semblait leur avoir préparées.

L'attaque matinale du prince força Daine d'avancer l'heure de la retraite, qu'il avait d'abord fixée à midi. Ce fut entre sept heures et demie et huit heures qu'il mit son corps en mouvement. Il organisa sa colonne comme s'il eût dû exécuter une marche en pleine paix, ou, plutôt, comme jamais général n'en a organisé une.

L'avant-garde, sous les ordres du major de Zantis, était com-

Digitized by Google

posée de deux bataillons, d'un peloton de cavalerie et d'une section d'artillerie.

La colonne principale était formée de manière qu'il y eût un régiment de cavalerie à la suite de chaque régiment d'infanterie. L'artillerie était répartie par sections dans les intervalles des bataillons. Les ambulances et équipages suivaient immédiatement.

L'arrière-garde, commandée par le lieutenant-colonel Degand, s'appuyait aux équipages, sans garder aucun intervalle.

Enfin, pour combler la mesure de la négligence et de l'indifférence, les deux généraux, Daine et du Failly, se portèrent à la tête de la colonne, abandonnant le poste le plus important à un lieutenant-colonel.

On oublia complétement, et peut-être à dessein, le bataillon du major Lecharlier, qui, après quatre heures de résistance, et sur le point d'être enveloppé, parvint à se replier sans perte sensible et vint prendre place dans les rangs de l'arrière-garde.

La colonne avançait lentement sur la route de Tongres; l'arrière-garde ne se trouvait qu'à six cents pas de la ville, lorsqu'on entendit, dans le lointain, le trot d'une troupe de cavalerie et d'artillerie. L'instinct militaire du major Lecharlier lui fit deviner tout d'abord les suites désastreuses qu'entrainerait une attaque de cavalerie appuyée d'artillerie sur une colonne ainsi disposée. Il supplia le commandant de l'arrière-garde de faire halte, de prendre position, afin d'arrêter l'ennemi. Sur la réponse de cet officier, qu'il n'avait ni ordre, ni commandement spécial, une vive altercation s'ensuivit. Au même moment, l'officier commandant la demi-batterie d'artillerie atta-

Digitized by Google

chée à l'arrière-garde voulut sortir de la colonne; arrêté par un officier du bataillon de Lecharlier, qui le menaça de lui brûler la cervelle s'il ne mettait aussitôt ses pièces en batterie pour battre la porte de Tongres, par où la cavalerie ennemie devait déboucher, l'officier d'artillerie se mit en devoir d'obtempérer à cette injonction. Ce fut au milieu de cette lutte entre officiers abandonnés à eux-mêmes et sans direction, que l'avant-garde de la brigade de cavalerie légère et une demi-batterie d'artillerie à cheval se déployèrent sur le flanc droit de l'arrière-garde de Daine. Sans chef, entassés comme un troupeau qui pressent un orage, démoralisés par la trahison, les soldats reçoivent à bout portant la mitraille ennemie. Trois coups suffisent pour semer le désordre le plus épouvantable dans la colonne. La cavalerie de l'arrière-garde se jette sur l'artillerie, renverse et foule aux pieds les braves de Lecharlier, qui, seuls, jusqu'à ce jour, avaient fait échouer toutes les tentatives criminelles et sauvé l'honneur belge. La panique se communique à toute la colonne : les corps se ruent les uns sur les autres; ils se pénètrent, se confondent, et, tous ensemble, ne forment plus qu'une masse informe.

Heureusement, il se trouvait là un brave et ancien militaire, le lieutenant-colonel de Lobel, qui se jette avec deux escadrons de cuirassiers sur la droite de la chaussée. Le major Kessels se dégage avec quatre pièces d'artillerie et vient l'appuyer. Le colonel de Lobel impose, par son attitude, à la cavalerie ennemie, reste en position à la hauteur du château de Prinsenhagen et facilite ainsi le ralliement de la colonne à Cortessem.

Si le duc de Saxe-Weimar s'était trouvé en position à Wimmertingen, ainsi qu'il en avait reçu l'ordre la veille, pas un homme du corps de Daine n'eût échappé. Par des motifs que nous ignorons, il n'était, au moment de la déroute, qu'à la hau-

Digitized by Google

teur d'Herck-la-Ville et d'Alken, où il recueillit deux cents fuyards qui voulaient se sauver à travers champs.

Cette circonstance et la halte incompréhensible de la cavalerie ennemie permirent à Daine de se reconnaître et de rallier ses troupes à Cortessem. Il s'y arrêta pendant quatre heures, sans qu'un seul bataillon ou un seul escadron ennemi se montrât.

La conduite du prince, dans cette circonstance, doit paraître on ne peut plus étrange. Après avoir cerné le corps du général Daine pendant quatre jours et lorsqu'il le voit, enfin, dans un désordre complet, il néglige de le poursuivre et de l'anéantir. Ce mystère peut s'expliquer de deux manières : Daine, en se retirant sur Liége, abandonnait tout à fait le théâtre des opérations; il n'était plus à craindre. Le prince pouvait, dorénavant, se retourner vers la petite armée du Roi et l'accabler avec toutes ses forces réunies. D'autre part, Niellon, tout comme Lecharlier, comme tous les patriotes, poussés par leur instinct, qui les guidait au milieu des voies tortueuses de l'intrigue et de la trahison, arrivait le même jour dans les environs de Diest, où la déroute de Kermpt était connue; il voulait, à l'instant même, se précipiter dans la vallée du Démer, sur les derrières de l'armée ennemie, qui s'y trouvait entassée, lorsqu'un ordre formel l'obligea de rétrograder.

Cette journée du 8 août mit le comble à la démoralisation. L'allocution que le général du Failly avait adressée aux officiers supérieurs à son arrivée à Winterslag commença à opérer son effet : des colonels et d'autres officiers supérieurs résignèrent leur commandement et demandèrent à rentrer dans leurs foyers. Un maréchal-des-logis, résumant dans son âme toute l'indignation dont les soldats étaient pénétrés à l'égard de leurs chefs,

Digitized by Google

força l'entrée de l'appartement où se tenaient les généraux Daine et du Failly, et, le pistolet au poing, apostropha durement le premier et lui dit : « Jamais général n'a dirigé des troupes « comme vous; votre conduite est indigne; vous êtes un traître « dont je vais faire justice! »

Pendant la halte de Cortessem, Daine eut un moment le sentiment du rôle qu'on lui faisait jouer; il désira s'affranchir du joug que lui imposaient du Failly et quelques autres officiers supérieurs. Ne se voyant pas poursuivi, il voulut abandonner la chaussée de Liége, gagner Saint-Trond, que le duc de Saxe-Weimar venait de quitter, et se diriger sur Tirlemont. Mais, au moment où il allait mettre ce projet à exécution, un colonel qui, un moment auparavant, avait résigné son commandement, avait profité d'une occasion favorable pour se remettre à la tête de son régiment et s'était mis en marche sur Liége, sans se soucier de ce qu'en dirait son général. Cette désertion, car c'en était une, convainquit le général de son impuissance à dominer désormais des officiers initiés aux secrètes intelligences qu'on entretenait avec l'ennemi et des soldats dont il avait perdu, sans retour, la confiance. Il renonça à son projet et donna l'ordre de poursuivre la marche sur Tongres.

Nous devons suspendre un moment notre récit et rendre compte des opérations secondaires qui eurent lieu dans la zone où se trouvait Daine, et qui ont eu une connexité intime avec ses mouvements.

La place de Tongres avait, au début de la campagne, une importance que lui assurait l'emplacement du corps d'armée de la Meuse : située à l'embranchement des chaussées de Bruxelles à Maestricht et de Hasselt à Liége, Tongres assurait la libre communication de Daine avec cette dernière ville, au cas où il

Digitized by Google

aurait dû renoncer à la possibilité de se réunir au corps de de Ticken par Diest ou Tirlemont; d'autre part, elle le mettait à l'abri des excursions que la forte garnison de Maestricht aurait pu entreprendre sur ses derrières.

Le colonel Wusten avait la mission de garder cette importante position avec le 1er et le 3e bataillons du 1er régiment de chasseurs et la batterie d'artillerie du capitaine Rahier.

M. Wusten, capitaine de l'ancienne armée, avait été promu, sans transition, au grade de colonel, à la suite de la révolution : c'était un homme sans énergie, sans moyens, et convenant, tout haut, qu'il n'était pas à la hauteur de sa mission.

Il eût été du devoir de Daine de donner au colonel Wusten des instructions précises sur les différents incidents qu'il devait prévoir et d'entretenir avec lui des communications suivies. Ce ne fut que le 4 août qu'il lui intima l'ordre de défendre Tongres le plus longtemps possible. Depuis ce jour, le colonel ne reçut plus aucune nouvelle de son général.

Le 2 et le 5 août, le gouverneur de Maestricht avait ordonné des sorties qui n'amenèrent aucun engagement sérieux. Dans la journée du 6, un bataillon de gardes civiques de Liége, commandé par le baron de Behr, vint renforcer le détachement du colonel Wusten.

Dès ce jour, des émissaires adroits firent circuler les bruits les plus alarmants sur la position du corps d'armée de la Meuse. On mit en œuvre tous les moyens pour effrayer le colonel Wusten et l'engager à quitter Tongres. Sans nouvelles de Daine, il accueillit toutes les nouvelles qu'on fit circuler et accepta la

Digitized by Google

proposition d'assembler un conseil de guerre pour décider s'il convenait ou non d'évacuer Tongres et de se retirer sur Liége. Ce conseil vota l'évacuation à l'unanimité; mais, pour passer à l'exécution, il s'agissait de rallier à l'opinion générale le major Aulard, commandant le 1er bataillon, qui se trouvait aux avant-postes. Cet officier supérieur se distinguait par une grande fermeté et un esprit très-lucide; son chef ne lui inspirait aucune confiance. Ce fut le baron de Behr qui se chargea de le convaincre. Assez étonné de recevoir des confidences de la part d'un officier de gardes civiques se présentant au nom du colonel Wusten, le major Aulard répondit comme il convient à un brave soldat, resta à son poste et redoubla de vigilance.

La mission du baron de Behr ayant échoué, le colonel Wusten intima au major Aulard l'ordre impératif de retirer ses avant-postes. Celui-ci refusa d'y obtempérer, rassembla ses officiers, leur fit part de la mission du baron, de son refus d'obéir à l'ordre du colonel, et obtint d'eux la promesse d'une franche coopération.

Cette désobéissance, impossible dans des circonstances normales, sauva le corps d'armée du général Daine d'une destruction certaine, et la Belgique d'une restauration à main armée.

Dès le 6, la seule ligne de retraite sur Liége, qui lui restait, aurait été barrée; Daine aurait pu justifier, jusqu'à un certain point, la capitulation qu'on lui aurait offerte; le prince aurait gagné deux jours; il se serait trouvé devant Louvain dès le 10 au lieu du 12 août; il aurait enfin occupé Bruxelles, avant que le corps d'intervention eût franchi la frontière.

A Maestricht, on crut que les intelligences pratiquées dans la garnison de Tongres avaient enfin abouti; et un détachement

Digitized by Google

de quinze cents hommes, commandés par le général Boecop, reçut l'ordre d'aller prendre possession le lendemain 7 août.

L'opposition du major Aulard effraya le colonel Wusten et le rendit indécis : au lieu de quitter Tongres, dans la nuit du 6 au 7, ainsi qu'il en avait d'abord pris la résolution, il laissa son détachement dans les positions qu'il occupait. Le général hollandais, au lieu d'une prise de possession paisible, allait, à l'improviste, rencontrer une résistance dont nos soldats, comme à Zonhoven et à Kermpt, devaient seuls avoir l'honneur.

Dans la soirée du 6 août, les deux bataillons du 1er régiment de chasseurs à pied occupaient les positions suivantes : quatre compagnies à Riempst, où l'on avait élevé une barricade; quatre compagnies à Herderen, avec une section d'artillerie, sous les ordres du lieutenant Fraipont; quatre compagnies avec le restant de la batterie Rahier, à Helderen; le bataillon de gardes civiques de Liége avec un escadron de cuirassiers de passage occupaient Tongres.

Le 7 août, à quatre heures du matin, le général Boecop sortit avec sa colonne de Maestricht; contre son attente, il fut reçu à coups de fusil par les sentinelles belges. Le major Aulard, qui avait dès la veille le pressentiment de ce qui arrivait, se trouvait déjà sur pied; il prit immédiatement toutes les mesures pour empêcher l'ennemi de franchir le ravin de Riempst. Il déploya habilement quelques compagnies de chasseurs à droite et à gauche de ce village, plaça la section d'artillerie du lieutenant Fraipont en arrière de la barricade, et la fit appuyer par une compagnie de grenadiers, formant réserve.

Le général Boecop, déconcerté par une défense à laquelle il

Digitized by Google

ne s'attendait pas, ignorant les forces auxquelles il allait avoir affaire, déploya sa colonne devant l'unique bataillon du major Aulard, et lança, sur la position qu'il occupait, une masse de tirailleurs, tandis que son artillerie dirigeait tous ses coups sur le village de Riempst pour en déloger les troupes qu'il y supposait retranchées. Après un engagement d'environ deux heures, le capitaine Rahier, avec le restant de sa batterie et le 3e bataillon de chasseurs, accourut d'Helderen sur le flanc de l'ennemi, lui fit essuyer des pertes sensibles, et le décida à la retraite.

Le colonel Wusten ne se présenta sur le lieu de l'action que lorsque tout fut terminé. A son retour à Tongres, il agita de nouveau la question de l'évacuation, qui fut enfin décidée pour le lendemain 8 août. Le major Aulard mit tout en œuvre pour le détourner d'une mesure qui pouvait avoir les plus graves conséquences. Il y avait d'autant moins de danger, en ce moment, que, par l'arrivée successive des bataillons de volontaires accourant du Luxembourg, le colonel Wusten se trouvait à la tête d'environ cinq mille hommes, de deux batteries d'artillerie et d'un escadron de cuirassiers.

N'ayant pu réussir à le détourner de son projet de retraite, le major Aulard persista à rester dans la place, jusqu'à ce qu'il eût des nouvelles de Daine.

Dans la matinée du 8 août, à huit heures, Wusten évacua Tongres, et parvint à entraîner la moitié du bataillon du major Aulard. N'ayant plus qu'environ trois cents hommes sous ses ordres, celui-ci comprit que toute résistance devenait impossible, et, à dix heures et demie, il se dirigea sur Liége.

L'incident de Tongres donne le mot de l'énigme; on comprend maintenant l'hésitation et l'immobilité tant du prince

Digitized by Google

d'Orange que du général Daine, du 5 au 8 août. Il fallait, au malheureux Daine, inspiré et tenu en arrêt par l'artificieux du Failly, au moins un prétexte plausible pour se soumettre à l'influence que le prince d'Orange exerçait encore sur lui. Il se débattait dans les liens qui l'enlaçaient de toutes parts; le souvenir de ses honorables antécédents lui torturait l'âme. Pour le vaincre, on voulait lui fermer la seule porte qui lui restât encore ouverte. Dès ce moment, il aurait dû se soumettre à une capitulation. L'énergie et la fermeté du major Aulard le sauvèrent, à son insu, et préservèrent la Belgique de malheurs incalculables.

La garnison de Tongres arriva à Liége, vers deux heures de l'après-midi. Le général Van der Meeren intima au colonel Wusten l'ordre de retourner sur-le-champ à Tongres. Après une distribution de pain, la troupe se remit en marche, et rencontra, à mi-chemin, l'armée de la Meuse. Daine se fit suivre par le détachement de Wusten, et atteignit Liége vers les deux heures du matin.

Quoi qu'en ait dit Daine, la démoralisation de ses troupes était au comble, et le contact avec la population vive et impressionnable de la ville de Liége, qui partageait leur indignation, lui enlevait le peu d'autorité qu'il avait jusque-là exercée sur elles.

Les majors Aulard et Claeys, dont les bataillons formaient l'arrière-garde, prirent, de leur propre mouvement, la résolution de rester en dehors de la ville et de la mettre à l'abri d'une surprise.

Dans l'après-midi du 9 août, on amena au major Aulard un parlementaire escorté par un détachement de cuirassiers :

Digitized by Google

c'était le lieutenant-colonel Van Tuyl, aide de camp du prince d'Orange; il demanda à parler au général Daine, pour lequel, disait-il, il avait une mission. Le major Aulard, craignant l'exaspération des soldats et du peuple, n'osa le laisser entrer dans la ville et fit informer le général Daine de l'arrivée du parlementaire. En attendant, il entraîna M. Van Tuyl dans une maison du faubourg de Sainte-Walburge, qui, bientôt, fut entourée d'une foule exaspérée, proférant des cris de mort. Aulard apaisa la foule, en lui demandant une députation de trois individus qui resteraient présents à la conférence et entendraient tout ce que le parlementaire pourrait dire.

Le lieutenant-colonel de Lobel se présenta peu après, de la part de Daine, pour recevoir la communication. Sur la réponse de M. Van Tuyl qu'il ne pouvait s'acquitter de son message qu'auprès du général Daine, le lieutenant-colonel de Lobel revint peu après avec des pleins pouvoirs. Persistant dans sa première déclaration et comprenant le danger de sa position, l'envoyé donna pour prétexte qu'il était tout bonnement chargé de s'enquérir de la disparition de deux officiers que le prince croyait avoir été faits prisonniers. Ainsi se termina la mission du colonel Van Tuyl, que les relations hollandaises avouent avoir été *secrète et dangereuse.*

On devine, en effet, aisément l'objet de cette mission : il fallait paralyser le corps de Daine et l'empêcher de revenir sur le théâtre des opérations. Daine et du Failly s'y prirent à merveille pour atteindre ce but. Daine remit son commandement à un conseil composé de presque tous les officiers supérieurs de son corps, et en donna la présidence à ce même colonel qui, la veille, s'était soustrait à son commandement, et qu'il avait le droit de faire fusiller sur-le-champ.

Digitized by Google

L'installation de ce conseil, l'arrivée du parlementaire hollandais avec une mission secrète, produisirent sur les braves Liégeois une telle impression, que le gouverneur civil, M. Tielemans, fut obligé d'intervenir. Convaincu, d'ailleurs, de la nécessité de ramener les troupes au-devant de l'ennemi, il engagea Daine à remettre son commandement au général Goethals, commandant à Namur. Mais à peine le général du Failly avait-il entendu le premier mot de ce projet, qu'il s'adressa au général d'Hane, pour l'exciter à annuler la mesure judicieuse prise par le gouverneur civil, et à insister, auprès du roi, afin que Daine conservât son commandement (1).

Pour mieux tromper le roi, il rejeta tous les revers essuyés par le corps de Daine sur les officiers, en général, qu'il eut l'effronterie d'accuser d'impéritie, de mollesse et de nonchalance. D'Hane savait aussi bien que du Failly que le général Goethals était un homme d'honneur, incorruptible, partisan de la cause nationale; il se fit l'organe de son prédécesseur au ministère, et il n'eut pas de peine à obtenir du roi le maintien de Daine à la tête de ses troupes. Il enjoignit en même temps à ce dernier de se replier sur Namur (2).

Afin de rester conséquent avec le système adopté depuis

(1) Voyez *Pièces justificatives*, n° XV.

M. le gouverneur Tielemans, appréciant l'impossibilité de conserver au général Daine le commandement du corps de la Meuse, invita en toute hâte le général Goethals, résidant à Namur, à venir le remplacer. Les meneurs dirigèrent leurs batteries contre ce dernier : des soldats, induits en erreur sur son compte, le gardèrent à vue et l'empêchèrent de sortir de son logement. Sur ces entrefaites, arriva M. le colonel de Brouckere; circonvenu à son tour, il accueillit la justification des généraux du Failly et Daine, leur conserva le commandement des troupes et renvoya le général Goethals à Namur.

(2) Voyez *Pièces justificatives*, n° XVI.

Digitized by Google

l'ouverture des hostilités, d'Hane s'empressa de lui annoncer, le lendemain 10, qu'il devait regarder comme non avenu l'ordre qu'il lui avait transmis la veille, et rester à Liége jusqu'à ce qu'il reçût *un ordre contraire et positif* (1).

A ce moment, la loyauté et la franchise de M. Ch. de Brouckere vinrent en aide au roi : nommé colonel et aide de camp auprès de sa personne, il avait été dépêché à Liége, avec des pleins pouvoirs, pour réorganiser le corps de Daine et le ramener sur le théâtre des opérations.

Son activité ne put cependant, cette fois, surmonter les obstacles : parti du quartier général du roi le 10, le colonel de Brouckere déboucha, le 15 août, sur Tirlemont, à la tête de douze mille hommes, suivis de six batteries d'artillerie. C'était, malheureusement, trois jours trop tard : le 12, vers midi, la capitulation de Louvain avait été signée.

Nous avons vu, au début de la campagne, que le général Daine avait laissé à Ruremonde, sur la rive droite de la Meuse, le colonel Van den Broeck, à la tête de quatorze cents hommes, soldats éprouvés de la révolution, les dignes émules de ceux de Lecharlier. Il lui avait écrit une seule lettre, ne contenant aucune instruction précise. Il s'était borné à l'inviter à faire insurger les populations à l'approche de l'ennemi. C'étaient quatorze cents soldats dont on se débarrassait à dessein, et qui n'auraient pu qu'entraver le projet des conjurés.

Dans son rapport au roi, le général Daine dit « que le colonel « Van den Broeck, à la réception de sa lettre, avait parcouru

(1) Voyez *Pièces justificatives*, n° XVII.

Digitized by Google

« les villes de Ruremonde, Brée, Weerdt, ainsi que la rive « droite de la Meuse, fanatisant les braves habitants et les « gardes civiques de cette partie de la province; l'on sait, » ajoute-t-il, « tout le parti que ce digne chef a su tirer de leur « bonne volonté et de leur ferme résolution de défendre le sol « de la patrie. »

Le prince, comme de raison, se préoccupa fort peu de cette promenade révolutionnaire. Il se contenta de le faire observer par la division de gardes communales sous les ordres du général Kortheyligers, qui établit son quartier général à Hasselt.

Lorsque, le 10 août, l'armée hollandaise quitta la vallée du Démer pour se porter sur Louvain, le prince laissait au colonel Van den Broeck un beau rôle : si celui-ci attaquait avec vigueur cette division, laissée en arrière et déjà démoralisée par l'insuccès de son attaque à Houthalen, s'il la harcelait, s'il menaçait la ligne de communications de l'armée ennemie, le prince, à en juger par la circonspection qu'il avait déployée jusque-là, aurait, sans nul doute, retardé de quelques jours son mouvement sur Louvain, ou l'aurait entrepris avec une division de moins. Dans l'un comme dans l'autre cas, cette circonstance pouvait faciliter la jonction du corps de Daine avec celui de de Ticken, et amenait dans la zone d'opérations l'armée française d'intervention. Dès lors, tout changeait de face, et l'armée hollandaise se voyait forcée de rétrograder au delà de ses frontières, n'emportant avec elle aucune compensation pour son entrée en campagne si laborieuse.

Le colonel Van den Broeck entreprit, en effet, trois expéditions sans but déterminé. Une première fois, il se porte de Ruremonde, le long de la rive gauche de la Meuse, jusqu'au delà de Maeseyck, et s'en retourne le lendemain, sans avoir rencontré

Digitized by Google

d'ennemis. Deux jours après, il fait occuper Weerdt par une colonne d'environ quinze cents gardes civiques armés en partie de fusils, en partie de piques. Aussitôt que le général Kortheyligers a connaissance de cette occupation, il détache une de ses brigades, appuyée d'un demi-escadron de cuirassiers et d'une demi-batterie d'artillerie. A l'approche de l'ennemi, les gardes civiques, abandonnées à elles-mêmes, se retirent dans la direction de Ruremonde et livrent Weerdt sans coup férir. Le colonel Van den Broeck ordonne au major Crossée de rallier les gardes civiques avec toutes les troupes de ligne disponibles, et de réoccuper Weerdt. La brigade hollandaise imite la conduite des gardes civiques belges, et abandonne la ville à l'approche du major Crossée. Dans cette circonstance, on laissa échapper l'occasion de l'attaquer et de la poursuivre.

Le lendemain, le colonel Van den Broeck rejoignit sa brigade à Weerdt. Soixante à soixante et dix officiers en disponibilité, qui avaient fait partie de la brigade des volontaires, sous les ordres du général Mellinet, vinrent offrir leurs services comme simples soldats, et demandèrent en grâce à former l'avant-garde, ce qui leur fut accordé. Le colonel semblait résolu à exécuter un mouvement sérieux; il avait le choix entre une marche dans la direction de Hasselt à la poursuite de l'ennemi, qui venait d'abandonner Weerdt, ou une pointe sur Eyndhoven, où, selon toutes les probabilités, il ne rencontrerait aucun ennemi. Il se décida pour cette dernière expédition, pénétra sur le territoire hollandais, s'arrêta à une lieue d'Eyndhoven, et s'en retourna dans la soirée à Weerdt, et le lendemain à Ruremonde.

Voilà à quoi aboutirent toutes les expéditions du colonel Van den Broeck, le successeur du brave et intrépide général

Digitized by Google

Mellinet, qui fut, pendant tout le cours de la révolution, la terreur des généraux hollandais dans la province de Limbourg.

De tous les officiers supérieurs chargés d'un commandement spécial, sous les ordres du général Daine, le colonel Dollin du Fresnel, commandant supérieur de Venloo, fut le seul qui se distingua par sa fermeté, sa bravoure et son activité. A la tête d'une garnison peu nombreuse, il ne cessa d'inquiéter l'ennemi par des sorties qu'il poussa jusque sur le territoire hollandais.

La plus remarquable de ces sorties est celle qu'il exécuta dans la nuit du 7 au 8 août. Vers minuit, il sort de la place à la tête d'une compagnie du centre et de trente voltigeurs, et va rejoindre, à Grubbevorst, une compagnie commandée par le lieutenant Zaltsman, sortie la veille. Là, il apprend qu'à Boxmeer, petite ville située à sept lieues de Venloo, se trouve un détachement ennemi, composé d'un bataillon et de cinquante cuirassiers. Confiant dans le courage du lieutenant Zaltsman et de sa compagnie, — composée tout entière de conscrits luxembourgeois, — il le renforce de trente voltigeurs aux ordres du lieutenant Henry. Il lui ordonne de se diriger à marche forcée sur Boxmeer, de profiter de la nuit pour s'en approcher, et de surprendre le détachement ennemi. Le lieutenant Zaltsman s'acquitta de sa mission avec intelligence; il surprit les Hollandais et les mit dans un tel désordre, qu'ils s'enfuirent, épouvantés, jusqu'à Nimègue et Grave, laissant entre les mains du détachement belge quinze prisonniers, treize chevaux de cuirassiers, des cuirasses et une grande quantité de fusils.

Ainsi, partout où la trahison et l'ineptie ne viennent pas paralyser l'élan de nos soldats, ils se montrent dignes de leur ancienne réputation.

Digitized by Google

Nous venons de traiter fort sérieusement un sujet qui, au fond, ne le comporte guère. L'honneur militaire du prince et de son armée, pas plus que celui de l'armée belge, ne se trouvent compromis. Les opérations n'ont rien de sérieux: c'est une campagne politique, dont les chefs des deux partis jouent le même jeu aux dépens d'un tiers. C'est une bataille entre condottieri, telle qu'il s'en livrait en Italie, au moyen âge; les princes louaient chacun une armée pour vider leurs différends; mais les généraux s'entendaient pour que réciproquement on ne se fît pas trop de mal.

S'il en était autrement, la conduite du prince serait injustifiable; sa réputation comme général et celle de son armée seraient plus compromises que celle des troupes belges, pour lesquelles l'infériorité numérique et morale serait, du moins, une excuse. A la tête d'une armée de soixante mille hommes, le prince cerne, du 5 au 8 août, un corps de huit mille hommes démoralisés, mourants de faim, abandonnés de leurs chefs dans les combats de Houthalen et de Kermpt; — et, lorsque la démoralisation est arrivée au comble, lorsque trois coups de mitraille et l'apparition d'une avant-garde suffisent pour mettre ces huit mille soldats, sans direction, sans guide, dans la déroute la plus complète, le prince, qui les enveloppe, les laisse paisiblement se rallier et continuer leur retraite sur Liége!

Il serait, nous ne pouvons trop le répéter, indigne d'un historien d'attribuer l'immobilité de l'armée hollandaise, dans ces circonstances, à un esprit d'hésitation de la part du prince, hésitation que dément son caractère aventureux et intrépide; — à la pusillanimité de ses généraux, dont les antécédents honorables nous sont connus; — au manque de courage du soldat hollandais, dont nous pouvons dire ce que le célèbre général Foy disait des Anglais, à propos de l'inhabileté qu'on

Digitized by Google

leur attribuait, sous l'Empire, à se mesurer avantageusement avec les troupes du continent : « Qu'il n'était pas besoin d'une « réflexion profonde pour deviner que l'ambition, la capacité « et le courage sont bons à autre chose qu'à être embarqués « sur des vaisseaux. »

Digitized by Google

Digitized by Google

CHAPITRE IX.

—

RETRAITE DU CORPS DU GÉNÉRAL DE TICKEN DE TERHOVE, D'AERSCHOT SUR LOUVAIN; MARCHE SUR BAUTERSEM; RETRAITE SUR LOUVAIN; CAPITULATION; ENTRÉE DE L'ARMÉE FRANÇAISE EN BELGIQUE; LE COLONEL DE BROUCKERE, A LA TÊTE DU CORPS DE DAINE, DÉBOUCHE SUR TIRLEMONT; RETRAITE DE L'ARMÉE HOLLANDAISE; CONCLUSION.

Dans notre récit, nous avons suivi la marche de l'armée hollandaise. Nous l'avons accompagnée jusqu'ici, depuis le moment où elle attaque le général Niellon par surprise, le 2 août, en avant de Turnhout. Après la résistance inattendue que ce général lui opposa, pendant deux jours, elle s'achemine, le 4, vers le centre de la Campine, laissant sur sa droite la division Van Geen, pour observer de loin les mouvements que le général de Ticken pourrait entreprendre sur son flanc droit ou sur ses derrières; le 5, elle occupe Diest et Beeringen. La division

Digitized by Google

Kortheyligers, qui, dès l'ouverture des hostilités, a été dirigée sur la chaussée de Hasselt, occupe Hechtel. Dès le 5 août, les communications de Daine avec de Ticken sont complétement interrompues; il lui reste pour toute retraite la chaussée de Liége par Tongres, restée ouverte grâce à la fermeté du major Aulard, qui déjoue les intrigues ayant pour but de la lui barrer. Du 5 au 8 août, le prince et le général Daine jouent aux barres. Daine quitte la partie, et le prince se décide enfin à jouer plus serré avec l'adversaire qu'il a laissé en repos, sur sa droite, depuis cinq jours.

Rendons-nous au quartier général de de Ticken, et voyons quelles sont les mesures qu'il prendra ou qu'on lui dictera, pour faire face aux manœuvres de son adversaire.

Si M. du Failly et ses collègues avaient agi avec loyauté et avec intelligence, ils auraient, à l'avance, donné aux généraux de Ticken et Daine des instructions précises pour se mettre à l'abri d'une surprise, et en état d'opérer une concentration immédiate. Ainsi, dès le 2 août, dans la soirée, de Ticken est informé que Niellon a devant lui le gros de l'armée hollandaise; le 3, il pouvait rejoindre son lieutenant, renforcer la résistance, et, lorsqu'elle serait enfin devenue impossible, choisir, pour ligne de retraite, une direction qui le rapprochât de Daine. Cette direction était tout indiquée : c'était celle de Diest. Si le prince se dirigeait sur Malines, ce qui n'était pas probable, de Ticken menaçait son flanc gauche et ses derrières, ses communications avec Daine restant toujours libres; si, au contraire, le prince prenait la direction centrale de Diest, de Ticken, poursuivi par lui, l'y devançait, et la centralisation des deux corps s'opérait naturellement.

Mais, alors que le général de Ticken eût voulu agir ainsi, en

Digitized by Google

suivant ses inspirations personnelles, il n'en avait pas le droit. Il était sous les ordres immédiats du général du Failly, à la fois ministre et général en chef. Dans cette position, il ne pouvait qu'envoyer courrier sur courrier, tenir le ministre au courant de ce qui se passait, et lui demander des ordres et des instructions.

De Ticken avait informé du Failly, d'heure en heure, de ce qui se passait devant Turnhout. L'instinct militaire de Niellon lui faisait deviner que le prince cherchait à se diriger sur Diest, pour isoler les deux corps : de là sa ténacité à défendre sa position, et l'espoir que de Ticken, avec ses deux autres brigades, viendrait l'appuyer.

En même temps que Niellon, le colonel Delescaille, commandant la brigade au Donck, en avant d'Anvers, manda au général de Ticken, qu'une colonne de trois mille hommes avait attaqué, dans la matinée du 3, le major Boulanger; que celui-ci l'avait arrêtée pendant six heures consécutives, avec cent quatre-vingts hommes, et qu'ayant été renforcé par quatre cents soldats du 12e régiment, il avait repris l'offensive, battu et poursuivi l'ennemi jusqu'au village de Capelle; que, le 4, l'ennemi était revenu à la charge, s'était emparé de Capelle, et qu'il avait poussé jusqu'au petit Anvers; que, le 5, le colonel Delescaille s'était mis à la tête de deux bataillons, qu'il avait chassé l'ennemi des positions prises la veille, et l'avait poursuivi jusqu'à Westwezel.

Les rapports de ces affaires ne pouvaient tromper aucun militaire de quelque expérience : ils vinrent à point pour les projets du général du Failly. Il en conclut, avec ses collègues, que l'ennemi voulait attaquer Anvers, et que de Ticken devait constamment avoir les regards fixés dans la direction de Breda et

Digitized by Google

de Berg-op-Zoom. C'était ce que cherchait le prince, qui, par ces attaques exécutées, tout au plus, par des détachements de sept à huit cents hommes, sans artillerie ni cavalerie, voulait nous inquiéter et retenir le plus longtemps possible le général de Ticken sous les murs d'Anvers. Le colonel Delescaille, qui avait affaire à quelques chefs de bataillon d'un caractère aussi exalté que le sien, accueillit sans réflexion leurs rapports, et annonça pompeusement qu'il avait repoussé des colonnes de trois et de cinq mille hommes, tandis qu'en réalité il n'avait eu affaire qu'à de petits détachements.

Le général Chassé, à son tour, vint en aide à du Failly par ses menaces, et par une sortie qu'il fit exécuter, dans la matinée du 5, pour détruire les batteries belges élevées en face de la lunette Saint-Laurent.

Au milieu des circonstances graves où se trouvaient les généraux chargés de coordonner et de diriger les opérations de l'armée, ce fut le 4 août, pour la première fois, que le général de Ticken reçut du général d'Hane, comme ministre de la guerre ad interim, des nouvelles *datées de Bruxelles*, tandis qu'au même moment, le général du Failly en adressait au général Daine, comme ministre effectif, *datées d'Anvers!* On concevra, par ce seul fait, quelle concordance et quelle homogénéité de vues devaient régner dans les ordres transmis à la fois par deux généraux, dont l'un était à Bruxelles, et l'autre à Anvers. On a déversé, avec raison, le ridicule sur le conseil aulique de Vienne, qui, au commencement de ce siècle, envoyait des plans de campagne à ses généraux, en Italie, applicables à telle zone de territoire, au moment où ils étaient à cent lieues en arrière. Nous doutons que jamais il se soit avisé de la méthode dont MM. du Failly et d'Hane se sont servis, dans les circonstances où ils se trouvaient en 1831.

Digitized by Google

Le premier ordre adressé, le 4 août, de Bruxelles, au général de Ticken, démontre qu'à ce moment le général d'Hane n'avait aucune idée de la situation. Il approuve la concentration de son corps à Schilde, blâme, en passant, la résistance du général Niellon en avant de Turnhout, et l'engage à se préparer *à une opération vigoureuse pour déjouer les projets de l'ennemi et sauver Anvers* (1).

Dans la soirée du 4, le général d'Hane arrive à Anvers, demande un rapport détaillé sur les positions des troupes et de l'ennemi, et appelle l'attention de de Ticken sur les chaussées et chemins que l'ennemi pourrait suivre *pour déboucher sur Anvers* (2).

Le 5, il lui annonce que le roi prend le commandement de l'armée, et qu'il établit son quartier général à Malines. Le général Goblet fut chargé des fonctions de chef de l'état-major de l'armée. Le général d'Hane continua, de concert avec ce dernier, à diriger les opérations. On conçoit qu'arrivé de la veille dans le pays, le roi ne prit que nominalement le commandement, et que, pour les opérations, il dût s'en rapporter à l'intelligence de son ministre et de son chef d'état-major (3).

Dans la même journée du 5, le général d'Hane persista toujours dans l'idée que le gros de l'armée hollandaise déboucherait sur Anvers, par Capelle, c'est-à-dire par la chaussée de Breda (4).

(1) Voyez *Pièces justificatives*, n° XVIII.

(2) Voyez *Pièces justificatives*, n° XIX.

(3) Voyez *Pièces justificatives*, n° XX.

(4) Voyez *Pièces justificatives*, n°s XXI et XXII.

Digitized by Google

Enfin, dans la soirée du 5, quand le prince d'Orange était déjà maître de Diest, qu'il enveloppait Daine, M. d'Hane détourna un moment son attention d'Anvers et commença à croire qu'il se pourrait bien que l'ennemi se dirigeât soit sur Herenthals, soit sur le Limbourg.

En conséquence, il invite de Ticken à pousser une forte reconnaissance sur sa droite, pour s'assurer des intentions de l'ennemi; en même temps, il lui mande que Diest, Lierre et Duffel vont être occupés par des gardes civiques, que le général Daine reçoit l'ordre de rassembler les siens sur sa gauche : *par cette disposition,* ajoute-t-il, *vos deux corps d'armée se mettront en communication* (1)!

Il nous en coûte d'analyser des ordres empreints d'une semblable absence d'intelligence. Malheur aux peuples dont les destinées sont confiées aux mains de pareils généraux! Ainsi, malgré les renseignements si clairs, si précis, transmis sans interruption par Niellon, depuis le 2 jusqu'au 5, M. d'Hane persista à considérer comme une opération sérieuse les fausses attaques des détachements sortis de Berg-op-Zoom et de Breda. Pour peu que le ministre eût eu le coup d'œil militaire, l'absence de cavalerie et d'artillerie auprès de ces détachements suffisait pour lui faire distinguer la véritable attaque de la fausse.

Si l'on comparait ces faibles démonstrations en avant d'Anvers, avec les attaques en avant de Turnhout, le 2 et le 3, il était impossible de se méprendre sur la véritable direction que le prince se proposait d'imprimer à ses masses.

Ainsi, pendant la journée du 5 août, le général de Ticken ne

(1) Voyez *Pièces justificatives*, n° XXIII.

Digitized by Google

reçut pas moins de quatre ordres, ne dénotant ni vues ni projets fixes de la part du conseil. La manière dont on s'y prenait, du reste, était bien faite pour ne jamais arriver à une connaissance parfaite des mouvements de l'ennemi. Si le général d'Hane, au lieu de se promener de Bruxelles à Anvers, de là à Berchem, puis à Malines, d'où les ordres sont datés, se fût directement rendu à Schilde, dont il avoue naïvement qu'il ignore la position, et, que de là, il eût poussé à fond deux grandes reconnaissances de cavalerie, l'une dans la direction de Breda et l'autre sur Turnhout et Gheel, il aurait obtenu, au bout de quelques heures, des renseignements positifs; il eût été mis à même de prendre des dispositions conformes à la situation réelle des choses.

Quant au dernier ordre du 5, qui prescrivait aux deux généraux de s'étendre, l'un par sa droite, l'autre par sa gauche, de Schilde à Hasselt, sur une distance d'environ vingt lieues, nous ne mentionnons ce fait que pour démontrer l'ignorance absolue de nos généraux.

Le lendemain 6 août, on semble un peu mieux inspiré; on cherche à coordonner les ordres qu'on transmet aux généraux. Convaincu, enfin, que le gros de l'armée ennemie avait pris la direction de Diest, on arrêta la concentration des deux corps de de Ticken et de Daine. Sous la forme d'instructions, Daine reçut cet ordre : *le 6, il avait à se porter sur Diest et Sichem, et, le 7, sur Westerloo. Si l'ennemi n'occupait aucune de ces positions, il se porterait sur Gheel, où il agirait conjointement avec le général de Ticken.*

Le général de Ticken recevait, de son côté, l'ordre de passer la Nèthe à Lierre, et de se porter dans la direction de Diest, où il rejoindrait, le 7, le général Daine. — On lui enjoignait d'éviter

Digitized by Google

tout engagement sérieux, et de n'en venir aux mains que lorsque le général Daine serait déjà lui-même aux prises avec l'ennemi. Il lui fut enjoint, en même temps, de faire partir pour le quartier général, à Malines, les trois quarts de sa cavalerie (1).

Ces deux ordres portent le cachet d'une excentricité inqualifiable : de Malines, on ordonne des mouvements sans tenir compte de l'ennemi ; on envoie les deux généraux se concentrer au beau milieu de l'armée hollandaise ; car on se rappelle que Diest est occupé depuis le 5. Enfin, au moment où de Ticken aura besoin de toutes ses forces pour se tirer de l'abîme où on l'envoie, on lui enlève les trois quarts de sa cavalerie !

Avant d'ordonner la concentration de l'armée, il aurait fallu s'enquérir exactement de la position des corps ennemis. Et, dans ce cas, le point de concentration devait être situé de manière que nos deux corps ne pussent y être prévenus et accablés séparément par l'ennemi. Ce n'était pas Diest, déjà occupé, ou qu'on devait présumer devoir l'être déjà, qu'il fallait désigner comme point de concentration, mais Tirlemont.

Or, tout prouve que, jusqu'au 7 août, les deux généraux auraient pu atteindre cette position, en supposant que Daine eût agi aussi loyalement que de Ticken.

Nous avons dit plus haut comment Daine envisageait les ordres qu'on lui expédiait, et comment, jusqu'à un certain point, ils ont prêté à sa justification par l'incohérence des idées qu'ils contenaient.

(1) Voyez *Pièces justificatives*, n° XXIV.

Digitized by Google

Il n'en sera pas ainsi du brave et loyal de Ticken; il les exécutera avec une ponctualité qui ne lui permettra pas de saisir la fortune aux cheveux et d'accabler l'armée hollandaise.

Il ne reçut son ordre que le 6, vers le milieu de la journée. L'ordre vague de s'avancer dans la direction de Diest le jeta d'abord dans une grande perplexité; quel chemin prendre, à partir de Lierre, pour s'y rendre, pour éviter de tomber au milieu des quatre divisions ennemies, dont chacune était plus forte que la sienne, et avec lesquelles on ne pouvait s'engager que lorsqu'on entendrait le canon de Daine? C'était là un problème bien difficile à résoudre : on pouvait bien, soi-même, s'abstenir d'attaquer l'ennemi, mais celui-ci, s'il rencontrait de Ticken, aurait-il le même scrupule? Ensuite, plusieurs chemins conduisent de Lierre à Diest, et quel que fût le choix auquel on s'arrêtât, on était certain de rencontrer l'ennemi.

Dans cette circonstance, de Ticken, pour mettre autant que possible sa responsabilité à couvert, consulta ses généraux. Niellon, toujours de bon conseil, proposa de suivre le chemin qui longe la Nèthe jusqu'à Westerloo, d'abord parce qu'il était le meilleur, puis parce qu'en détruisant les ponts à mesure qu'on avançait, on se mettait à couvert sur sa gauche, et qu'à l'occasion, on pourrait, selon les circonstances, passer d'une rive à l'autre.

On se rangea de l'avis de Niellon, et, dans l'après-midi du 6 août, le corps de de Ticken se mit en marche. L'avant-garde, sous Niellon, atteignit Heyst-op-den-berg vers onze heures de la nuit, tandis que le gros du corps s'arrêtait à Lierre.

Le lendemain 7 août, le général Niellon se laissa rejoindre, afin de recevoir ses instructions pour la journée. On décida que

Digitized by Google

l'on se dirigerait d'abord sur West-Meerbeek, que le commandant de l'avant-garde ne s'avancerait qu'avec les plus grandes précautions, qu'il enverrait des coureurs dans toutes les directions. Ces mesures étaient nécessaires à l'approche de la ligne d'opérations de l'ennemi, et pour éviter un engagement dont on devait s'abstenir aussi longtemps qu'on n'entendrait pas le canon de Daine.

La colonne s'arrêta à West-Meerbeek, pour attendre le retour des coureurs, et aussi pour donner du repos à la troupe, qui souffrait horriblement de la chaleur caniculaire, et d'une marche au milieu d'un sable mouvant, sans cesse interrompue pour reconnaître les défilés et les bois qu'on devait traverser. Ce fut ici qu'on s'aperçut de l'absence de la cavalerie, dont on avait exigé l'envoi à Malines.

Pendant la halte, on apprit du bourgmestre de Testelt que Sichem et Montaigu étaient occupés chacun par un millier d'hommes, que l'armée hollandaise, concentrée à Diest et dans les environs, était aux prises avec Daine, et qu'elle semblait avoir été battue. Ce renseignement exact se rapportait au combat de Kermpt.

Niellon s'empressa de communiquer cette bonne nouvelle à de Ticken; il l'engagea vivement à se porter sur Westerloo, situé sur la ligne de retraite de l'ennemi, et à accélérer sa marche. C'était là une excellente idée; de Ticken l'adopta sans hésitation; elle rentrait, d'ailleurs, dans l'esprit de ses instructions. Daine, d'après le dernier ordre qu'on lui avait expédié, devait, ce jour-là, se trouver à Westerloo. Si l'ennemi était en retraite, il allait le refouler dans cette direction, et, dans ce cas, de Ticken devait lui barrer le passage. Si rien de tout cela n'arrivait, de Ticken se trouvait toujours dans la direction de Diest, ainsi que

Digitized by Google

le lui prescrivaient ses instructions; il avait enfin une retraite assurée sur Lierre et Aerschot.

A six heures du soir, Niellon pénétra dans Westerloo, et, là, on lui affirma que l'ennemi avait été rejeté dans le bois d'Averbode, et qu'il cherchait à se retirer par Veerle sur Gheel. Il y avait de l'exagération dans ces bruits, quoiqu'il soit certain que l'affaire de Kermpt devait avoir produit un désordre momentané. Cette nouvelle ranima Niellon et sa troupe, et, sans attendre des ordres ultérieurs, il se dirigea en toute hâte sur Veerle, qui n'est situé qu'à une lieue et demie de Diest.

Le lendemain 8 août, à trois heures du matin, Niellon envoya une reconnaissance à cheval, avec ordre de lui amener un paysan qui pût lui donner des renseignements certains. Le lieutenant Mattau, du 1er chasseurs à cheval, chargé de cette mission, poussa jusqu'aux faubourgs de Diest et ramena un bourgeois de cette ville, lequel fournit des renseignements exacts sur l'affaire de Kermpt, qui avait eu lieu la veille, 7 août. Il dit, en outre, que le prince venait de se mettre en marche sur Hasselt, et qu'il ne restait à Diest que les bagages, le parc d'artillerie, quelques bataillons de gardes communales et quelques cuirassiers; tout cela était exact.

Niellon s'empressa de mander ces nouvelles à de Ticken, et lui proposa de marcher sans délai sur Diest, et d'attaquer le prince en queue, pendant que ce dernier serait engagé de front avec Daine.

Ce fut à ce moment qu'un revirement eut lieu dans les conceptions de l'état-major général. Le roi, au milieu des préoccupations de toute nature dont il était assiégé, avait cru pouvoir abandonner aux généraux qui l'entouraient les mesures à

Digitized by Google

prendre pour opérer la concentration des deux corps. M. Ch. de Brouckere fut le premier qui adressa au roi des renseignements positifs sur les mouvements de l'armée hollandaise. Le rapport de M. de Brouckere (1) et plusieurs autres circonstances convainquirent le roi de l'inhabileté de ses généraux, et dès ce moment, il prit lui-même le commandement effectif de l'armée. Il entrevit la fausse direction imprimée au mouvement de de Ticken, — l'impossibilité et le danger d'opérer une concentration sur la ligne de retraite de l'ennemi. Pour se justifier, M. d'Hane rejeta toutes ses bévues sur le général de Ticken; on semblait ignorer où il se trouvait; on lui imputait à crime de s'être dirigé sur Westerloo.

Le roi, voyant le danger que courait le général de Ticken, lui fit ordonner le 8, à quatre heures et demie du matin, de se porter immédiatement sur Aerschot; à six heures trois quarts, nouvel ordre, dans le même sens; à sept heures, on le répéta pour la troisième fois (2).

Ce fut au moment où il se trouvait accablé de cette avalanche de dépêches, que le général de Ticken reçut les précieux renseignements sur la position de l'ennemi, la proposition de l'attaquer immédiatement et de profiter de l'heureuse chance que la fortune lui présentait.

On conçoit combien devait être cruelle la position du brave général : placé dans l'alternative de désobéir au roi, ou d'attaquer l'ennemi avec des chances assurées de succès, de Ticken, pressé en outre par des officiers qui avaient l'ordre d'insister

(1) Voyez *Pièces justificatives*, n° XXV.

(2) Voyez *Pièces justificatives*, n°s XXVI, XXVII et XXVIII.

Digitized by Google

sur un mouvement rétrograde immédiat, se résigna et ordonna la retraite.

Ainsi s'évanouit l'unique et dernier espoir d'une action décisive, où toutes les chances étaient en faveur de l'armée belge. C'est, sans doute, à cet incident qu'on doit attribuer la non-poursuite du corps de Daine alors qu'on l'avait mis dans une déroute complète.

Ainsi, par un concours de circonstances extraordinaires, nos deux corps d'armée se retirèrent à la même heure devant l'ennemi, au moment où il se trouvait enfermé dans un défilé, ayant Daine en tête et de Ticken en queue; Daine se replia sur Liége, et de Ticken, que le roi vint rejoindre à West-Meerbeek, sur Aerschot.

Dans la journée du 8, le roi avait sous la main, à Aerschot, environ quinze mille hommes, y compris les gardes civiques de Bruxelles et de quelques autres localités.

On avait empêché de Ticken de profiter du moment favorable pour attaquer l'armée hollandaise, enfoncée dans la vallée du Démer, où elle ne pouvait se déployer ni faire usage de sa supériorité en artillerie et en cavalerie. Sans se demander quel avait été le résultat de la *lutte engagée entre le prince et Daine*, et si le lendemain les circonstances seraient encore favorables, on se décida à attaquer Montaigu le 9 août, et à chercher à rejoindre Daine.

Le lendemain, vers neuf heures du matin, le roi se mit à la tête de sa petite armée : les soldats étaient bien disposés; ils avaient confiance en leur chef; tous brûlaient d'en venir aux mains avec un ennemi qu'ils cherchaient depuis huit jours, sans

Digitized by Google

le rencontrer. La joie ne dura guère. Arrivé à la hauteur de Rillaert, le roi reçut, à onze heures du matin, la nouvelle de la retraite de Daine sur Liége. Ce dut être un coup bien sensible pour le souverain : il lui fallut, en face de ses soldats, renfermer dans son âme toute l'amertume qu'il ressentait. Il ne put, croyons-nous, se méprendre plus longtemps sur la portée du piége dans lequel on cherchait à le faire tomber (1).

La retraite de Daine changeait complétement la situation. Elle équivalait à la perte de la moitié de l'armée. Au lieu de prendre l'offensive, il fallait aviser aux moyens de mettre Bruxelles à l'abri d'une occupation, avec dix mille hommes de troupes de ligne contre soixante mille, à la tête desquels le prince allait les poursuivre dès le lendemain. Pour un homme ordinaire la situation était désespérée ; elle ne le fut pas pour le roi : il s'éleva à la hauteur de la circonstance avec un calme et un sang-froid qui faisaient bien augurer du résultat final.

Sa première pensée fut pour l'intervention. Forcé, pour ainsi dire, de céder aux obsessions de certaines personnes, il avait fini par ne la demander que conditionnellement. La retraite de Daine, et les circonstances qui l'avaient accompagnée, rendaient l'intervention indispensable. Mais, avant de s'y décider, il voulut, en quelque sorte, faire sanctionner la demande qu'il allait adresser au maréchal Gérard, par les soldats qui venaient de lui inspirer tant de confiance, et dont il craignait de froisser les sentiments de patriotisme. Il s'adressa donc au brave et loyal

(1) Pendant la marche sur Montaigu, le major Juillet, commandant l'avant-garde de la colonne, arrêta un individu chargé, de la part d'un colonel attaché à l'état-major général belge, de porter à Montaigu, encore occupé par l'ennemi, une lettre dans laquelle on relatait tous les mouvements que l'armée se proposait d'exécuter.

Digitized by Google

de Ticken, et lui demanda son opinion. De Ticken l'engagea à ne pas différer d'une minute à réclamer l'appui de l'armée française. Fort de l'assentiment du général, le roi n'hésita plus : il fit expédier sur-le-champ un courrier auprès du maréchal Gérard, et envoya auprès de Daine le colonel de Brouckere auquel il donna des pleins pouvoirs pour agir selon les circonstances et ramener l'armée de la Meuse dans la direction de Tirlemont.

Cette décision prise, le roi ordonna la retraite sur Louvain. Niellon fut chargé de la couvrir et de rester en position à Rillaert jusqu'à ce que la colonne fût sortie du défilé où elle se trouvait engagée. Dans l'après-midi, il se retira, à travers champs, par Nieuw-Rhode et Rhode-Saint-Pierre, couvrant le flanc gauche du corps d'armée.

A la hauteur de Becquevoort, ses flanqueurs échangèrent quelques coups de fusil avec une patrouille hollandaise d'infanterie et de cavalerie.

Dans la soirée, la petite armée du roi prit position sous les murs de Louvain, couvrant les chaussées de Tirlemont et de Diest.

Le général de Ticken, remarquant qu'on avait omis de lui transmettre des ordres pour garder la chaussée de Louvain à Namur, ordonna, de son propre mouvement, au général de Koekelberg d'occuper le bois d'Héverlé et de le faire éclairer par de fréquentes patrouilles. Le général Goblet, faisant les fonctions de chef d'état-major, n'eut pas plutôt connaissance de cette mesure de précaution prise pour assurer le flanc droit de l'armée, qu'il ordonna au général de Koekelberg de quitter sa position. Nous verrons plus tard quelles furent les conséquences

Digitized by Google

de cet ordre qui amena, à l'improviste, le duc de Saxe-Weimar sur les derrières de l'armée.

En se repliant sous les murs de Louvain, le roi prit la résolution d'arrêter l'ennemi jusqu'à l'arrivée du corps de Daine, comptant, non sans raison, sur l'activité et l'énergie de son nouvel aide de camp M. Ch. de Brouckere. Jusqu'au dernier moment, il entretenait l'espoir d'engager, avec les deux corps réunis, une action décisive, qui rendît nulle l'intervention française. Adossé à Louvain, dont les remparts se trouvaient armés et dont il aurait pu confier la défense à la garde civique, le roi, ayant sous la main les deux corps de Daine et de de Ticken, s'élevant ensemble de vingt-cinq à trente mille hommes, aurait pu manœuvrer librement et combattre, avec des chances de succès presque certaines, les deux divisions Meyer et Van Geen, qu'il avait seules devant lui pendant les journées des 11 et 12 août; à ce moment, la division Kortheyligers était sur les derrières, gardant les communications de l'armée; la division Saxe-Weimar exécutait une manœuvre tournante trop étendue et qui l'exposait à sa perte, si les divisions Meyer et Van Geen avaient été battues. La présence du roi au milieu des troupes, depuis le 8, l'intérêt qu'il leur portait, sa sollicitude pour la défense de l'honneur national, contrastaient trop avec la défiance que la plupart de leurs chefs leur avaient inspirée jusque-là, pour ne pas réagir fortement sur leur esprit et leur donner pour sa personne un ardent dévouement en retour des sacrifices personnels qu'il s'imposait.

Déjà l'appel aux armes adressé à la nation avait amené à Louvain des milliers de gardes civiques; toutes les nuances d'opinion s'étaient effacées devant le danger de la patrie ; les hommes les plus notables, M. Gendebien en tête, avaient répondu à l'appel; mais l'absence d'organisation, la négligence

Digitized by Google

préméditée pour assurer le service des subsistances, paralysèrent complétement un mouvement national et spontané dont peu de peuples ont fourni l'exemple.

Les gardes civiques de Bruxelles, d'Ixelles et des environs, à cause du rapprochement de leurs foyers, furent les seules qui purent maintenir une organisation telle quelle, et prendre une part active à l'affaire de Louvain. Les gardes civiques de Mons, de Tournai et de Namur méritent aussi une mention honorable.

Pendant que le roi relevait le moral de la troupe, et prenait des dispositions pour faire face à une de ces situations exceptionnelles qui menacent l'existence d'un peuple, alors que les plus fortes têtes s'égarent, le prince d'Orange, après s'être convaincu que le mouvement du roi sur Montaigu et sur Diest avait été arrêté, fit sortir son armée de la vallée du Démer, et poussa ses colonnes dans la direction de Tongres et de Saint-Trond.

Le 9 août, dans la soirée, son armée occupait les positions suivantes :

La division Van Geen,	1re brigade,	à Curange.
	2e »	à Diest et Halen.
La division Saxe-Weimar,	1re brigade,	à Herck-St-Lambert.
	2e »	à St-Trond et environs.
La division Meyer,	1re brigade,	à Hasselt.
	2e »	à Wimmertingen.

Digitized by Google

La division Kortheyligers, à Zonhoven.

La colonne de cavalerie de réserve et d'artillerie, en avant de Hasselt.

La brigade de cavalerie légère, en cantonnement et au bivouac en avant de Cortessem.

La place de Tongres occupée par quinze cents hommes de la garnison de Maestricht.

Le quartier général du prince à Hasselt.

Le 10 août, l'armée hollandaise, n'ayant plus aucune troupe belge en avant d'elle, opéra un changement de front pour se porter sur Louvain, par les chaussées de Diest et de Tirlemont.

La division Van Geen, appuyée de deux escadrons de lanciers et d'une batterie et demie, se concentra à Diest.

La 1re brigade de la division Saxe-Weimar, deux escadrons de cavalerie légère et une batterie, se dirigèrent sur Tirlemont. Une trentaine de gardes civiques et de bourgeois opposèrent de la résistance à l'avant-garde; on en sabra quelques-uns et on en tua deux ou trois.

L'ennemi, s'attendant, par ce début peu sérieux, à une défense organisée, lança quelques obus dans la ville et finit par y pénétrer sans obstacle.

La 2e brigade de la division Saxe-Weimar se cantonna à Orsmael, Gutsenhoven et dans les villages environnants.

Digitized by Google

La division Meyer tout entière occupa Saint-Trond.

La 1re brigade de la division Kortheyligers occupa Hasselt, et la seconde, Houthalen, Hechtel, Lommel et Eyndhoven.

La colonne de cavalerie et d'artillerie de réserve occupa Looz et les villages environnants.

Par suite de ce mouvement, le prince abandonna sa ligne d'opération primitive, et l'échangea contre celle qui s'appuie sur Bois-le-Duc ; dans cette vue, il la fit échelonner par la 2e brigade de la division Kortheyligers, pour la mettre à l'abri des sorties de la place de Venloo et des incursions du colonel Van den Broeck.

En outre de cette nouvelle ligne d'opération, il avait pour appui immédiat la place de Maestricht.

Le 11 août, l'armée hollandaise opéra un mouvement concentrique sur Louvain, dans le but d'engager une action décisive avec les forces belges qui s'y trouvaient concentrées.

La division Van Geen se dirigea de Diest sur Winghe-Saint-Georges, Lubbeek et Linde.

La division Meyer occupa Tirlemont et Cumptich, ayant une avant-garde à Bautersem.

La brigade de grosse cavalerie et les batteries de réserve, en cantonnement en arrière de Tirlemont.

La division Saxe-Weimar et la brigade de cavalerie légère se dirigèrent, de Tirlemont et des environs, sur Bossut, pour sur-

Digitized by Google

veiller les routes de Namur et de Wavre. Elles avaient l'ordre de passer la Dyle, pendant la nuit du 11 au 12 août, à Weert-Saint-Georges, d'occuper la montagne de Fer et de couper la retraite à l'armée belge, si elle persistait à livrer un combat inégal en avant de Louvain.

La division Kortheyligers, en apprenant la marche rétrograde du colonel Van den Broeck sur Ruremonde, se concentra à Hasselt pour se rapprocher de l'armée.

L'armée de l'Escaut, en arrivant sous les murs de Louvain, était composée :

1° de la brigade Niellon, 2e chasseurs à pied et 9e de ligne;

2° de la brigade Clump, 1er et 4e de ligne;

3° de la brigade de Lescaille, 12e de ligne, un bataillon du 7e de ligne, un bataillon de corps franc, la compagnie de chasseurs Chasteleer de la garde civique de Bruxelles;

4° de la brigade Koekelberg, gardes civiques de Bruxelles, Namur et Mons;

5° de la brigade de cavalerie Marneffe, 1er chasseurs et 1er lanciers;

6° des batteries Lauwreys, Rigano, Dupont, Bounam de Ryckholt et Eenens, sous les ordres du major Dupont.

L'effectif général peut être évalué à environ dix mille hommes de troupes régulières et deux mille de gardes civiques, ensemble douze mille hommes (1).

(1) Voyez les *états de situation*, à la suite des *Pièces justificatives*.

Digitized by Google

Le roi employa la journée du 10 à faire exécuter des reconnaissances qui, en l'absence d'officiers d'état-major, ne procurèrent que des renseignements incomplets.

Dans la position critique où il se trouvait, il lui restait l'espoir que M. Ch. de Brouckere déboucherait, dans la soirée du 11 ou le lendemain, avec le corps de Daine sur Tirlemont. et, par conséquent, sur les derrières ou sur le flanc gauche de l'armée hollandaise. Pour appuyer ce mouvement et opérer une jonction, le roi jugea, avec raison, qu'il devait se porter en avant et se rapprocher le plus possible de Tirlemont, sans compromettre, toutefois, ses communications avec Louvain (1).

En prenant ce parti, il s'assurait plusieurs avantages : il évitait une action sous les murs de Louvain, position dangereuse en cas de non-succès; en allant au-devant de son adversaire, il gagnait un temps que l'avant-garde de l'armée française mettrait à profit pour pénétrer dans le cercle des opérations, et par sa seule apparition arrêter le prince; enfin, il relevait le moral de la troupe, qui, sans tenir compte de son infériorité numérique et de l'ensemble de la situation, demandait à grands cris d'être conduite à l'ennemi.

Le roi montra, dans cette circonstance, qu'il était à la hauteur de la situation. Pressé de front et menacé sur son flanc gauche par une armée quatre fois supérieure en nombre, un général ordinaire se serait empressé de chercher un refuge derrière les murs de Louvain et de faire ses préparatifs de retraite. A ce moment, il ignorait encore qu'il était déjà débordé sur sa

(1) Voyez *Pièces justificatives*, n° XXX.

Digitized by Google

droite par la division Saxe-Weimar, à elle seule supérieure en nombre à son armée (1).

Le 11 au matin, le roi passa l'armée en revue sur les boulevards de Louvain. Vers midi, il se mit à la tête et marcha dans la direction de Tirlemont.

Le général Niellon se dirigea sur Pellenberg, et, de là, sur Lubbeek, où il passa la nuit du 11 au 12 août; il reçut l'ordre de couvrir le flanc gauche de l'armée et d'empêcher que la division Van Geen ne le débordât et ne lui coupât la retraite. Son

(1) M. A. Gendebien, accompagné de M. Vifquin, ingénieur en chef des ponts et chaussées, prétend avoir vu, le 10 août, dans l'après-midi, la division Saxe-Weimar ou son avant-garde se diriger vers la Dyle, dans la direction de Weert-Saint-Georges. Il rentra aussitôt en ville et rendit compte aux officiers généraux de l'état-major royal du mouvement de l'ennemi. Il indiqua en même temps un moyen qui aurait, sinon empêché, du moins rendu très-difficile le passage de la Dyle : ce moyen, fort simple, consistait à fermer les écluses à Louvain et à inonder la vallée de la Dyle en amont de la ville.

Le colonel d'artillerie Eenens nous a aussi assuré avoir eu connaissance de la marche de la division Saxe-Weimar, dans la matinée du 11, et en avoir donné avis à l'état-major général.

En effet, dès le 11 août, le prince annonce au roi son père, que la 2e division est à Bossut et dans les environs, d'où elle surveille les routes de Namur et de Wavre à Louvain. Il est donc très-probable que la 2e division ou son avant-garde se soit trouvée, dès le 10 août, au soir, à Bossut ou dans les environs.

Si nos renseignements sont exacts, le roi n'eut connaissance du mouvement du duc de Saxe-Weimar que fort avant dans la soirée du 11 août, après son retour de Bautersem.

Nous avons dit plus haut, que pour se mettre à l'abri d'une surprise sur la gauche de l'armée, le général de Ticken, à son arrivée sous les murs de Louvain, avait fait occuper le bois d'Héverlé par la brigade de gardes civiques de Bruxelles, d'où elle fut immédiatement retirée sur un ordre du général Goblet, chef d'état-major de l'armée.

Digitized by Google

avant-garde pénétra dans Lubbeek sans résistance, et en délogea deux compagnies qui se trouvaient là pour appuyer une réquisition de vivres et dans une sécurité tellement complète, que les hommes avaient déposé armes et bagages.

L'avant-garde du corps principal était composée de la brigade de Lescaille, d'un escadron du 1er lanciers et de la batterie Lauwreys.

Plus en arrière, marchaient en échelons les brigades Clump, Koekelberg, la brigade de cavalerie légère Marneffe et les trois autres batteries.

A la hauteur de Lovenjoul, l'avant-garde s'engagea avec celle de l'ennemi, qui fut repoussée jusque sur les hauteurs qui dominent Bautersem, du côté de Tirlemont. Cet engagement fort vif dura jusqu'au soir, sans que l'ennemi tentât un effort pour soutenir son avant-garde. De part et d'autre, on avait des motifs pour ne pas s'engager à fond. Plus le roi se serait avancé, plus il exposait sa ligne de retraite aux deux divisions chargées de le déborder.

Le 12e régiment se distingua particulièrement dans cette journée; il perdit deux cent cinquante hommes, en tués et blessés, sur un effectif de douze cents. Plusieurs chasseurs éclaireurs de Bruxelles prirent part à cette affaire et s'y firent remarquer.

L'avant-garde bivaqua dans Bautersem, et le corps principal, à cheval, sur la route, à la hauteur de Lovenjoul; la brigade Koekelberg, un peu en arrière et sur la gauche, dans la direction de la brigade Niellon.

Fort avant dans la soirée, on rappela l'escadron de lanciers

Digitized by Google

attaché à l'avant-garde. Ce mouvement rétrograde occasionna une panique parmi les paysans conducteurs de caissons de cartouches; les uns coupèrent les traits de leurs chevaux, et d'autres s'enfuirent à toute bride avec leurs caissons. Une partie du 12e régiment se laissa entraîner et se retira vers le corps principal : l'un de ses bataillons resta dans Bautersem.

Dans la soirée du 11 août, le roi fut rejoint à son quartier général par l'ambassadeur anglais, sir Robert Adair. Il eut connaissance de l'entrée de l'armée française en Belgique et de l'ordre expédié au prince d'Orange de se retirer devant l'armée française et de regagner la Hollande. Ce fut aussi dans la même soirée qu'il apprit la marche d'une division hollandaise sur sa droite, dans la direction de Bossut. Ces différentes circonstances lui démontraient l'inutilité de prolonger la lutte et la nécessité d'arrêter une effusion de sang désormais sans but. Le roi et l'ambassadeur anglais convinrent, en conséquence, de s'adresser le lendemain matin, 12 août, au prince d'Orange et de lui demander une suspension d'armes.

Le prince d'Orange avait de tout autres dispositions. Après dix jours d'opérations laborieuses sans résultat, il devait lui être pénible de rentrer en Hollande sans un gage de succès qu'on ne pût lui contester. Pour la première fois depuis son entrée en campagne, il se trouvait en face d'une force belge commandée en personne par le nouveau souverain, qu'il considérait comme son rival, et adossée à une ville de second ordre, dont l'occupation répandrait une auréole de gloire sur son armée. En conséquence, il se décida à profiter du répit que lui donnait l'armée française, à assaillir, à la tête de toutes ses forces réunies, l'armée peu nombreuse du roi, à la refouler dans les murs de Louvain, et à lui couper la retraite sur Bruxelles et sur Malines.

Digitized by Google

Le roi, de son côté, considérant la lutte comme terminée, ordonna, dans la soirée du 11 août, au général de Ticken de se retirer, le lendemain matin de bonne heure, sous les murs de Louvain.

A quatre heures du matin, au moment où les troupes belges levaient le bivac, la division Van Geen, placée en face de la brigade Niellon, donna le signal de l'attaque. Celui-ci, appréciant combien sa position était exposée en face d'un adversaire aussi supérieur en nombre et commandant l'élite de l'armée hollandaise, opéra un mouvement rétrograde jusque sur le mamelon de Pellenberg, qui domine tout le terrain environnant. Pendant cette retraite, il fut vigoureusement poursuivi par une batterie d'artillerie légère, appuyée de cavalerie. Arrivé en position, il arrêta l'ennemi pendant deux heures environ et l'empêcha de prendre en flanc le corps principal.

Au premier coup de canon tiré contre la brigade Niellon, la division Meyer, soutenue de la brigade de cuirassiers et de toute l'artillerie de réserve, se mit en mouvement, couverte par un épais rideau de tirailleurs. Un brouillard très-intense empêchait, de part et d'autre, de rien distinguer.

L'armée belge fut plus ou moins surprise; elle leva cependant assez promptement ses bivacs pour opposer à l'ennemi une ligne de tirailleurs qui le contînt. Une section d'artillerie, en position sur la chaussée, ouvrit son feu.

Vers cinq heures, l'avant-garde commença son mouvement de retraite et céda le terrain devant une démonstration d'attaque de la cavalerie ennemie précédée d'artillerie. C'est à ce moment que les batteries Lauwreys et Ryckholt ouvrirent leur feu, et que, par leur attitude ferme et la justesse de leur tir, elles

Digitized by Google

arrêtèrent le premier élan de l'ennemi. Ce temps d'arrêt imprimé à son mouvement en avant permit à l'infanterie et à la cavalerie belges de se retirer lentement et par échelons jusqu'à la hauteur de Pellenberg.

Le général Niellon s'était maintenu ici jusqu'à ce que le corps principal fût à peu près arrivé à sa hauteur. On lui avait transmis l'ordre de se retirer sur Louvain, en s'appuyant sur une réserve de deux bataillons de gardes civiques de Bruxelles, commandés par le major de Doncker, et d'une batterie d'artillerie, en position à l'extrémité de la crête du mamelon, situé en face de la ville. Ce mouvement rétrograde enhardit l'ennemi ; il lança son artillerie légère contre l'infanterie belge, dont deux bataillons du 9e de ligne, composés de nouvelles levées, au lieu de s'abriter dans un chemin creux qu'ils avaient devant eux, persistèrent à vouloir rester en plaine et à former le carré. L'artillerie, suivie de cavalerie, s'approcha des carrés jusqu'à petite portée, les accabla de mitraille et les mit en déroute. Niellon se trouva un moment dans la situation la plus critique, son artillerie à la merci de l'ennemi, lorsque soudain il se précipita, à la tête d'un bataillon du 2e chasseurs, au-devant de l'artillerie ennemie. Ce retour offensif imposa aux assaillants et permit à Niellon de continuer sa retraite sans autre perte que celle d'un caisson et d'une centaine de prisonniers et de blessés.

Ce mouvement précipité de retraite découvrit tout à fait le flanc gauche du corps principal, qui fut battu d'enfilade par une batterie établie sur les hauteurs que Niellon venait de quitter. Au même moment, une colonne de cuirassiers déboucha sur la gauche de la brigade Koekelberg, tandis qu'une batterie à cheval, profitant du moment d'hésitation produit par l'attaque de flanc, s'élança sur la chaussée et jeta quelque désordre dans le bataillon placé à la queue de la brigade Clump.

Digitized by Google

Ce fut là le seul moment critique de la journée. Pendant que l'arrière-garde contenait l'ennemi, les batteries Eenens et Dupont arrêtèrent le mouvement de flanc des cuirassiers et dégagèrent la brigade Koekelberg. La brigade Clump prit position à la hauteur du village de Corbeek-Loo, et se mit, par sa gauche, en communication avec la brigade Niellon; la cavalerie se plaça en seconde ligne et l'artillerie prit des positions qui enfilaient la chaussée.

Il était environ dix heures du matin, lorsque l'armée belge prit position à Corbeek-Loo. A ce moment un incident vint procurer une diversion aux combattants. De grand matin, sir Robert Adair avait dépêché, auprès du prince, lord Russell pour l'informer de l'arrivée de l'armée française, du changement qu'elle apportait dans la situation, et de la convenance d'arrêter l'effusion du sang, en accordant une suspension d'hostilités. Le prince repoussa ces propositions et déclara qu'il était résolu à s'emparer à tout prix de la ville de Louvain. En recevant cette réponse, sir Adair se décida à se rendre lui-même auprès du prince; il traversa donc intrépidement la ligne de tirailleurs, joignit le prince et le convainquit de la nécessité de suspendre les hostilités. Celui-ci accorda une suspension d'armes de vingt-quatre heures et exigea l'évacuation de la ville endéans ce terme. Sir Robert Adair traversa les lignes de l'armée belge au moment où elle venait de prendre position à Corbeek-Loo; il annonça au général de Ticken que le prince venait d'accorder une suspension d'armes, et qu'il fallait, à l'instant, cesser toute hostilité. Le prince, en effet, arrêta son mouvement offensif et fit suspendre le feu. Mais il n'en fut pas de même à la gauche du général de Ticken : là, le général Van Geen continuant toujours à déborder la gauche de l'armée belge, sans interrompre son feu, de Ticken envoya un de ses officiers auprès du prince pour lui demander la raison de ce

Digitized by Google

mouvement, malgré la suspension des hostilités, et pour le prévenir que, s'il continuait, il ferait aussi gronder le canon. « Eh « bien, répondit le prince, *si l'on canonne, nous canonnerons!* » A cette réponse, le général de Ticken ordonna immédiatement de recommencer le feu, et l'un des premiers coups tirés par l'artillerie belge renversa le cheval du prince.

Jusqu'au retour de Robert Adair, le roi avait constamment dirigé les mouvements de sa petite armée. « Toujours au milieu de la ligne de tirailleurs, il remplit, dans cette journée, dit M. White, à la fois les fonctions de roi, de général et de soldat. A plusieurs reprises, il témoigna sa satisfaction aux 1er et 4e régiments, au bataillon du 7e de ligne, composé de conscrits arrivés la veille du dépôt et commandés par le major Van Landewyk, du calme et de l'ordre avec lesquels ils exécutèrent les mouvements successifs de retraite.

Ajoutant foi à la parole du prince, le roi rendit le commandement au général de Ticken et reprit le chemin de Louvain avec sir Robert Adair. Lorsqu'il entendit la reprise de la canonnade, dont il ne soupçonnait pas le motif, il ordonna impérativement au général de cesser le feu et de rentrer en ville : force fut d'obéir. Toutes les batteries se concentrèrent et convergèrent leurs feux sur le débouché de Corbeek-Loo. Sous la protection de l'artillerie, la cavalerie et l'infanterie firent successivement leur entrée en ville dans l'ordre le plus parfait et allèrent se former en bataille sur les boulevards. Une batterie de 12, en position sur le point culminant des hauteurs qui encaissent Louvain, arrêta une charge de lanciers de la division Van Geen sur la brigade Niellon, qui rentra la dernière en ville.

Au moment où l'armée se retira dans Louvain, il était onze heures du matin. L'engagement avait commencé à quatre

Digitized by Google

heures. Elle avait ainsi mis sept heures à faire deux lieues de retraite. C'est le plus bel éloge que l'on puisse faire de sa conduite dans cette affaire, que les Hollandais ont élevée aux proportions d'une bataille et que l'esprit de parti a convertie en une déroute honteuse pour les troupes belges. Le résultat de la journée appartient incontestablement au prince; mais, eu égard à la disproportion numérique entre les deux partis, l'honneur des armes revient à l'armée belge.

Le premier acte de la journée du 12 était terminé. Le prince en voulait un second : il devait, en effet, éprouver un regret amer de n'avoir pu accabler une poignée d'hommes, et, d'autre part, de se voir arrêté dans la réalisation de ses désirs par l'intervention française, dont l'influence venait lui arracher une suspension d'hostilités. Dans cette situation, il était alternativement en butte à une sorte de désespoir et de perplexité étrange; tantôt, il cédait devant les circonstances impérieuses qui l'arrêtaient dans sa marche, tantôt il voulait s'affranchir du joug qu'elles lui imposaient. Ce n'est qu'ainsi qu'on peut s'expliquer comment il refusa d'abord une suspension d'armes, comment il l'accorda ensuite et comment il chercha de nouveau à éluder sa promesse, en poursuivant son mouvement offensif, contrairement aux usages de la guerre.

La rentrée de l'armée belge dans Louvain semblait devoir mettre un terme à l'incertitude où le prince avait laissé jusque-là le général de Ticken sur ses projets hostiles. En voyant, peu après, toute l'armée hollandaise s'avancer en ordre de bataille et ses tirailleurs s'emparer de la maison et du jardin de Tivoli, qui dominait une batterie à barbette occupée par des sapeurs-mineurs belges, il était du devoir du général de Ticken de prendre des mesures de défense. La chose lui fut facile : loin d'être démoralisée, toute l'armée courut spontanément aux

Digitized by Google

armes; l'artillerie de campagne s'établit sur les ailes de l'artillerie de position, forte de soixante pièces.

En attendant, l'armée hollandaise avançait toujours : un régiment de lanciers s'approchait à portée de canon de l'abbaye du Parc; les cuirassiers, de la porte de Tirlemont, précédés de quatre batteries. Tout à coup, les chasseurs hollandais embusqués dans le jardin de Tivoli ouvrirent leur feu sur les sapeurs-mineurs occupant la lunette. Le capitaine Eenens, commandant l'artillerie de position, ordonna, sans hésitation, de commencer le feu. Un combat d'artillerie s'engagea, qui ne pouvait que tourner à la confusion du prince, qui l'avait provoqué : quinze minutes d'un feu vif suffirent pour refouler au delà du versant des hauteurs la cavalerie et l'infanterie; la première fut surtout très-maltraitée; l'artillerie, dit-on, eut sept pièces démontées. Des parlementaires, envoyés, cette fois, par le prince, se précipitèrent, non sans danger, au milieu des combattants; ils réclamèrent l'exécution de l'armistice, et parvinrent enfin à faire cesser le feu.

Au prince seul revient la responsabilité de la violation de l'armistice, que, dans l'effervescence du moment, l'esprit de parti attribua au désordre et à l'indiscipline, qui auraient, à ce moment, régné dans l'armée belge. Le fait unique de la marche offensive de l'armée hollandaise constate que la reprise des hostilités doit lui être imputée.

Le prince n'avait évidemment qu'un but, celui de jeter le désordre dans l'armée belge et d'amener sa dissolution, ce qui pouvait considérablement simplifier la situation. Toute la nationalité belge se résumait, en ce moment, en la personne du Roi et dans le petit nombre de troupes sous ses ordres. Selon toutes les probabilités, on ne pouvait plus compter sur le corps de Daine;

Digitized by Google

quant à l'armée française, le prince ignorait jusqu'où elle s'était avancée. S'il parvenait à occuper Louvain dans la journée du 12, en dissipant l'armée belge, soit par des démonstrations, soit en provoquant le désordre dans ses rangs, il pouvait, le lendemain 13, au matin, faire son entrée dans Bruxelles. Dès lors, toute la situation changeait de face, et les chances de restauration augmentaient. Que ces idées l'aient préoccupé en ce moment, c'est ce que démontre clairement sa conduite ultérieure.

Pendant cette échauffourée, qui venait d'occasionner des pertes assez sensibles à l'armée hollandaise, le général Goblet se rendait au quartier général du prince pour arrêter les conditions de la suspension d'armes, accordée à la demande de sir Robert Adair. Il avait été convenu que les troupes belges évacueraient la place de Louvain et qu'il y aurait une suspension d'hostilités de vingt-quatre heures. Depuis le départ de sir Robert Adair, le prince s'était ravisé; il avait converti la suspension d'hostilités en une capitulation qu'il dictait en vainqueur et sans admettre de débat sur les conditions de l'évacuation. Ainsi, dans cette pièce, il omettait à dessein d'indiquer l'heure à laquelle les troupes quitteraient la ville et la direction qu'elles prendraient à leur sortie (1).

L'omission de ces conditions donna lieu au troisième acte de la journée. Sans la fermeté que déployèrent le roi et le général de Ticken, elle eût abouti à une catastrophe, à la dissolution de l'armée.

La nouvelle de la signature de la suspension d'armes se

(1) Voyez *Pièces justificatives*, n° XXIX.

Digitized by Google

répandit rapidement et fut considérée comme la fin des hostilités. L'armée et les gardes civiques rompirent leurs rangs : l'une reçut des rations de vivres; les autres, privés depuis trois jours de toute distribution et n'en attendant aucune, se répandirent dans la ville pour satisfaire à des besoins impérieux : quelques-uns, désireux de revoir leurs familles, plongées dans l'inquiétude, s'empressèrent de quitter Louvain pour gagner Bruxelles. Mais, à leur sortie, ils furent fort étonnés de trouver la division Saxe-Weimar dans une attitude hostile et leur refusant le passage. Ils rentrèrent précipitamment en ville, où ils répandirent la consternation : les habitants augmentèrent la confusion générale; ils crurent qu'ils allaient être exposés à une attaque de vive force, à un bombardement. Ce qui s'était passé dans la journée justifiait cette panique générale : la parole donnée par le prince à sir Robert Adair et la convention écrite qui devait la confirmer venaient tour à tour d'être violées. Si l'on y ajoute la préoccupation générale de trahison qui assiégeait tous les esprits et qui n'était que trop fondée, on cessera d'être étonné des désordres dont Louvain fut le théâtre dans l'après-midi du 12.

Fort heureusement, le roi et le général de Ticken ne se laissèrent nullement émouvoir au contact de la terreur qui s'était emparée de tout le monde. Le roi se hâta d'envoyer un de ses officiers auprès du duc de Saxe-Weimar pour lui donner connaissance de l'armistice qui avait été conclu et en réclamer l'exécution.

Le duc, qui était initié aux plus secrètes pensées du prince, ressentait aussi vivement que lui le regret de ne pouvoir humilier l'ennemi. La franchise et la loyauté de son caractère, qui ne lui permirent jamais de capituler avec ses devoirs de soldat, l'avaient souvent poussé à flétrir, dans un langage énergique,

Digitized by Google

les intrigues de tous les partis, ne ménageant pas plus les Hollandais que les Belges. En outre, pendant toute la durée de la révolution, le duc personnifiait la réaction hollandaise dans ce qu'elle avait de plus rigoureux. Il n'admettait de capitulation d'aucune sorte avec les rebelles; quoique doué d'un esprit fort éclairé, il ne pouvait comprendre les raisons de haute politique qui, dans cette circonstance, forçaient l'Angleterre à prendre sous sa protection une révolution qui détruisait l'œuvre favorite de sa diplomatie.

Déjà, dans la matinée, le duc avait traité fort durement lord Russell, qui était venu lui annoncer la cessation des hostilités. Il ménagea moins encore l'envoyé du roi; il connaissait parfaitement les relations de ce personnage avec les principaux agents des intrigues en Belgique; il l'accabla de reproches et le renvoya sans réponse catégorique, quant à la mission dont le roi l'avait chargé.

Dans cette occurrence, il ne restait au roi qu'à consulter sa dignité et son honneur. Évidemment, on voulait lui faire subir une humiliation et le contraindre à défiler, à la tête de ses troupes, devant un adversaire qui cherchait une compensation pour la ruine définitive de ses projets et la perte d'une couronne, objet de ses plus ardents désirs. Le roi prit, sans hésiter, le parti le plus digne, et qui témoigne à la fois de son sang-froid et de son courage : il résolut de se faire jour à travers l'ennemi, l'épée à la main.

Avant de rendre compte de la manière dont il exécuta son projet, il nous faut expliquer la position qu'occupait le duc de Saxe-Weimar.

Sa division avait passé la Dyle de grand matin, le 12 août,

Digitized by Google

et s'était dirigée par Neeryssche et Leefdael sur la chaussée de Bruxelles, à la hauteur de Zeven-Slapers. De là, elle s'était avancée jusqu'à la montagne de Fer, qu'elle occupa à midi, s'étendant, par sa gauche, dans la direction de Hérent, sur la chaussée de Malines, le gros de ses forces occupant la chaussée de Bruxelles, par où l'on supposait que les Belges tenteraient d'exécuter leur retraite. Deux batteries d'artillerie se trouvaient en position à droite et à gauche de la chaussée, pouvant converger leurs feux sur le débouché de la ville.

Sa gauche, s'appuyant à la chaussée de Malines, était la partie faible de son ordre de bataille. Le général Van Geen, qui aurait dû l'appuyer d'une de ses brigades après avoir repoussé la brigade Niellon, se trouvait en retard sur ce point et n'avait pas exécuté les ordres qu'il avait reçus.

Ce fut d'après ces données que le roi concerta sa sortie ; il se mit à la tête de la brigade de cavalerie du général de Marneffe, se porta droit sur le centre de la position du duc, qui, croyant à une charge pour le percer, se hâta de replier sa gauche sur son centre et d'abandonner la chaussée de Malines. Ce fut au milieu de ces préparatifs de défense que le roi, à la tête de sa cavalerie, se porta rapidement en avant, refoula la ligne des tirailleurs; puis, tournant brusquement à droite, défilant devant la division ennemie, il déboucha sur la chaussée de Malines, d'où il gagna sans encombre le pont de Campenhout, sur le canal de Malines.

Le roi, avant de quitter Louvain, laissa-t-il des ordres pour le général de Ticken, resté en ville avec toute l'infanterie et l'artillerie? Il est à supposer que oui. Cependant, le général n'en reçut aucun. En apprenant le départ du roi, de Ticken, mû par un sentiment de dignité qui l'honore, se décida à ne pas se sou-

Digitized by Google

mettre à l'humiliation de défiler devant l'ennemi ; il prit la résolution d'imiter le roi et de se faire jour les armes à la main. Il forma sa division, en dehors de la porte de Malines, en colonne serrée, répartie à droite et à gauche de la chaussée, la batterie Lauwreys au centre : l'arrière-garde avec le reste de l'artillerie suivait à une certaine distance.

Au moment où la colonne se mettait en route, le général Goblet, resté à Louvain, se présenta au général de Ticken, lui exposa l'inutilité de tenter une sortie qui pouvait lui coûter beaucoup de monde, alors que, d'après la suspension d'armes, il pourrait sortir, le lendemain matin, avec armes et bagages.

Le général ne tint aucun compte de ces remontrances ; il se mit à la tête de ses troupes, ordonna de battre la charge, dispersa les bataillons hollandais qui voulaient lui barrer le passage, et défila fièrement sous l'artillerie de la division Saxe-Weimar, dont le tir, trop élevé, lui causa heureusement peu de pertes.

L'arrière-garde et l'artillerie ne purent suivre le mouvement, et rétrogradèrent vers la ville.

Le général Niellon, nommé par le roi au commandement de la place, attiré par le feu fort vif de cet engagement, accourut sur les lieux, se précipita, avec son intrépidité ordinaire, au milieu des combattants, accosta un colonel de cavalerie, auprès duquel il invoqua l'armistice, et l'invita à dépêcher un officier auprès du duc pour lui demander ses ordres. Peu d'instants après, l'officier revint avec l'ordre de faire cesser le feu et de laisser un libre passage aux troupes belges qui voulaient rejoindre le général de Ticken.

Digitized by Google

Ainsi avortèrent, dans cette journée, toutes les ruses de guerre imaginées par le prince pour introduire, dans les rangs de l'armée belge, une dissolution qu'il n'avait pu opérer de vive force. Nous avons insisté sur ces détails, parce qu'à l'époque où ces événements eurent lieu, la presse hollandaise et l'écho qu'elle trouva dans les feuilles dévouées au principe absolu en Europe, les ont étrangement défigurés. Le peuple belge, profondément ulcéré du résultat de la campagne, garda le silence qui convient au malheur immérité et préparé par la trahison : il oublia la compensation qu'il aurait pu trouver dans la conduite courageuse de ses soldats, qui ne démentirent pas un seul instant leur vieille réputation de bravoure.

Aux yeux de la presse absolutiste en Europe, les prétendues victoires remportées par le prince d'Orange ne se rapportaient pas uniquement à la Belgique : tout le parti libéral en France, en Espagne, en Italie, en Pologne, était rendu solidaire de la défaite qu'elle venait d'essuyer. Le peuple hollandais, dans son essence républicaine et libérale, épousait les intérêts du parti qu'il avait combattu avec tant de gloire au XVIe siècle, en embrassant la cause de sa dynastie, qui, seule, était en jeu.

Au delà des frontières de la Belgique, on ne voyait qu'un peuple loyalement vaincu les armes à la main ; on ignorait la trame dans laquelle il avait été enlacé depuis le jour de son émancipation. Jusqu'à ce moment, on ignore généralement, même en Belgique, la part qu'avaient prise au triste dénoûment que nous venons de décrire des hommes à qui le pays avait confié ses destinées : comme ils ne possédaient pas les qualités qui constituent les Monk, ils avaient eu recours, ainsi que toutes les âmes faibles, aux ruses, aux intrigues ; ils perdirent ainsi, sans retour, la cause du prince et préparèrent le déshonneur de leur patrie.

Digitized by Google

A son retour en ville, le général Niellon s'aperçut que le duc avait fait occuper les approches de la porte de Bruxelles; il lui dépêcha le colonel de Liem, qu'il fit accompagner d'un de ses aides de camp; il le chargea de dire au duc que, d'après la convention, ses troupes devaient rester hors de la portée du canon de la place, et qu'il pouvait se faire assurer de l'existence de la convention, en envoyant auprès du prince un officier à qui il accorderait le libre passage à travers la ville.

Niellon, ayant connaissance de la manière brusque dont le duc avait accueilli les précédents parlementaires, engagea ses envoyés à faire bonne contenance. La recommandation fut inutile : le duc, oubliant un instant de dépit, en était revenu à son naturel.

Pendant le peu de relations qu'il eut avec le général Niellon, commandant la place, le duc fut poli, courtois, s'informa de la santé du général et lui fit dire qu'il aurait un soin particulier des blessés de son ancien régiment, le 2e chasseurs à pied. Nous citons ce fait pour prouver que le duc savait distinguer et honorer un adversaire brave et loyal comme lui, quelles que fussent son origine et la cause qu'il défendait. Ce qui lui avait toujours répugné, depuis l'origine de la révolution, c'étaient les intrigues souterraines.

Le lendemain, 13 août, à l'heure de midi, le général Niellon évacua Louvain à la tête de trois cents hommes d'infanterie et d'un escadron de cavalerie; il rejoignit, dans l'après-midi, l'armée au pont de Campenhout.

Le roi s'était replié, la veille, sur Malines, laissant une forte arrière-garde au pont de Campenhout. A la suite des événements qui venaient de se succéder, il avait des motifs sérieux

Digitized by Google

pour ne pas s'abandonner aveuglément à l'intervention de la diplomatie. Il fit avancer le corps de de Ticken, qui prit position derrière le canal de Malines, prêt à recommencer les hostilités si le prince, à l'expiration des vingt-quatre heures de suspension d'armes, se proposait de l'attaquer. Mais, ayant acquis la certitude de l'entrée de l'armée française en Belgique, le prince renonça à tout projet hostile, et conclut, le 13 août, avec le général Belliard une convention qui régla l'évacuation du territoire belge par l'armée hollandaise. D'après cette convention, l'armée hollandaise devait commencer son mouvement de retraite le 14, au matin, par les routes de Diest et de Tirlemont. Elle devait être suivie, à une journée de distance, par des divisions de l'armée française.

Voici la teneur de la convention conclue entre le prince d'Orange et le maréchal Gérard :

ART. 1er.

ÉTAPES

DE L'ARMÉE FRANÇAISE.	DE L'ARMÉE HOLLANDAISE.
—	—
15 août. — Jodoigne.	Tirlemont.
16 et 17. — Tirlemont.	Saint-Trond.
18 et 19. — Saint-Trond.	Hasselt.
20. — Hasselt.	Les Hollandais rentrent sur leur territoire.

ART. 2.

La ville de Louvain n'aura pas de logements militaires. Les

Digitized by Google

portes seulement seront gardées par les troupes hollandaises, ayant des piquets sur les places pour le maintien de l'ordre.

ART. 3.

Le corps du prince de Saxe-Weimar, qui est sur la route de Louvain à Bruxelles par Cortenberg et Tervueren, traversera de suite la ville de Louvain pour se rendre sur la route de Tirlemont, où se trouvent les deux autres divisions de l'armée.

ART. 4.

La ville de Louvain doit faire fournir à l'armée hollandaise des vivres et des fourrages.

Dans la journée du 15, le colonel de Brouckere déboucha, avec le corps de Daine, à la hauteur de Tirlemont. Trois fois vingt-quatre heures plus tôt, cette diversion aurait pu rendre l'intervention inutile. Arrivé à Liége le 10, dans la journée, malgré toute l'activité et l'énergie qu'il déploya dans cette circonstance, il ne lui fut pas possible de rétablir parmi les troupes l'ordre et la discipline assez tôt pour les ramener dans la zone des opérations et prendre part à la défense de Louvain.

L'armée française se rendit à l'appel du roi, avec cette étonnante rapidité qui est pour plus de moitié dans les succès qu'on obtient à la guerre. Ce fut le 9 août que le roi expédia son courrier au maréchal Gérard pour l'inviter à pénétrer sur le territoire belge, et, dès le 12 août, les différentes divisions françaises occupaient les positions ci-après, menaçant la ligne d'opérations de l'armée du prince; c'est ce qui explique comment celui-ci se résigna à signer une convention dont les conditions durent lui

Digitized by Google

être peu agréables : elles étaient empreintes de la suprématie militaire que la France s'est acquise en Europe.

La division Barrois à Eghezée ;

La division Teste et le duc d'Orléans à Bruxelles ;

La division Tiburce Sébastiani à Wavre ;

La brigade de cavalerie légère à Tirlemont ;

La division Hullot à Braine-l'Alleud ;

La division Dejean à Wastine ;

La division de grosse cavalerie Gérard à Mons ;

La division Tholozé à Chaumont.

Les Hollandais ont donné le nom pompeux de *campagne de dix jours* aux opérations du mois d'août. Notre intention n'est pas de contester leur succès. Nous avons voulu rechercher les causes de notre défaite, afin que les générations à venir puissent éviter les écueils où leurs aïeux ont échoué. Nous désirons que la vérité soit connue, et nous ne voulons pas raviver la querelle entre les Belges et les Hollandais. Jadis frères et vivant en communauté, ils ont été, pendant un long laps de temps, séparés par les vicissitudes politiques qui leur ont fait une vie et un caractère distincts. Mais les intérêts territoriaux sont restés les mêmes : isolés, ils sont impuissants dans les grandes crises qui surgissent de temps à autre en Europe ; unis, avec les ressources comparativement importantes dont ils disposent, eu égard aux grandes puissances qui les enveloppent, ils peuvent peser dans la balance des destinées du monde.

Cela dit, nous résumerons en peu de mots la campagne du

Digitized by Google

mois d'août avec toute l'impartialité dont nous nous sentons pénétré.

Le prince d'Orange avait pour lui l'avantage de l'initiative, de la surprise, et des forces qui étaient supérieures des deux tiers à celles de son adversaire.

Le 2 août, il franchit la frontière, en avant de Turnhout, avec trois divisions d'infanterie et une de cavalerie. Le général Niellon, à la tête de dix-huit cents hommes, l'arrête pendant deux jours sans se laisser entamer.

Ce n'est que le 5 août, quatre jours après avoir franchi la frontière, qu'il occupa la position centrale de Diest, située à quatre lieues de Turnhout. Dès ce jour, il se trouva en communication avec la division Kortheyligers, qui s'était avancée sur la chaussée de Bois-le-Duc, dans la direction de Hasselt.

Du 5 au 8 août, il cerna, avec ses soixante mille hommes, le corps du général Daine. Pendant ces quatre jours, nous sommes témoins du singulier combat de Houthalen, le 6, où toute la division Kortheyligers lutte, pendant une journée entière, contre deux bataillons et deux pièces d'artillerie belges, tandis que le corps de Daine, à une demi-lieue de là, reste spectateur impassible de cette lutte inégale. Le général Kortheyligers, n'ayant pu vaincre la résistance du détachement belge, se retire dans la direction de Beeringen. Cet engagement a lieu au centre d'un cercle d'environ trois lieues, dont la circonférence est occupée par les autres divisions ennemies dont pas une n'accourt au feu.

Le lendemain, 7 août, le général Daine engage son corps dans la vallée du Démer, occupée par les divisions Meyer, Van

Digitized by Google

Geen et la division de cavalerie. Son avant-garde tombe dans une embuscade : officiers et soldats, abandonnés de leurs généraux, font des prodiges de valeur; ils refoulent l'ennemi jusqu'à cinq quarts de lieue de Diest; ils ne s'arrêtent que fort avant dans la soirée, alors qu'ils s'aperçoivent qu'ils ne sont pas soutenus.

Au lieu de poursuivre ce premier succès, le général Daine ordonne, pendant la nuit, la retraite sous les murs de Hasselt, laissant à Curange le bataillon de Lecharlier; il se décide à se retirer le lendemain, 8 août, sur Liége.

Ce même jour, à quatre heures du matin, le prince se met, de sa personne, à la tête de l'armée et se dirige sur Hasselt; il est arrêté, devant Curange, par le bataillon Lecharlier, qui oppose une résistance telle, que le prince croit avoir affaire à tout le corps d'armée de Daine; il s'arrête, déploie son armée pour une action générale, ainsi qu'il l'avoue lui-même dans son rapport au roi son père; il perd ainsi quatre heures et donne le temps au général Daine d'évacuer Hasselt et de gagner la route de Tongres. Celui-ci, au lieu de mettre à profit le répit que lui donne le prince, ne quitte cependant Hasselt que vers sept heures et demie. Au moment où son arrière-garde est encore en vue de la ville, un escadron de cavalerie ennemie et une demi-batterie d'artillerie en débouche. Trois coups de canon mettent la colonne belge dans une déroute complète. Cela parait suffire au prince, car il ne prend aucune disposition; il ne fait avancer aucune troupe pour achever la dissolution du corps de Daine. Bien plus, la division Saxe-Weimar, qui avait reçu l'ordre de se porter de Saint-Trond sur Wimmertingen pour menacer la ligne de retraite de Daine sur Liége, laisse filer ces troupes en désordre sans tenter un mouvement pour les arrêter. Pour qui connait l'ardeur et l'activité du duc de Saxe-

Digitized by Google

Weimar, cette attitude passive ne peut être attribuée qu'aux causes mystérieuses qui dominaient toutes les opérations du prince, depuis qu'il était engagé avec le général Daine.

Sur ces entrefaites, le général de Ticken se trouve arrêté sous les murs d'Anvers jusqu'au 6 août; il reçoit, enfin, l'ordre de se porter sur Diest pour opérer sa jonction avec Daine. Son corps d'armée arrive le 8 dans les environs de cette ville, précisément au moment où le général Daine se retire sur Liége. Trouvant la ville occupée par l'ennemi, le général de Ticken rejoint le roi à Aerschot. Ignorant la retraite de Daine, le roi se dirige, le 9, sur Montaigu pour opérer sa jonction. En route, il apprend la déroute de ce corps et sa retraite sur Liége. En conséquence, il se replie sous les murs de Louvain.

Le prince ne peut ignorer la présence du roi à quelques lieues en arrière de lui; il a les coudées franches depuis le départ de Daine. Que va-t-il entreprendre? Il opère lentement un changement de front, qui porte son armée sur la chaussée de Liége à Louvain, et ce n'est que le 11 août qu'il occupe Tirlemont avec le gros de ses forces, ayant une avant-garde à Bautersem, à deux lieues de Louvain. Depuis le 8 jusqu'au 11, il lui a donc fallu quatre jours pour opérer ce mouvement. Dans la soirée de ce jour, l'avant-garde de la petite armée belge chasse les Hollandais de Bautersem. Le 12, enfin, pendant que la division Van Geen menace le flanc gauche de l'armée du roi, que la division Saxe-Weimar lui coupe la retraite sur Bruxelles, le prince, avec le reste de ses forces, attaque de front l'armée belge. A quoi aboutissent et cette attaque et ces démonstrations? A une retraite, qui fait le plus grand honneur au roi et aux troupes sous ses ordres. Attaquées à quatre heures du matin, elles rentrent à onze heures dans la ville de Louvain

Digitized by Google

sans s'être laissé entamer; *elles mettent sept heures à faire deux lieues de chemin!*

La capitulation est signée. Les troupes belges sont autorisées à évacuer Louvain et à se retirer derrière le canal de Malines. Mais le duc de Saxe-Weimar s'y oppose. On croit à leur démoralisation; on espère, par des moyens que réprouve la loyauté, jeter le désordre dans leurs rangs. La présence du roi et du général de Ticken leur inspire une confiance que n'avaient pas leurs camarades dans la conduite de leurs chefs à l'armée de la Meuse. Le roi, à la tête de la cavalerie, et le général de Ticken, à la tête de l'infanterie, se font jour à travers les rangs de la division Saxe-Weimar, et gagnent le pont de Campenhout.

Pour compléter le tableau des opérations militaires que nous venons de tracer, voici les chiffres des pertes accusées par les deux parties.

D'après le tableau officiel publié dans le *Staats Courant,* la perte de l'armée hollandaise est portée à :

1° Tués.	112	
2° Blessés	547	
	——	659
D'après un tableau qui nous a été fourni par le ministre de la guerre, notre perte en blessés s'est élevée à	453	
Le nombre de tués à	91	
	——	544
Total des tués et blessés. . .		1,203

Digitized by Google

Le nombre de prisonniers faits par l'armée hollandaise s'est élevé à huit officiers et environ quatre cents hommes.

En outre, le corps de Daine, dans sa déroute, a abandonné à l'armée ennemie cinq pièces d'artillerie et sept caissons.

Ces chiffres donnent une idée exacte du peu d'importance des opérations militaires que nous venons de décrire. Soixante mille Hollandais se trouvent pendant dix jours en présence de vingt-cinq mille Belges divisés en deux corps, séparés l'un de l'autre par une distance de vingt lieues, et, tous ensemble, ne subissent qu'une perte de douze cent trois tués et blessés! Ce chiffre, à lui seul, explique le caractère de la guerre, campagne toute politique, où une partie des généraux belges étaient d'intelligence avec le prince, qui a déclaré ne s'être décidé à exécuter son projet d'invasion que sur les instances pressantes de son parti en Belgique. On lui avait donné l'assurance que l'armée belge se retirerait devant ses démonstrations, et qu'il n'aurait affaire qu'à une poignée de volontaires, étrangers pour la plupart, qu'on lui avait dépeints comme des gens de sac et de corde. On lui avait promis de les mettre dans des positions telles, qu'il en aurait bon marché. Lorsque le prince d'Orange reçut la nouvelle de l'intervention de l'armée française, il se retourna vers les officiers de son état-major et leur dit qu'il ne fallait plus compter sur le concours promis; que la peur allait enchaîner le dévouement de ses prétendus partisans. Ces renseignements, que nous tenons de personnes bien informées, sont corroborés par les faits. En effet, à Turnhout, à Houthalen, à Kermpt, à Curange, les Hollandais n'ont eu affaire qu'à des corps de volontaires ou à des troupes de ligne formées en majorité de volontaires, dont les corps avaient été dissous au mois de mars précédent (1).

(1) On a fait beaucoup de bruit, en Hollande, au sujet des volontaires

Digitized by Google

Il n'y a pas jusqu'aux bulletins du prince adressés au roi son père, qui ne confirment le résultat négatif de ses opérations. Quoique rédigés en vue de faire impression sur les populations en Hollande, tout y est vague et enveloppé d'un voile mystérieux. On y cherche en vain les détails circonstanciés des différents combats, et, dans l'affaire de Louvain, les proportions d'une bataille et d'une déroute, toujours faciles à constater par les pertes essuyées par l'ennemi, par les blessés, les morts ou les prisonniers qu'il a laissés sur le champ de bataille (1).

Nous avons démontré d'une manière irréfutable que la campagne du mois d'août 1831 n'a pu porter aucune atteinte à l'honneur des armes belges; que, loin de là, dans toutes les rencontres, elles ont, malgré leur grande infériorité numérique, dignement soutenu la réputation de bravoure que leurs aïeux leur ont léguée dans l'histoire.

De l'ensemble des faits politiques et militaires qui ont marqué la période révolutionnaire, nous concluons que la campagne du mois d'août 1831 n'est que l'exécution de la conspiration du mois de mars transportée sur le champ de bataille avec le consentement tacite de la conférence de Londres (2).

étrangers accourus en Belgique pour défendre la révolution. L'histoire et les révolutions modernes nous démontrent qu'il en a été de même partout. Lorsque Requesens vint remplacer le duc d'Albe dans le gouvernement des Pays-Bas, les Hollandais lui demandèrent un armistice. Il répondit qu'il était prêt à le leur accorder, à la condition qu'ils renverraient tous les volontaires étrangers qui concouraient à la défense de leur pays. Ils refusèrent : en les renvoyant, ils se seraient en quelque sorte désarmés.

(1) Les bulletins du prince d'Orange se trouvent à la suite des *Pièces justificatives*. Voyez nos XXXI et suivants.

(2) Nous nous sommes abstenu de rapporter les hostilités dans les deux Flandres; elles n'offrent aucun intérêt et se réduisent à des affaires de postes, dont les succès se sont balancés de part et d'autre.

Digitized by Google

CONCLUSION.

La Belgique est une des contrées du continent européen qui ont subi les transformations les plus complètes; elle en est redevable à sa situation territoriale qui la destinait primitivement à occuper une position centrale importante entre les deux grandes races qui partagent l'Europe. Charles le Téméraire et Charles-Quint, tous deux princes éminemment nationaux, ont failli à leur mission; ils ont entravé les destinées réservées au peuple belge, en employant leur puissance à des projets chimériques, et en perdant de vue l'avenir de leurs États héréditaires.

Si l'on jette un coup d'œil rapide sur le passé de la Belgique, on s'étonne du rôle important qu'elle a joué dans le développement de l'humanité.

Digitized by Google

La conquête romaine l'initie d'abord à sa civilisation. Les Francs lui donnent la suprématie sur le nord et le centre de la Gaule. Charlemagne en fait le cœur de son empire et le foyer de l'esprit moderne. Sous les ducs de Bourgogne, on voit s'y développer à la fois l'industrie, le commerce, les arts, les libertés politiques, auxquels elle initie successivement l'Angleterre, la France et l'Allemagne. Sous Charles-Quint, elle parvient à un degré de splendeur inconnu jusqu'alors. Ce prince, unissant à ses riches et puissants États héréditaires l'Espagne et l'Amérique, l'Autriche et l'Italie, devient l'arbitre du monde; il s'efforce de reconstituer l'empire de Charlemagne, dont il se considère comme le successeur; il échoue dans la réalisation de ses projets gigantesques, et, en faisant donner à son fils Philippe II une éducation espagnole, il prépare la décadence de ses États héréditaires, de son pays natal.

Le despotisme fanatique de Philippe II détruit en quelques années l'œuvre de plusieurs siècles. Le peuple belge et sa civilisation avancée disparaissent de la scène du monde pendant environ deux siècles et demi. La révolution française le ressuscite; elle réveille en lui les idées qui, jadis, avaient fait sa grandeur. Un demi-quart de siècle suffit pour le relever au niveau des nations les plus avancées que, jadis, il initiait aux éléments de cette civilisation, aujourd'hui la gloire du XIXe siècle.

Une grande et féconde pensée engagea les grandes puissances, en 1814, à reconstituer en partie l'héritage de Charles-Quint. La Belgique et la Hollande furent unies sous le sceptre de Guillaume Ier, le descendant du grand homme qui avait combattu le despotisme de Philippe II et arraché à ce prince les provinces septentrionales des Pays-Bas.

Ce prince, honnête homme mais imbu de préjugés, faillit à sa

Digitized by Google

tâche et provoqua la révolution de 1830, qui, une seconde fois, démembra l'héritage de Charles-Quint.

La révolution de 1830 n'a aucune analogie avec ces ouragans populaires qui ont bouleversé l'Europe depuis soixante ans ; elle n'a eu pour but ni l'expulsion d'une dynastie vieillie, ni l'introduction d'institutions démocratiques. En 1814, la Belgique, détachée de l'empire français, est remise en dépôt entre les mains des grandes puissances, qui en disposent pour former, conjointement avec la Hollande, le royaume des Pays-Bas. Guillaume Ier, contrairement à leurs intentions, considéra la Belgique comme une adjonction, comme une compensation pour la perte que la Hollande avait faite antérieurement de quelques-unes de ses colonies. Imbu des idées de la politique stathoudérienne, que vingt-cinq années d'exil n'avaient pu modifier et qui tendaient à considérer les populations catholiques comme inférieures aux populations protestantes, il voulait appliquer à la Belgique le régime modifié, il est vrai, que les États généraux appliquaient jadis aux pays dits *de la généralité*, exclus de toute participation aux droits et aux libertés dont jouissaient les provinces protestantes. Ce régime, appliqué au Brabant septentrional, province conquise, pouvait se justifier : il n'était pas admissible quant à la Belgique, dont la population était double de celle de la Hollande et que rien n'autorisait à considérer comme une conquête. Les tendances de cette politique aboutirent à la suprématie de la Hollande sur la Belgique et au mouvement qui poussa les Belges à revendiquer une séparation administrative.

L'attaque intempestive de Bruxelles et le bombardement d'Anvers changèrent complétement les dispositions des Belges à l'égard de la famille d'Orange. Ils proclamèrent leur indépendance et adoptèrent la monarchie pour forme de gouvernement. Dès l'abord, cet acte leur valut un accueil favorable auprès des

Digitized by Google

grandes puissances. L'indépendance leur fut accordée immédiatement. Il n'y avait d'hésitation que quant au choix du souverain. Toutes les puissances, la France exceptée, penchaient en faveur du prince d'Orange. Le congrès creusa un abîme entre ce prince et la Belgique, en proclamant l'exclusion à perpétuité de la famille de Nassau du trône de la Belgique.

La révolution eût été consommée dès le mois de février 1831, si la Belgique s'était ralliée à l'opinion des puissances. La résistance qu'elle leur opposa sur ce point donna lieu à des intrigues diplomatiques, à des mouvements intérieurs qui faillirent, à plusieurs reprises, compromettre les résultats de la révolution. Une entente parfaite entre la France et l'Angleterre mit un terme à un état d'anarchie menaçant pour la paix générale. Le choix du prince Léopold de Saxe-Cobourg consomma la révolution et plaça définitivement la Belgique au rang des nations indépendantes.

Aujourd'hui, lorsqu'on jette un coup d'œil sur cette époque déjà loin de nous, on s'étonne de la mansuétude et de la débonnaireté dont fit preuve à cette époque la masse populaire, livrée si longtemps à elle-même. Pas un acte de vengeance, de cruauté ne souille la révolution. Les conspirateurs gardent leurs positions politiques; ceux qui prennent part aux tentatives insurrectionnelles circulent librement. Un simulacre de procès absout quelques subalternes arrêtés pour satisfaire aux exigences de la multitude. Celle-ci, qui domine parfois de sa grande voix les délibérations du congrès, n'a rien de ce caractère sauvage qui s'est manifesté ailleurs dans des circonstances analogues. Enfin, chose extraordinaire, l'ordre public se maintient sans force armée : le peu de troupes qui sont sous les armes se trouvant aux frontières. Si l'on supprime les intrigues de la diplomatie, qui ont provoqué les conspirations et les mouvements inté-

Digitized by Google

rieurs, la révolution se serait consolidée sans secousse; la Belgique serait passée d'un régime à un autre, sans plus d'embarras que n'en cause ailleurs une succession au trône non contestée.

Nous pouvons l'avouer hautement, l'histoire n'offre pas d'exemple d'une révolution accomplie avec plus d'ordre au milieu des difficultés qu'on lui suscitait. Aux yeux de la postérité, ce sera là un des plus beaux titres de gloire pour la génération de 1830.

La révolution faite, le roi inauguré, il restait à la Belgique une dernière épreuve à subir. Le prince d'Orange, d'accord avec ses partisans de l'intérieur, chercha à lui infliger une de ces humiliations que ressentent si vivement les peuples animés d'instincts militaires. A l'aide de la surprise et secondé par la trahison, il attaque les troupes belges isolées, éparpillées. Dans toutes les rencontres, ces troupes résistent vaillamment; elles forcent le prince à ralentir ses mouvements, à y mettre une circonspection qui le fait arriver quatre jours trop tard sous les murs de Louvain, et perdre ainsi tous les résultats qu'il espérait de son invasion, en permettant à l'armée française de le devancer à Bruxelles.

Cette pitoyable campagne du mois d'août clôt la révolution. Le résultat, toutefois, n'en a pas été aussi désastreux pour la Belgique qu'on aurait pu le supposer, et elle a amené une ample compensation à des revers que la trahison seule avait infligés. Le roi, en guidant nos soldats, en sauvant, à lui seul, le pays de l'abîme où l'intrigue le précipitait, a conquis spontanément une de ces popularités qui sont d'ordinaire l'œuvre lente et successive du temps. La loyauté d'un souverain et la popularité qui l'entoure sont les meilleures garanties de la durée des institutions d'un peuple.

Digitized by Google

Aussi a-t-on vu immédiatement succéder au fracas des armes le mouvement actif du travail, de l'industrie, du commerce. La Belgique s'est mise à l'œuvre pour se montrer à l'Europe digne de la liberté qu'elle avait enfin conquise, et, depuis un quart de siècle qu'elle a pris son rang parmi les nations, elle peut être fière du résultat de ses constants efforts, en montrant au monde le bilan de sa situation administrative, industrielle et commerciale.

Après avoir formulé une constitution que bien des peuples envient comme le résumé de toutes les libertés, elle s'est créé des administrations dont elle avait le germe et le type dans ses communes. Puis, les bases premières jetées, elle a hasardé des pas de géant dans une voie qui lui était totalement inconnue, mais dont son instinct prévoyait les prodigieux résultats. La première sur le continent, la Belgique a construit un réseau de chemins de fer qui a servi de modèle à ses voisins. Elle a plus que doublé ses communications par terre et par eau. Elle a multiplié ses fabriques, ses usines, ses ateliers, et l'exposition universelle de Paris vient de prouver le haut rang que notre pays occupe et dans les arts industriels et dans les œuvres de l'imagination. Les récompenses que nos compatriotes ont obtenues dans les concours des beaux-arts et dans les luttes industrielles sont de suffisants témoignages de leur supériorité dans certaines branches où, sous plus d'un rapport, la Belgique rivalise avec les deux plus grandes nations, la France et l'Angleterre.

Tandis que Bruxelles, la capitale politique du nouveau royaume, doublait son étendue et sa population, restaurait ses anciens monuments et s'embellissait de monuments nouveaux, Anvers, la capitale commerciale de la Belgique, a repris, parmi les grands ports de l'Europe, le rang que lui assignaient sa position géographique et le commerce toujours croissant du

Digitized by Google

pays. Sa marine marchande s'essaye aux voyages transatlantiques. Des paquebots à vapeur établissent des communications régulières avec le Levant et avec les États-Unis d'Amérique.

Sous le rapport intellectuel, la Belgique a dignement payé son tribut à la civilisation. L'Académie royale des beaux-arts, des lettres et des sciences renferme dans son sein des membres illustres dont le monde savant écoute avec respect les communications. L'Académie de médecine réunit en faisceau des noms dont s'honore la science et qui ne sont point sans retentissement à l'étranger. De jeunes savants, de jeunes littérateurs, par des travaux intelligents, par des investigations persévérantes dans nos vieilles archives, promettent d'ajouter un jour à la renommée de leurs prédécesseurs et d'apporter leur pierre à l'édifice glorieux qu'ils érigent en l'honneur de la patrie.

La littérature flamande a repris une activité extraordinaire, et, après un sommeil apparent de quelques années, elle brille d'un éclat et s'élève à une hauteur qui lui assurent en ce moment la supériorité sur les productions en langue française que voit éclore la Belgique.

Des revues littéraires, des journaux spéciaux de médecine, de jurisprudence, d'art militaire, etc., entretiennent l'activité des esprits et les disposent à développer les ressources du génie national.

Si nous parlons de l'école de peinture, c'est pour n'oublier aucun des titres de la Belgique à la renommée. La patrie de Van Eyck et de Rubens se montre toujours disposée à disputer le sceptre des arts aux peuples qu'elle y a initiés par l'invention de la peinture à l'huile.

Digitized by Google

La musique, si généralement cultivée en Belgique, produit une foule d'artistes que l'étranger nous envie et qu'il nous enlève à prix d'or. Nos compositeurs obtiennent des succès à Paris même.

L'instruction publique est organisée sur une vaste échelle et jouit de la liberté la plus complète. Deux universités de l'État, deux universités libres, l'une catholique, l'autre libérale, rivalisent entre elles et concourent en même temps à propager les lumières. Des écoles normales, communales, primaires, etc., répandent les connaissances usuelles dans les classes inférieures de la société. Des cours d'agriculture, d'horticulture, etc., appellent les jeunes adeptes à se perfectionner dans ces branches si utiles et parfois trop négligées. Des ateliers de perfectionnement s'ouvrent pour améliorer le travail et la condition du travailleur. La Belgique revendique l'honneur d'avoir institué une médaille pour récompenser, à des époques périodiques, le mérite de l'humble ouvrier. Cette idée, due à l'initiative de M. Ch. Rogier, est un puissant moyen de moralisation. Des académies de dessin en tout genre guident les jeunes gens vers les perfectionnements à introduire dans toutes les œuvres de la main, et ennoblissent par les conceptions de l'art les productions des divers métiers. Des concours de toute espèce s'ouvrent de toutes parts : l'émulation s'empare de toutes les âmes, et amènera, dans un prochain avenir, des résultats vraiment prodigieux.

D'un autre côté, la nouvelle génération qui constitue notre armée, initiée aux sciences auxquelles les armées modernes demandent aujourd'hui une grande partie de leur force, présente des officiers dignes de marcher avec ceux des puissances les plus renommées de l'Europe. L'école militaire, dont l'organisation est due au dévouement éclairé du général Chapelié, promet au

Digitized by Google

pays des défenseurs qui se montreront, à l'occasion, dignes des illustres guerriers qui ont honoré notre patrie.

Pour compléter ce tableau sommaire, ajoutons que la prospérité actuelle du pays dépasse de beaucoup celle dont il jouissait sous le royaume des Pays-Bas : l'agrandissement des villes, l'accroissement de la population et de son bien-être en sont des preuves irrécusables. Les dépenses publiques, qui, sous le régime antérieur, s'élevaient, pour la part de la Belgique, à environ quatre-vingts millions, qu'on prélevait non sans exciter des clameurs et des plaintes, dépassent aujourd'hui cent vingt millions qui rentrent sans difficulté dans les caisses de l'État. C'est là un indice non moins certain de la prospérité générale.

De quelque point de vue que l'on envisage la Belgique, elle n'a rien à envier aux autres peuples de l'Europe. Dans sa modeste sphère, elle les dépasse tous sous le rapport des éléments constitutifs de l'humanité et de la civilisation. Aussi est-elle restée spectatrice impassible de l'ouragan révolutionnaire qui, en 1848, ébranlait tous les trônes. Elle a donné un démenti au dicton que ses ennemis naturels lui appliquaient jadis au sujet de la turbulence de son caractère. Cependant, cette turbulence n'était que les mouvements convulsifs d'une longue agonie produite par le démembrement de son territoire, par les attaques dirigées contre sa nationalité, et par le souvenir de son glorieux passé. Pendant deux siècles, elle s'est trouvée dans une position qui diffère peu de celle où se trouve aujourd'hui la Pologne. Au XVIe siècle, les dix-sept provinces des Pays-Bas, renfermant la Belgique moderne, la Hollande, les départements du nord de la France et l'Artois, formaient, selon l'expression de Charles-Quint, un État compacte, dont la population pouvait être évaluée à dix millions d'âmes. Par ses richesses et par la mâle vigueur de ses habitants, il était un des plus puissants de l'Europe. Le

Digitized by Google

despotisme de Philippe II, la convoitise de la France et de la Hollande le réduisirent à cet état de prostration et aux limites où nous l'avons trouvé au XVIIIe siècle. Toutefois, le cœur de cette puissance, la Belgique moderne, ne cessa de battre malgré les amputations successives auxquelles elle avait été soumise. Les convulsions de cette longue agonie, au lieu d'exciter la pitié, furent interprétées par ses ennemis perpétuels comme l'expression d'un esprit de mécontentement inné chez le peuple. L'état imparfait de la civilisation, à cette époque, la privait des défenseurs que la Pologne trouve aujourd'hui à l'extérieur et que rien ne décourage.

Par la constitution que le peuple belge s'est octroyée à lui-même, il s'est placé au rang des peuples initiateurs; il s'est donné un rôle qui oblige; il s'est imposé une mission qu'il ne peut répudier sans faillir à ses destinées : il doit aux nations, qui l'observent et le prennent pour guide, l'exemple de la pratique des libertés publiques.

La neutralité perpétuelle qu'on lui a imposée et qu'on pourrait considérer comme portant atteinte à son indépendance, sera soumise aux vicissitudes auxquelles sont sujettes toutes les œuvres de l'homme. Elle ne doit pas lui faire oublier que les peuples comme les individus ne doivent compter que sur eux-mêmes; qu'elle doit toujours être prête à prendre part aux luttes qui surgissent périodiquement en Europe.

Ces luttes dureront aussi longtemps que l'humanité; elles sont des épreuves où les peuples font montre des qualités que leurs institutions ont su développer : l'histoire et la philosophie sont d'accord pour proclamer cette vérité.

Le roi, enfin, s'est montré à la hauteur de la mission dont il

Digitized by Google

s'était chargé. Prince philosophe, il a rallié sous l'étendard national les hommes que la révolution avait divisés; roi constitutionnel, il s'est strictement renfermé dans le cercle de ses attributions; il s'est montré satisfait d'exercer cette influence qui est le résultat d'une haute expérience et d'une raison supérieure.

La Belgique, fidèle à sa devise : *L'union fait la force,* et sous l'égide de sa dynastie populaire, peut marcher avec confiance dans la voie des destinées que la Providence lui réserve.

FIN.

Digitized by Google

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES.

Pages.

CHAP. I. — Esquisse historique de la Belgique depuis l'invasion romaine jusqu'en 1830 5

CHAP. II. — Industrie et commerce; partis politiques . . : . 31

CHAP. III. — Journées de septembre 1830; attaque de Bruxelles, retraite de l'armée hollandaise; gouvernement provisoire. 41

CHAP. IV. — Négociations diplomatiques. 63

CHAP. V. — Élection du duc de Nemours; tentative de Grégoire. 79

CHAP. VI. — Élection du régent; interrègne ministériel du 20 au 26 mars; conspiration Van der Smissen; élection du roi Léopold 97

CHAP. VII. — Arrivée du roi; armée belge; armée hollandaise . . 125

CHAP. VIII. — Ouverture des hostilités; combat de Turnhout, de Houthaelen, de Kermpt; retraite du général Daine sur Liége; évacuation de Tongres; opérations du colonel Van den Broeck sur la ligne de communications de l'armée hollandaise; sorties de Venloo. 155

CHAP. IX. — Retraite du corps du général de Ticken de Terhove, d'Aerschot sur Louvain; marche sur Bautersem; retraite sur Louvain; capitulation; entrée de l'armée française en Belgique; le colonel de Brouckere, à la tête du corps de Daine, débouche sur Tirlemont; retraite de l'armée hollandaise; conclusion 207

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

PIÈCES JUSTIFICATIVES.

Digitized by Google

Digitized by Google

I

PROCLAMATION DU PRINCE D'ORANGE.

BELGES!

Depuis que je me suis adressé à vous, par la déclaration du 5 présent mois, j'ai étudié avec soin votre position; je la comprends et vous reconnais comme nation indépendante; c'est vous dire que dans les provinces mêmes où j'exerce un grand pouvoir, je ne m'opposerai en rien à vos droits de citoyens; choisissez librement, et par le même mode que vos compatriotes des autres provinces, des députés pour le congrès national qui se prépare, et allez-y débattre les intérêts de la patrie.

Je me mets ainsi, dans les provinces que je gouverne, à la tête du mouvement qui vous mène vers un état de choses nouveau et stable dont la nationalité fera la force.

Voilà le langage de celui qui versa son sang pour l'indépendance de votre sol et qui veut s'associer à vos efforts pour établir votre nationalité politique.

Signé : GUILLAUME, prince d'Orange.

Anvers, 16 octobre 1830.

Digitized by Google

II

PROCLAMATION DU PRINCE D'ORANGE.

—

S. A. R. donne à connaître aux troupes que la séparation entre les nationaux belges et hollandais par corps, aura lieu sous peu, et que le général Van Geen est attendu pour l'effectuer; les troupes belges resteront en Belgique, et sous les ordres du prince. S. A. R. engage donc les officiers, sous-officiers et soldats à attendre avec calme le moment où cette mesure sera mise à exécution.

Anvers, 18 octobre 1830.

Digitized by Google

III

ASSOCIATION NATIONALE BELGE.

MANIFESTE.

BELGES! NOS COMPATRIOTES, NOS AMIS, NOS FRÈRES!

Il est des époques où l'indépendance et l'honneur d'une nation, menacés par les intrigues du dedans et du dehors, ne peuvent être sauvés que par une haute manifestation de la volonté générale.

Ce moment est venu pour les Belges.

Serrons-nous autour du drapeau de septembre ; la patrie sera sauvée par l'union de ses enfants.

Que le concours de tous les citoyens seconde l'action du gouvernement qui, fort désormais de cette adhésion imposante, retrouvera l'énergie nécessaire pour achever l'œuvre de la révolution.

Nos représentants ont décrété l'exclusion des Nassau ; et l'intrigue favorise encore les prétentions d'une race déchue.

Digitized by Google

Nos représentants ont décrété l'indépendance de la Belgique, et cette indépendance a été compromise par une trop grande confiance dans la parole des rois.

Avec un chef imposé ou seulement indiqué par l'étranger, notre indépendance ne serait qu'une chimère, et notre révolution que du temps et du sang perdus. Soyons Belges, et terminons la révolution comme nous l'avons commencée, par nous-mêmes.

Mais avant tout, soyons prêts à la guerre.

La guerre, puisqu'il le faut, aux barbares qui occupent encore une partie de notre territoire.

La guerre, pour mettre fin à un ordre de choses qui, loin d'offrir les avantages matériels de la paix, froisse, plus que la guerre, les intérêts du commerce, de l'industrie et de l'agriculture.

La guerre, pour rejeter le fardeau de la dette hollandaise, pour échapper au morcellement de notre territoire, et à l'opprobre européen que nous réservent les complices de Guillaume.

La guerre, pour couper court aux tentatives de corruption; il est temps d'opposer le fer à l'or.

La guerre, puisqu'il le faut, pour faciliter toutes les solutions.

Et qu'on ne craigne pas l'intervention étrangère.

Depuis longtemps notre liberté serait anéantie, si, au milieu de leurs propres embarras, les rois pouvaient quelque chose contre elle.

Digitized by Google

Les Polonais, comprimés entre trois États dont la politique combinée tend à l'asservissement de cette héroïque nation, repoussent cependant les hordes innombrables et aguerries de l'autocrate. Nous, c'est seulement au roi de Hollande et à un peuple déjà fatigué du joug, que nous avons affaire. Les différents intérêts qui divisent les puissances dont nous sommes entourés sont une sûre garantie de l'indépendance que nous saurons vouloir.

Les soldats de l'Autriche et de la Prusse pourraient concourir à étouffer la liberté à Varsovie; jamais les grands peuples de France et d'Angleterre ne prêteront leur appui aux prétentions du despote hollandais. Et l'invasion fût-elle imminente, l'éviterions-nous en usant nos forces dans de plus longues hésitations?

Des partisans d'une famille qui vous a opprimés pendant quinze ans au profit de la Hollande, et que vous avez chassée du sol de la Belgique, recommencent, pour vous ramener le prince d'Orange, des manœuvres qu'enhardit cette longanimité.

Le peuple a répondu à leurs provocations : Plus de Nassau!

Belges, l'instant est venu d'agir.

Une association s'est formée à Bruxelles et dans les provinces pour maintenir, au prix de tous les sacrifices, l'intégrité du territoire, l'indépendance nationale, et l'exclusion perpétuelle des Nassau. Hâtez-vous de prendre part à cette œuvre de salut.

Belges, ne comptons que sur nous seuls; la liberté se prend et ne se demande pas.

Digitized by Google

Obéissance à la constitution! respect à la propriété, à l'ordre public!

Vive la Belgique! vive la liberté! vive l'indépendance!

Le comité :

TIELEMANS, avocat, *président;*

A. GENDEBIEN, membre du congrès, *vice-président;*

VAN MEENEN, membre du congrès, *vice-président.*

Digitized by Google

IV

Extrait d'une lettre adressée au Régent de la Belgique par le général DAINE, *en date du* 31 *mars* 1831.

—

Des troubles récents ont nécessité l'envoi à Liége de deux bataillons et de deux autres à Bruxelles, de sorte qu'il ne m'en reste plus que quatre, avec deux escadrons du 1er régiment de chasseurs, une compagnie de lanciers et une forte batterie attelée. Voilà l'effectif de l'armée de la Meuse, car il serait difficile de compter sur les volontaires du général Mellinet qu'on organise. L'on exigera peut-être beaucoup de mon expérience et de ma réputation avec des moyens si exigus; on me promet de renforcer mon armée; on m'annonce, *depuis* 4 *à* 5 *mois*, l'envoi de nouveaux bataillons, de plusieurs escadrons et de trois nouvelles batteries, mais l'envie et l'intrigue leur font prendre une autre route que le Limbourg : *Cependant l'ennemi a concentré ses forces en une masse compacte; s'il vient se placer hardiment entre l'armée qui se trouve dans la province d'Anvers et la mienne, il peut ravitailler Maestricht et nous battre séparément avant que nous n'ayons pu nous joindre, parce que partout il nous sera supérieur, et que nous sommes disséminés, dispersés sur une ligne d'opérations trop étendue, et qu'il n'y a point encore d'unité ni d'ensemble dans nos opérations.*

Digitized by Google

QUARTIER GÉNÉRAL
DE
L'ARMÉE DU LUXEMBOURG.

N° 28.

CABINET.

Copie.

V

Namur, le 29 juin 1831.

MONSIEUR LE MINISTRE.

Lorsque vous me fîtes l'honneur de m'appeler à Bruxelles, conjointement avec mes collègues, à l'effet de conférer avec eux, en présence du conseil des Ministres, sur les mesures qu'il serait convenable d'adopter dans les graves circonstances où la politique européenne nous entraînera peut-être bientôt, il fut convenu que nous n'aurions à nous occuper que d'une guerre avec la Hollande, puisque dans tout autre cas nous ne pouvions être que l'auxiliaire de la France et par conséquent dirigés par elle. Mais cette conférence, M. le Ministre, a-t-elle rempli entièrement le but qu'il eût été désirable d'atteindre ? Vous ne le pensez pas et cela ne pouvait être.

En effet, comment eût-on pu arrêter raisonnablement un plan de campagne en une couple d'heures, en présence d'une dizaine de personnes, dont une moitié n'était pas militaire et s'entretenait de tout autre chose, et l'autre n'ayant qu'une idée très-imparfaite de notre force, de nos moyens et de nos ressources, ne pouvait d'ailleurs ainsi à la hâte arrêter un plan et des dispositions qui demandent de mûres réflexions, des combinaisons et des calculs auxquels il était impossible de se livrer dans cette réunion, et que les mesures qui y ont été prises doivent nécessairement se ressentir de la célérité qu'on y a mise. J'ajouterai que plusieurs de ces messieurs paraissaient croire à l'inutilité de ces mesures, conviction qui doit nécessairement avoir influé sur les autres, en les empêchant de se livrer avec

Digitized by Google

le même zèle à l'examen de la question, car, quelle que soit la vraisemblance qu'il peut y avoir que nos affaires s'arrangeront sans la guerre, il est aussi fort possible qu'il en soit autrement; et devons-nous pour quelques peines et quelques millions compromettre le sort de la patrie ?

Quant à moi, je ne le pense pas, je pense même que ce serait un crime que de ne pas nous préparer à la guerre par tous les moyens qui sont à notre disposition.

Il existe, Monsieur le Ministre, dans la position de nos deux principales armées un défaut capital qui sans doute n'est échappé à aucun de nous, mais que des intérêts personnels à ménager n'ont pas permis de faire ressortir, c'est le trop grand éloignement qu'il y a entre l'armée de l'Escaut et celle de la Meuse, éloignement qui les empêcherait de se secourir mutuellement, et par conséquent les expose à être écrasées l'une après l'autre. Pour remédier à cet inconvénient je pense qu'il faudrait que l'armée de la Meuse se rapprochât de celle de l'Escaut, qui ne peut perdre Anvers de vue et qui pour ce motif devrait établir son camp à l'embranchement de la chaussée de Berg-op-Zoom et Bréda, ayant autant que possible le ruisseau de la Schyen devant elle. Celle de la Meuse devrait camper en avant de Gheel, derrière la petite Nèthe sur la route de Turnhout; par ce moyen les deux armées qui auraient des petits corps à St-Job in 't Gor, Westwezel et Wechelderzanden, se donneraient la main et pourraient immédiatement se réunir si l'armée ennemie marchait à elles et lui livrer bataille avec toutes leurs forces réunies, ou bien l'armée de la Meuse pourrait se porter sur le flanc de l'ennemi par Brecht et Hoogstraten si ce dernier s'avançait sur l'armée de l'Escaut.

Mais, Monsieur le Ministre, il est encore un point capital

Digitized by Google

qu'aucune considération ne doit faire négliger, c'est que ces deux armées doivent être commandées en chef par l'un de ses deux généraux, ou vous exposez l'armée et la patrie à une perte certaine.

Si l'ennemi portait son armée sur Maestricht (ce qu'il évitera de faire, je pense), alors l'armée de la Meuse conjointement avec celle de l'Escaut pourrait entrer en Brabant et tomber sur la portion de l'armée hollandaise qui y serait restée, ou bien l'armée de la Meuse pourrait manœuvrer sur le flanc de l'ennemi qui se serait porté sur Maestricht, lui couper sa ligne d'opérations et, séparant l'armée hollandaise en deux, nous donner sur elle l'avantage qu'elle a maintenant sur nous.

L'armée de la Meuse peut avec d'autant plus d'avantage abandonner ses positions actuelles que l'ennemi n'oserait les envahir avec de petits détachements; le tocsin et les gardes civiques en auraient bientôt fait justice.

J'ajouterai que la prudence exige qu'il soit fait une tête de pont à Walhem, qu'Anvers soit défendu par une armée de gardes civiques, que Lierre, Turnhout s'il est possible, Hasselt et Tongres soient mis à l'abri d'un coup de main et défendus par des gardes civiques, qu'un camp retranché des mêmes troupes soit établi entre Liége et Maestricht pour observer cette dernière ville, que ce camp soit appuyé à la Meuse par une double tête de pont pour pouvoir passer à volonté de l'un ou de l'autre côté. Je dirai de plus que notre armée manque d'artillerie, qu'il y a cependant des pièces disponibles, notamment à Namur, qu'elle manque surtout de caissons, ce qui est d'autant plus étonnant que le pays pourrait facilement en fournir jusqu'à cinq cents en un mois.

Digitized by Google

Je ne verrais aucun inconvénient à désarmer au besoin l'une ou l'autre de nos places, et nous trouverions par ce moyen de nouvelles ressources en matériel et personnel et surtout des poudres dont manquent nos villes en état de siége (Namur est tout spécialement dans ce cas).

Enfin, Monsieur le Ministre, si mes combinaisons sont erronées, je ne vois aucune difficulté à ce qu'elles soient considérées comme non avenues. Je ne me donne point pour profond tacticien, mais j'ai cru qu'il était de mon devoir de faire connaitre mes vues afin que si, à cause des inconvénients graves que je vous signale, il nous arrivait quelque désastre, je pusse au moins prouver à mon pays qu'il n'a pas dépendu de moi qu'il en fût autrement.

Le lieutenant-général,

GOETHALS.

Digitized by Google

Le 10 juillet 1831.

Lettre du général DE TICKEN *à M. le Ministre de la guerre* DU FAILLY.

MONSIEUR LE MINISTRE,

J'ai l'honneur de vous adresser un rapport circonstancié sur les mouvements de l'armée.

Il est basé sur des données certaines :

1° Sur des rapports journaliers du général Clump.

2° Id. id. id. id. Niellon.

3° Id. id. d'un grand nombre de déserteurs ennemis, parmi lesquels se trouvaient plusieurs Belges.

4° Id. id. d'espions que j'ai employés depuis 3 à 4 jours.

5° Sur une reconnaissance militaire que j'ai faite moi-même.

Ce rapport vous convaincra, Monsieur le Ministre, qu'il est plus que temps qu'il soit avisé aux moyens de renforcer le corps sous mes ordres.

Dans le conseil de Ministres, il avait été convenu que la garnison d'Anvers serait composée de 8,000 hommes de gardes

Digitized by Google

civiques et 2,000 hommes de troupes de ligne. Quant à l'armée sous mes ordres, elle devait se composer de 15,000 combattants pourvus d'une artillerie bien servie.

Voici le résumé des rapports sur les mouvements de l'ennemi.

Les chasseurs sont à Alphen; j'ai passé devant leurs avant-postes qui bordent nos frontières. Dans le petit village d'Alphen, il se trouve 1,500 hommes d'infanterie, 200 lanciers et une batterie d'artillerie légère.

Trois régiments ayant chacun trois bataillons, ont longé nos frontières pour se rendre à Kiel, à proximité du camp, où il se trouve environ 12,000 hommes.

Les grenadiers et les chasseurs à pied, le régiment de lanciers et l'artillerie légère ont quitté le camp pour faire place à d'autres troupes venues de l'intérieur, et se sont rapprochés de nos frontières.

Il parait que 21,000 hommes de troupes de ligne se trouvent en ce moment cantonnés et concentrés entre Gilse et Kiel.

La garde communale se trouve actuellement aux environs de Tilbourg et d'Oosterwyk. Elle a pour avant-garde un régiment d'infanterie de ligne et un régiment de dragons. Cette avant-garde a son cantonnement à Westerbeeze, Dieffen, Zilverbeek et Goerle.

L'armée, qui a son quartier général à Eindhoven, a aussi fait un mouvement en avant sur la droite de la brigade Niellon. Les précautions minutieuses que l'on prend sur ce point pour intercepter toute communication, ne permettent pas pour le moment de vous donner des notions bien positives sur cette partie

Digitized by Google

de la frontière. Toujours est-il que son avant-garde de ce côté occupe les villages de *Duysel*, *Stensel* et *Kneeksel*.

J'ajouterai que sur des renseignements puisés à des sources certaines, le nombre des batteries de l'ennemi est évalué à sept, sans compter les batteries d'artillerie à cheval. . . . . .

. . . . . .

Comme j'ai intérêt à mettre ma réputation à couvert, je vous laisse juger, Monsieur le Ministre, si des mesures promptes doivent être prises. Vous savez combien cette réputation m'est chère, et qu'aucune faveur, quelle qu'elle soit, ne peut m'engager à la mettre en balance; ainsi donc, j'attendrai qu'on me fasse parvenir sans délai les renforts qui m'ont été promis.

Le général commandant l'armée de l'Escaut,

DE TICKEN DE TERHOVE.

Digitized by Google

VII

Liége, le 2 août 1831.

MONSIEUR LE GÉNÉRAL.

J'ai l'honneur de vous envoyer ci-joint copie d'une lettre adressée par M. le général Chassé à M. le général commandant supérieur de la ville d'Anvers. Cette dénonciation de reprise d'hostilités ne doit servir, Monsieur le Général, qu'à redoubler de votre côté toute votre attention sur les mouvements qui pourraient s'opérer dans l'armée hollandaise; vous voudrez bien faire parvenir à Bruxelles tous les rapports que vous croirez de nature à intéresser le gouvernement; *vous devez éviter tout ce qui peut donner lieu à une reprise d'hostilités, en vous tenant strictement sur la défensive;* il sera utile que vous vous entendiez fréquemment avec le général de Ticken, et que vous teniez des communications bien suivies avec Venloo.

Les ordres sont donnés pour faire diriger toutes les troupes et l'artillerie qui sont dans le Luxembourg vers votre corps d'armée, où elles seront sous votre commandement.

Le Ministre de la Guerre,

B^on^ DU FAILLY.

A Monsieur le Général de division DAINE.

(Reçu le 3, à 2 heures du matin.)

Digitized by Google

Hasselt, le 3 août 1831.

COLONEL,

Notre beau pays commençait à oublier ses malheurs, l'arrivée du Roi, sa visite dans plusieurs de nos provinces, nous faisaient prévoir un avenir plus heureux, lorsque nos ennemis, jaloux de notre bonheur, osent troubler nos fêtes en dénonçant l'armistice. Que leur appel soit entendu de tout ce qui porte un cœur vraiment belge, qu'ils éprouvent à l'instant qu'il est dangereux de réveiller le lion trop longtemps endormi. Que toutes dissensions cessent, je vous en conjure! Réunissons-nous franchement autour de notre Roi, pour voler au secours de la patrie en danger.

Vous jouissez, colonel, dans la province de Limbourg et notamment dans les villes de Ruremonde, Brée, Weert, Maeseyck, etc., d'une grande popularité; je compte que vous vous servirez de tout votre ascendant pour remuer les masses en votre faveur. Faites donner des ordres aux communes limitrophes de nos frontières, pour qu'aussitôt l'approche de l'ennemi, on arbore le drapeau noir, que l'on sonne le tocsin, que la garde civique et tous les hommes valides courent aux armes, qu'ils se jettent sur ses flancs, l'assaillent de tous côtés, interceptent ses communications, lui fassent une guerre à mort. Entre-temps, colonel, je me porterai avec ma troupe de ligne partout où le danger serait imminent; que votre cri de ralliement soit : Union et Force, vive la Belgique! vive Léopold!

Le général commandant l'armée de la Meuse,
Signé : DAINE.

A Monsieur le Colonel VAN DEN BROEK.

Digitized by Google

IX

Anvers, le 4 août 1831.

MONSIEUR LE GÉNÉRAL.

Par suite des ordres de S. M., vous prendrez de suite les dispositions nécessaires pour vous rapprocher du corps d'armée du général de Ticken, dont le quartier général est à Schilde; vous laisserez une garnison suffisante à Hasselt et vous opérerez votre mouvement en vous dirigeant sur la Nèthe, dont l'aile droite de l'armée de l'Escaut se rapproche.

Vous adresserez à Anvers vos dépêches et vos rapports. Une division ennemie occupe Turnhout, une autre la route de Breda sur Anvers.

Le général Bon DU FAILLY.

A Monsieur le Général de division DAINE,
à Hasselt.

(Le général Daine reçut cette dépêche le 5 août, à 11 heures du matin.)

Digitized by Google

X

Anvers, le 4 août 1831.

MONSIEUR LE GÉNÉRAL,

De nouvelles informations sur les mouvements de l'ennemi ont déterminé S. M. à changer les ordres qu'elle m'avait chargé de vous communiquer, ainsi que je l'ai fait par ma lettre de ce jour.

Il parait que deux divisions, sous les ordres, l'une du général Kortheyligers, l'autre du général Meyer, doivent chercher à s'emparer de Venloo, tandis que les deux autres divisions tiennent en échec l'armée de l'Escaut.

Vous porterez votre quartier général à Hechtel, et vous concentrerez l'armée sous vos ordres de manière à pouvoir vous porter rapidement partout où besoin sera. Dès que vous apprendrez des démonstrations hostiles sur Venloo, vous êtes chargé, général, de détruire les troupes qui chercheraient à s'en emparer, sans vous inquiéter des autres divisions qui se trouvent en présence de l'armée de l'Escaut.

Vous recevez déjà, sans doute, des bataillons de volontaires venant de l'armée du Luxembourg, je vous prie de m'informer successivement de leur arrivée et de me tenir très au courant de votre position, ainsi que des renseignements que vous avez sur l'ennemi.

Vous recevrez incessamment des effets de campement pour

Digitized by Google

l'armée sous vos ordres : veillez, je vous prie, au service des vivres fournis par l'entrepreneur Theuvens.

Le Ministre de la Guerre,

B^on^ DU FAILLY.

A monsieur le Général de division DAINE, *commandant en chef l'armée de la Meuse.*

(Reçu a 2 heures, le 5 août.)

Digitized by Google

Extrait du journal des opérations du colonel FONSON, *sous-chef d'état-major du général* DAINE.

Je rentrais au camp vers 11 heures du matin. Je vis le général Du Failly entouré du général Daine et d'un groupe d'officiers. Le général Du Failly leur disait que « le roi Guillaume venait « d'envoyer une proclamation, par laquelle il informait les « Belges qu'il pardonnait à tous ceux qui avaient pris part à la « révolution, mais qu'il ne pardonnerait pas à ceux qui pour « le moment s'opposeraient à sa rentrée. etc...» Le général Daine, m'accostant une demi-heure après, me dit que le Général Du Failly était un traître et qu'il allait le faire arrêter.

Extrait d'une relation des opérations de l'armée de la Meuse, adressée par le lieutenant FABRÈGE *au lieutenant-colonel* HUYBRECHT.

Cette journée fut remarquable surtout par l'arrivée du Ministre de la Guerre, déchu la veille ou le matin même. Il fit la communication suivante en se présentant à l'armée de la Meuse :

Digitized by Google

« La résistance devient impossible, le prince d'Orange occupe « Saint-Trond, Diest, menace Louvain, et demain occupera « Hasselt. Il promet pardon et oubli à tous ceux qui se rendront « immédiatement, il reconnaîtra tous les grades à ceux-ci « seulement et ne fera aucun quartier à ceux qui lui résis- « teront. »

Ces paroles de trahison ont été prononcées en face du général Daine et de son état-major.

Vous savez, mon colonel, que je dis vrai puisque ce fait vous a été confirmé en ma présence par M. le major Capiaumont.

Signé : Fabrège.

Bruxelles, 1835.

Digitized by Google

XII

Sans date... (on doit la supposer du 5 août).

Instructions pour l'armée de la Meuse.

L'armée se mettra en mouvement le 6 août, s'il est possible; pour se porter *sur Diest et Sichem* et le jour suivant, 7 du même mois, *sur Westerloo*. Si l'ennemi occupait quelqu'une de ces positions, il en serait chassé de vive force; s'il ne s'y trouvait pas, le général Daine se porterait avec ses forces sur *Gheel* où il continuerait à agir conjointement avec le corps d'armée que commande le général de Ticken de Terhove, qui a l'ordre de ne commencer une attaque sérieuse que lorsqu'il entendra la canonnade de l'armée du général Daine.

En conséquence, ce dernier général emploiera tous les moyens possibles de faire connaitre au général Ticken le progrès de ses mouvements.

Le Ministre de la Guerre ad interim.

Signé : D'HANE.

(Reçu le 6 août, à 6 heures du soir.)

Digitized by Google

XIII

Quartier général de Malines, le 6 août 1831.

Monsieur le Général,

Ayant appris par différents rapports que les Hollandais sont en force à Veerle, sur la route de Gheel à Diest, quelques modifications deviennent nécessaires aux instructions que vous avez reçues du général Du Failly.

Arrivé à Diest, après en avoir chassé l'ennemi s'il s'y trouve, au lieu de vous diriger d'abord sur *Gheel,* vous vous mettrez en communication avec le général de Tiecken qui passera la Nèthe à Lierre, et se portera au-devant de vous dans la direction de Diest; mais qui attendra, pour faire une attaque sérieuse sur l'ennemi, qu'il ait appris que vous l'avez attaqué de votre côté.

Le Ministre de la Guerre ad interim.

Signé : D'Hane.

A monsieur le général de division Daine.

Digitized by Google

RAPPORT DU PRINCE D'ORANGE AU ROI.

Quartier général de Curingen, 8 août 1831,
à 8 heures du soir.

J'ai l'honneur d'informer Votre Majesté que l'armée royale a eu le bonheur de prendre aujourd'hui en flanc les troupes ennemies placées sous les ordres de Daine, généralement connues sous le nom d'armée de la Meuse, et de les forcer à évacuer Hasselt et à se replier sur Tongres. Votre Majesté appréciera certainement tous les avantages qui résultent de l'occupation de Hasselt. Ce point nous ouvre des communications faciles avec Maestricht et Bois-le-Duc.

Voici comment a été exécutée cette importante opération. Les troupes de l'aile gauche, sous les ordres du lieutenant général Kortheyligers, s'avancèrent de Heusden jusqu'à Zonhoven. En même temps, je formai un corps considérable entre Diest, Haelen, Herck et Beerenbroek, et laissai en garnison à Diest la seconde brigade de la 1re division, commandée par le général major Favauge. Ce corps se composait de la 3e division (Mayer) placée à Herck et Beerenbroek, soutenue par la brigade de cavalerie légère sous les ordres du général-major Boreel; à Haelen se trouvait la 1re brigade de la 1re division, sous les ordres du général Schuurman; la brigade de cuirassiers, sous les ordres

Digitized by Google

du général Post, et quatre batteries d'artillerie soutenaient l'infanterie. Mon plan était d'obliger Daine, par la force des armes, à abandonner ses positions devant, dans et à l'entour de Hasselt. Je me trouvais moi-même, avec mon frère bien-aimé et l'état-major général, à la tête de la 3e division. Ce corps d'armée ainsi composé fit son mouvement en avant sur la grande route de Diest à Hasselt. J'avais en outre donné l'ordre à la 2e division (Saxe-Weimar) de quitter, pour le moment, Saint-Trond, et de se porter en avant sur Hasselt, afin d'envelopper Daine du côté de Saint-Trond et de Tongres. J'avais des motifs pour croire que l'armée de la Meuse voulait nous attendre à Hasselt, ou même venir nous attaquer dans la direction de Diest. Cette opinion était fondée sur ce que les positions de Zonhoven et le village de Houthalen étaient encore occupés la veille au soir 7 août par cette armée, et que la cavalerie légère, sous les ordres du général-major Boreel, qui occupait les villages de Kermpt, Herkenrode et circonvoisins, avait été attaquée dans cette même soirée par une forte colonne sortie de Hasselt, et s'était même vue forcée de se retirer à Beerenbroek, derrière la 1re brigade de la 3e division.

Le terrain où était campée la cavalerie était trop couvert de broussailles pour qu'elle pût manœuvrer à l'aise. L'infanterie de cette 1re brigade de la 3e division, sous les ordres du colonel Hoeker, repoussa immédiatement jusqu'à Kermpt cette colonne qui retourna ensuite à Curigen. C'est dans et près de ce village que je rencontrai l'ennemi ce matin. Je fis immédiatement attaquer le village par les chasseurs de Leyde et par les corps de chasseurs de la Hollande septentrionale et de Groningue, que j'envoyais en tirailleurs. Il sembla alors que l'on voulût diriger une attaque contre nous, ce qui me força à déployer quelques bataillons, et à prendre position à droite et à gauche du chemin le long duquel nous nous avançâmes. Mon aile droite

Digitized by Google

s'appuyait sur le bois de Stevoort, qui fut occupé par un bataillon de la 1re brigade de la 3e division. L'aile gauche était couverte par le village de Herkenrode que je fis fortement occuper.

Entre les bataillons déployés était placée la batterie d'artillerie de campagne; et à mon aile droite, entre le bois et les troupes qui l'occupaient, j'avais fait placer deux pièces d'artillerie légère. Le déploiement d'un nombre de troupes aussi considérable fut probablement ce qui détermina l'ennemi à ne pas continuer son mouvement. Je recommençai donc mon mouvement en avant avec mes troupes rangées en bataille comme je l'ai indiqué. Les corps de chasseurs volontaires agirent seuls en tirailleurs. L'ennemi évacua le village à notre approche. Nous le traversâmes aussitôt et prîmes position à l'autre extrémité, en vue de Hasselt.

J'envoyai mon aide de camp, le lieutenant-colonel Van Tuyl, en parlementaire vers la ville, afin d'avertir la garnison ainsi que les habitants, que si l'on n'ouvrait immédiatement les portes, ou que si l'on osait se défendre, malgré mes ordres, je les rendais responsables des suites funestes qu'aurait la prise de la ville par la force des armes. Le colonel Van Tuyl revint bientôt m'avertir que la garnison ainsi que tout le corps sous les ordres de Daine, se retirait sur Tongres, et que son arrière-garde venait de quitter la ville à l'instant. Il m'annonça aussi que les bourgmestre et échevins de la ville venaient à ma rencontre afin de demander d'épargner la ville. Je le promis.

Je résolus alors de poursuivre immédiatement l'arrière-garde de l'ennemi et de l'attaquer si faire se pouvait. J'ordonnai donc au général Boreel de traverser la ville au trot avec sa brigade et une demi-batterie d'artillerie légère, et de poursuivre l'ennemi sur la route de Tongres.

Digitized by Google

Le général rencontra l'ennemi à la sortie de la ville, fit plusieurs attaques, et lui fit éprouver une perte assez considérable. Le plus grand désordre régna aussitôt dans les rang de l'ennemi qui prit la fuite de toutes parts. Nous le poursuivîmes jusqu'à l'autre extrémité du village de Wimmertingen.

Cette attaque du général Boreel eut pour premier résultat de faire tomber en notre pouvoir 3 pièces de 6, 2 obusiers et 7 caissons; à peu près cent hommes de toutes armes; beaucoup de chevaux de cavalerie et de train tombèrent aussi entre nos mains, ainsi que plusieurs chariots chargés d'objets d'équipement sortis du magasin de Hasselt.

La déroute occasionnée à l'ennemi eut encore pour nous un autre résultat heureux; l'ennemi ayant abandonné, dans sa fuite, la grande route de Tongres, et cherchant à se sauver par des chemins de traverse, le duc de Saxe-Weimar parvint encore dans sa marche de Saint-Trond à Hasselt, à lui faire 200 prisonniers, parmi lesquels se trouvent 3 officiers.....

Le commandant en chef de l'armée,

GUILLAUME, prince d'Orange.

Digitized by Google

XV

Liége, le 9 août 1831.

Mon cher Général,

Dans les circonstances graves où se trouve l'armée, je crois de mon devoir de vous mettre à même d'éclairer le Roi et vos collègues sur le véritable état des choses. Nous avons éprouvé un échec plus désagréable qu'important, et l'on n'a pas manqué, suivant l'usage, de crier hautement à la trahison.

Le général Daine, accablé de fatigue et de chagrin, ressentait vivement l'influence de l'une et de l'autre, lorsque le gouverneur Tielemans vint le trouver ; il lui parla de la démoralisation de l'armée, des inquiétudes de la population ; enfin il lui arracha la démarche très-illégale d'écrire au général Goethals, pour lui remettre son commandement : je n'eus connaissance de cette mesure qu'après l'expédition de la dépêche dont M. Tielemans s'est sur-le-champ emparé, et qu'il a portée lui-même à Namur, abandonnant ainsi, dans un tel instant, le siége de son gouvernement.

Les officiers de l'armée se plaignent aussi de Daine, mais plusieurs d'entre eux ont montré tant d'impéritie, de mollesse, de nonchalance, pour me servir d'un mot beaucoup trop doux, que, craignant un juste blâme et peut-être quelque chose de mieux, ils trouvent commode de rejeter ce revers sur leur chef.

Digitized by Google

En tout état de cause, je pense que si le général en chef était changé, cette mesure devrait au moins être ajournée dans l'intérêt du service, et surtout n'être opérée que par une décision légale.

J'ai pensé, mon cher général, que ces détails vous mettraient à même d'apprécier les hommes et les choses, et je me suis empressé de vous les adresser.

Signé : Bon Du Failly.

Digitized by Google

XVI

Quartier général royal à Louvain, 9 août 1831,
à 10 h. du soir.

MONSIEUR LE GÉNÉRAL,

Le Roi a appris avec peine, par voies indirectes, que le corps d'armée de la Meuse, placé sous vos ordres, a essuyé une défaite complète, ce qui n'aurait pas eu lieu si vous aviez suivi d'abord les ordres qui vous avaient été donnés, et nous aurions été à même de prendre l'offensive au lieu de la défensive, à laquelle nous sommes aujourd'hui réduits. Il s'agit maintenant, monsieur le général, de réparer cet échec et sauver l'honneur national, de former un corps compacte des hommes sous vos ordres qui sont restés fidèles à leurs drapeaux.

Je vous enjoins, en conséquence, de ramener par Namur et à marches forcées, les débris du corps sous vos ordres pour les réunir à l'armée de l'Escaut que le Roi commande en personne.

. . . . . .

Le Ministre de la Guerre ad interim,

Signé : D'HANE.

A Monsieur le général de division DAINE.

Digitized by Google

XVII

Quartier général à Louvain, le 10 août 1831,
à 8 heures du matin.

MONSIEUR LE GÉNÉRAL,

Des changements survenus dans les dispositions de l'armée doivent faire regarder comme non-avenu l'ordre que je vous ai transmis en date d'hier 9 courant, de vous diriger en hâte sur Namur pour vous réunir à l'armée que commande le Roi en personne.

C'est à Liége que vous devez concentrer vos forces et vous y maintenir sans faire d'autre mouvement, jusqu'à ce que *vous receviez un ordre contraire et positif.*

Le Ministre de la Guerre ad interim,

Signé : D'HANE.

A Monsieur le Général de division DAINE.

Digitized by Google

N° 1a.

MINISTÈRE
de la
GUERRE.

Bruxelles, le 4 août 1831.

MONSIEUR LE GÉNÉRAL,

Eu égard aux desseins probables de l'ennemi, j'approuve les mesures que vous avez prises dans le but de concentrer vos forces en rappelant à vous les brigades *Clump* et *Niellon*. Il est à regretter que vos ordres à cet égard n'aient pas été ponctuellement exécutés. Il est très-urgent de retirer sans délai tout ce qui se trouve trop avancé. A cet effet, il est indispensable que vous conserviez vos communications avec la brigade du général Niellon, pour lui faire effectuer le mouvement rétrograde que les circonstances commandent.

Je vous invite, M. le général, à réunir vos forces autant que possible et à vous préparer à une opération vigoureuse qui sera concertée avec les mouvements des autres troupes contre l'ennemi, *pour déjouer ses projets et sauver Anvers*.

J'ai l'honneur de vous annoncer que le Roi partira ce matin pour Contich, et qu'il établira probablement son quartier général à Malines, pour être à portée de présider à la direction des opérations.

Je vous informe aussi que le pont de Waelhem va être mis en état de défense, et que des forces sont envoyées de ce côté; qu'un appel est fait aux masses de Louvain et environs, pour se porter sur *Duffel* et *Lierre*, points qui seront occupés militairement.

Digitized by Google

En ce moment critique, la patrie a besoin du dévouement de tous; le gouvernement compte sur le vôtre en particulier, Monsieur le général, ainsi que sur le zèle que vous apporterez à défendre l'honneur de l'armée et les intérêts de l'État.

M. le général Du Failly est parti pour Anvers. M. le général Goblet va reconnaître les positions sur le Démer et sur la Nèthe.

Le Ministre de la Guerre ad interim,

Signé : D'HANE.

Digitized by Google

XIX

Anvers, le 4 août 1831, à 6 1/2 h. du soir.

Le Ministre de la Guerre à M. le Général DE TICKEN.

MONSIEUR LE GÉNÉRAL,

Le Roi est arrivé à Anvers. Il désire recevoir de suite un rapport détaillé sur la position de vos avant-postes et ceux de l'ennemi. Veuillez les faire reconnaître par des patrouilles dirigées par des officiers intelligents, et vous assurer que toutes les routes ou chemins par où l'ennemi pourrait se présenter en se dirigeant vers Anvers sont suffisamment gardés et que le service s'y fait avec toute l'exactitude que réclament les circonstances.

J'attends votre rapport sur-le-champ à Anvers.

Le Ministre de la Guerre ad interim,

Signé : D'HANE.

Digitized by Google

XX

Quartier général de Malines, le 5 août 1831.

Ordre du jour.

Le Roi a pris en personne le commandement en chef de l'armée belge; son quartier général est provisoirement établi à Malines. L'armée verra dans cette résolution de S. M. une nouvelle preuve de la sollicitude du Roi et de sa ferme résolution de maintenir l'indépendance nationale.

Ce sera pour elle un motif de plus de se montrer partout digne du pays qu'elle est appelée à défendre, et de son auguste chef.

Le Ministre de la Guerre ad interim,

Signé : Const. D'Hane.

Pour copie conforme,

Le lieutenant-colonel d'état-major,

Schlim.

Pour copie conforme,

Le lieutenant-général en retraite,

De Ticken de Terhove.

Digitized by Google

XXI

Berchem, le 5 août 1831.

Lettre du Ministre de la Guerre au Général De Ticken.

Monsieur le Général,

Ayant cru que le village de *Schilde,* où vous avez votre quartier général, était plus rapproché d'Anvers, S. M. vous a expédié un guide à cheval pour vous inviter à venir le trouver, mais le peu de temps qu'il compte rester en cet endroit ne lui permet pas de vous y attendre, et il me charge de vous demander quelles sont vos positions et en combien de temps vous *pouvez opérer votre manœuvre pour appuyer votre gauche à la ville d'Anvers et la soutenir au besoin, et faire face avec avantage à l'ennemi qui menacerait de déboucher par Capelle.* Ces renseignements le Roi désire les avoir de suite et vous recommande de lui envoyer plusieurs fois le jour des rapports sur ce qui se passe sur votre ligne.

Le Ministre de la Guerre ad interim,

Signé : D'Hane.

P. S. J'attends avec impatience des renseignements bien circonstanciés sur ce qui se passe à Lierre et Herenthals, où l'ennemi semble vouloir arriver.

Digitized by Google

XXII

Quartier général royal de Malines,
le 5 août 1831, à 2 1/2 h.

MONSIEUR LE GÉNÉRAL,

D'après des rapports qui me parviennent, il paraît qu'il y a un mouvement de l'ennemi *pour cerner Anvers,* à moins que vous ne soyez fortement engagé vous-même, secourez la ville et tâchez de repousser les troupes qui veulent se mettre entre vous et la ville. Si l'ennemi est en force, il sera nécessaire pour vous de garder la route de Malines.

Le Ministre de la Guerre ad interim,

Signé : D'HANE.

A Monsieur le Général DE TICKEN.

Digitized by Google

XXIII

Quartier général royal de Malines,
le 5 août 1831.

MONSIEUR LE GÉNÉRAL.

L'ennemi ayant occupé Gheel et pouvant se porter de là sur Herenthals ou le Limbourg, il est urgent de s'assurer de ses intentions et de ses moyens sur ce point.

Vous voudrez bien, en conséquence, pousser dans cette direction une forte reconnaissance, qui s'avancera assez pour recueillir des notions certaines sur la force que l'ennemi porte vers ce point et sur la direction qu'il semble vouloir lui donner. Le général Daine, de son côté, a reçu l'ordre de pousser une pareille reconnaissance sur sa gauche.

Je vous informe en même temps qu'Aerschot est occupé par les gardes civiques mobilisées; Diest, Lierre et Duffel vont l'être également. Veuillez aussi diriger vers ces points et sur votre droite, les gardes civiques mobilisées qui viendront rejoindre votre armée. Le général Daine rassemblera également les gardes civiques sur sa gauche, et *par cette disposition, vos deux corps d'armée se mettront en communication.*

Le Ministre de la Guerre ad interim,

Signé : D'HANE.

A Monsieur le Général DE TICKEN.

Digitized by Google

XXIV

Instructions pour M. le Général De Ticken De Terhove.

Le général De Ticken concentrera sur-le-champ les deux premières brigades de son armée et les portera sur *Lierre* où il passera la Nèthe. Il laissera la ville de Lierre en état de défense, et s'avancera de suite *dans la direction de Diest,* et se mettra en communication avec le général Daine, qui doit y arriver le 7 août au matin au plus tard. Si le général De Ticken rencontre l'ennemi en force dans quelqu'une de ces positions, il manœuvrera de manière à éviter tout engagement sérieux avant que la canonnade dans la direction de *Sichem* et *Diest,* ne lui ait annoncé que le général Daine est de son côté aux prises avec l'ennemi. Des ordres ont été donnés à ce dernier général, pour qu'il ait à tenir le général De Ticken exactement au courant des progrès de ses mouvements.

La troisième brigade de l'armée de l'Escaut continuera à couvrir Anvers, et il est peut-être nécessaire, à cet effet, de la concentrer davantage.

Ce mouvement se fait, parce que l'ennemi se porte en force sur *Diest*, et menace ainsi Louvain et Bruxelles.

Digitized by Google

Trois escadrons de cavalerie, deux de lanciers et un de chasseurs, seront sur-le-champ envoyés à Malines.

Quartier général royal de Malines, le 6 août 1831.

Le Ministre de la Guerre ad interim,

Signé : C. D'HANE.

(Reçu l'ordre de départ à midi. A 4 heures en marche. L'instruction suivante n'a été reçue qu'au passage à Lierre dans la soirée.)

Digitized by Google

XXV

A Monsieur le Général De Ticken.

J'ai l'honneur de transmettre à Monsieur le général de Ticken l'extrait d'un rapport au Roi, afin qu'il en profite pour ses opérations ultérieures.

Le Ministre de la Guerre ad interim,

Signé: C. D'Hane.

Malines, 7 août 1831.

Extrait d'un rapport de M. Ch. De Brouckere *au* Roi.

Sire!

Je viens d'obtenir des renseignements positifs sur la position de l'ennemi à Diest.

Hier, vers midi, un bataillon belge repoussé de Tessenderloo se retira vers Diest, mais quelques lanciers hollandais l'avaient devancé.

Digitized by Google

Un combat s'engagea . . . . . .

Avant une heure, les deux princes entrèrent à Diest à la tête des troupes. Ils retournèrent vers trois heures à *Veerle,* où est le quartier général. Les Hollandais sont forts de 10,000 à 12,000 hommes, et occupent Diest comme le point le plus avancé vers ici, à gauche *Sichem,* en arrière Veerle, Tessenderloo, et plus à leur gauche *Haelen*. Le 12e régiment, comme j'ai eu l'honneur de le mander à Votre Majesté, est bivouaqué en avant de la porte de Louvain. Il n'y a dans Diest que 700 lanciers et une batterie d'artillerie légère. Le reste est tout infanterie. Un bagage considérable accompagnait la colonne qui est commandée par le duc de Saxe-Weimar. Des pontons et des vivres occupent beaucoup de voitures.

Plus de 600 gardes civiques sont à Aerschot. Ils ont détruit, en avant de leur position, un pont sur le Démer; les éclaireurs ont poussé jusqu'à Hersselt, à une lieue de Veerle. Cette commune est en effet pleine d'artillerie, défendue par un régiment de cuirassiers. Il n'y a pas d'autres troupes au quartier général. A Sichem, il y a 800 fantassins; à Haelen, du côté opposé, 1,000 hommes.

. . . . . .

De Votre Majesté,

Le très-humble serviteur,

Signé : Ch. de Brouckere.

Louvain, le 7 août 1831, à 2 heures du matin.

Digitized by Google

XXVI

Quartier général royal à Louvain, le 8 août 1831,
à 4 3/4 h. du matin.

ORDRE.

Le général De Ticken doit accélérer son mouvement sur Aerschot et y faire arriver avec lui le général Niellon et y rassembler toutes ses forces.

Ce mouvement doit avoir lieu le plus tôt possible, le Roi se proposant de se rendre près de lui sur ce point.

Le Ministre de la Guerre ad interim,

Signé : C. D'HANE.

A Monsieur le Général DE TICKEN, *commandant l'armée de l'Escaut.*

Digitized by Google

XXVII

Quartier général royal de Louvain, le 8 août 1831, à 6 3/4 h. du matin.

MONSIEUR LE GÉNÉRAL,

Ne recevant aucune nouvelle de la position que vous occupez, je vous expédie M. le lieutenant Caëtan, par lequel je vous invite à me la faire connaître d'une manière précise.

Je vous renouvelle encore de la manière la plus formelle l'ordre qui vous a été expédié ce matin d'accélérer votre mouvement sur Aerschot et d'y faire venir également la brigade du général Niellon, d'y réunir enfin toutes vos forces, le Roi ayant l'intention de se rendre à votre armée sur ce point.

Le Ministre de la Guerre ad interim,

Signé : C. D'HANE.

A Monsieur le Général DE TICKEN.

Digitized by Google

XXVIII

Quartier général de Louvain, le 8 août 1831, à 7 heures.

MONSIEUR LE GÉNÉRAL,

Ne recevant aucune nouvelle de la position que vous occupez, je vous expédie M. le capitaine Delaveux, par lequel je vous invite à me la faire connaître immédiatement d'une manière précise.

Je vous renouvelle encore, de la manière la plus précise, l'ordre qui vous a été expédié ce matin d'accélérer votre marche sur *Aerschot,* et d'y faire venir également la brigade du général Niellon, d'y réunir enfin toutes vos forces, le Roi ayant l'intention de se rendre à votre armée sur ce point.

Le Ministre de la Guerre ad interim,

Signé : C. D'HANE.

A Monsieur le Général DE TICKEN.

Digitized by Google

XXIX

Conditions d'une suspension d'hostilités entre Son Altesse Royale le prince d'Orange et le Général en chef des troupes belges.

—

ART. 1.

La ville de Louvain sera évacuée par les troupes belges demain 13 août à midi, et remise aux troupes sous les ordres de Son Altesse Royale le prince d'Orange.

ART. 2.

Les portes de la ville et les postes principaux seront remis par les gardes des troupes belges à des gardes des troupes hollandaises, demain avant l'heure de midi.

ART. 3.

Il y aura suspension d'hostilités dès à présent jusqu'à l'heure de midi du jour de demain 13 août.

Au Pellenberg devant Louvain, le 12 août 1831.

Par ordre de S. A. R. le prince d'Orange :
Le lieutenant-général chef de l'état-major général,
Signé : Bon CONSTANT DE REBECQUE.

Digitized by Google

Accepté par le général de brigade, chef de l'état-major ad interim.

Signé : GOBLET.

Sauf ratification de son souverain, qui devra être transmise au quartier général de l'armée hollandaise dans les huit heures, à dater de la signature, avec promesse, en tout cas, de ne pas recommencer les hostilités avant demain 13, à quatre heures du matin.

Je suis garant que le prince d'Orange a donné sa parole que les troupes belges peuvent évacuer la place avec armes et bagages et tout son matériel.

Le colonel aide de camp de S. A. R. le prince d'Orange,

Signé : Cte V.-L. STIRUM.

Pour copie conforme :

HUYBRECHT.

N. B. L'article relatif à la ratification, écrit de la main du général Goblet, se trouve biffé.

Digitized by Google

XXX

Quartier général à Louvain, le 11 août 1831.

MONSIEUR LE GÉNÉRAL,

M. le Ministre de l'intérieur Ch. De Brouckere, nommé aide de camp de S. M. le Roi, se rend à l'armée de la Meuse par ses ordres; vous voudrez bien, général, suivre ceux qu'il vous transmettra au nom de Sa Majesté et diriger tous vos mouvements d'après les instructions verbales qu'il a reçues et qu'il est chargé de vous communiquer. Vous voudrez bien, en conséquence, regarder comme non avenu mon ordre d'hier.

Le Roi compte se porter aujourd'hui en avant avec le corps d'armée de l'Escaut, sur la route de *Tirlemont,* pour tâcher de s'emparer de cette ville, s'il est possible; je vous instruirai ultérieurement du résultat de cette opération.

Tous vos mouvements, général, tendent à opérer une jonction entre nos corps d'armée; vous voudrez bien, de votre côté, vous tenir prêt à vous porter en avant si le cas l'exige.

Le Ministre de la Guerre ad interim,

Signé : D'HANE.

A Monsieur le Général de division DAINE.

Digitized by Google

XXXI

BULLETINS DE L'ARMÉE DU PRINCE D'ORANGE.

Premier bulletin.

AU ROI.

Quartier général de Baerle-Hertog, 3 août 1831.

J'ai l'honneur d'informer V. M. que le premier mouvement de l'armée a été exécuté conformément aux dispositions prises dans la journée d'hier, par suite duquel la 1re division se trouve en avant de Baerle-Hertog, ayant ses avant-postes à Sonderreygen et Baerle-Brugge. Un combat a eu lieu près du premier de ces endroits entre le 2e bataillon de chasseurs et l'ennemi, dont la force pouvait s'élever à 400 hommes. Trois volontaires faisant partie de ce bataillon ont été blessés. L'ennemi s'est retiré jusqu'à Merxplas.

La 2e division occupe Poppel et Weelde, et a ses extrêmes avant-postes entre l'Eel et Raevels, où un combat a eu lieu sous mes yeux entre le 2e bataillon de la 18e *afdeeling*, commandé par le major Tegelaar, et des chasseurs ennemis, soutenus par quelque cavalerie. Ce bataillon a chassé l'ennemi de l'intérieur des maisons et du bois voisin à la baïonnette. Le duc de Saxe-Weimar et le colonel Baggelaar se sont placés à pied à la tête du bataillon et ont dirigé cette attaque avec un courage digne des plus grands éloges.

Digitized by Google

J'ai l'honneur de recommander à la bienveillance particulière de V. M. le major Tegelaar.

La cavalerie, sous les ordres du général Post, et l'artillerie de réserve sont au bivac près d'Alphen.

Je me propose de me porter en avant aujourd'hui avec la 1re et la 2e division, en y joignant la brigade de cuirassiers et trois batteries d'artillerie à cheval, pour tâcher de me rendre maître de Turnhout.

Le commandant en chef de l'armée des Pays-Bas,

GUILLAUME, prince d'Orange.

Digitized by Google

XXXII

2e *Bulletin*.

—

AU ROI.

—

Quartier général de Turnhout, 3 août 1831, au soir.

J'ai l'honneur d'informer V. M. que nous nous sommes portés aujourd'hui vers Turnhout sur trois colonnes.

La 2e division, qui, dès hier soir, s'était emparée du village de Raevels, défendu par Niellon avec quelques bataillons et deux pièces de canon, a débouché de ce village ce matin à 5 heures. Elle rencontra bientôt les troupes de ce chef ennemi. Après une courte résistance, celui-ci se retira, poursuivi par la 1re brigade de la 2e division, qui occupa Turnhout, abandonné par les troupes belges. Toute cette opération a été exécutée avec une perte très-légère de notre part.

L'ancien Turnhout fut occupé par la 2e division. La 1re quitta ses bivacs ce matin à 4 heures, traversa Merxplas et Beere, et prit position en travers de la chaussée de Turnhout, du côté d'Anvers, près le village de Vorsselaer. La brigade de cavalerie, sous les ordres du général Post, ainsi que l'artillerie de réserve, s'avança jusqu'à la hauteur de la bruyère de Raevels.

Digitized by Google

Mon quartier général se trouve ici, à Turnhout. Je viens d'établir aujourd'hui mes communications avec la 3e division, qui occupe les villages d'Arendonck et de Rethy.

D'après les rapports que je viens de recevoir, les troupes commandées par Niellon se seraient retirées sur la route de Lierre, où il paraît que d'autres troupes ennemies se sont également concentrées.

J'espère avoir l'honneur d'informer demain V. M. des événements qui se seront passés dans le courant de cette journée.

Le commandant en chef de l'armée des Pays-Bas,

GUILLAUME, prince d'Orange.

Digitized by Google

3e *Bulletin.*

—

AU ROI.

—

Quartier général de Turnhout, 4 août 1831.

J'ai l'honneur d'informer V. M. que mon quartier général est resté établi ici aujourd'hui. La 2e division a marché en avant pour passer la nuit à Gheel. La 2e brigade de la 1re division garde sa position d'hier sur la grande route de Turnhout à Anvers, près du village de Vorsselaer. La 3e division doit occuper aujourd'hui Moll. La brigade du général Post, avec l'artillerie de réserve, se trouve aujourd'hui à Casterlé. J'espère établir demain mon quartier général à Gheel, et faire avancer l'armée jusque sur la rivière le Démer.

Le commandant en chef de l'armée des Pays-Bas,

GUILLAUME, prince d'Orange.

Digitized by Google

4e *Bulletin.*

—

Quartier général de Gheel, 5 août 1831.

J'ai l'honneur d'informer V. M. que l'armée a exécuté aujourd'hui un mouvement en avant très-avantageux et d'une grande importance, considéré sous le rapport militaire.

La 2e division, sous les ordres du duc de Saxe-Weimar, quitta de grand matin Gheel et se dirigea sur Diest.

Quelque cavalerie ennemie se trouvait encore le matin dans cette ville; mais, à l'approche de notre colonne, que précédaient quelques lanciers, elle évacua la place et se porta vers Hasselt. La 2e division a occupé Diest et les environs sur la gauche jusqu'au village de Sichem, et sur la droite jusque près de Haelen.

La 1re division Van Geen quitta Turnhout et alla occuper Gheel et Casterlé.

La 3e division Meyer quitta Moll dans l'intention d'aller occuper Beeringen et les environs. Dans cette marche, elle rencontra l'ennemi à Oostham. Le général donna aussitôt l'ordre d'atta-

Digitized by Google

quer ce village, et l'ennemi se retira immédiatement sur Quaed-Mechelen. Arrivé dans les environs de Beeringen, le général rencontra encore une fois l'ennemi, cette fois en assez grand nombre; le général le fit aussitôt attaquer par les chasseurs volontaires et par le bataillon de flanqueurs du 13e régiment. L'ennemi s'enfuit promptement dans toutes les directions; mais nous avons à déplorer la perte de l'étudiant Beekman. Le général parle avec le plus grand éloge de la conduite du corps entier des chasseurs volontaires de Leyde.

Le général a fait plusieurs prisonniers à Beeringen, où il a établi son quartier général.

Mon quartier général est établi ici, à Gheel.

L'armée entière se reposera demain 6, et restera dans les positions précitées.

Le commandant en chef,

GUILLAUME, prince d'Orange.

Rapport du Général MEYER *à* S. A. R. *le* PRINCE D'ORANGE.

Quartier général de Beeringen, 5 août 1831.

J'ai l'honneur de porter à la connaissance de V. A. R. que je suis arrivé ici cette après-midi à 3 heures, après avoir laissé à Beverloo les escadrons de hussards, ainsi que l'artillerie

Digitized by Google

légère et un bataillon d'infanterie. Les escadrons de dragons, ainsi qu'un bataillon d'infanterie, ont été détachés vers Pael, et deux bataillons d'infanterie vers Coursel. Les autres corps, ainsi que la batterie ont pris position sur une hauteur en avant de la ville; les corps de chasseurs sont restés ici pour maintenir l'ordre.

Voici pour quels motifs les troupes sont arrivées aussi tard.

En arrivant ce matin près le village d'Oostham, j'appris que l'ennemi s'y trouvait encore; je fis alors faire une reconnaissance par les chasseurs volontaires et quelques hussards. Ceux-ci ne tardèrent pas à rencontrer l'ennemi et à en venir aux prises avec lui; cependant, il se retira immédiatement sur Quaed-Mechelen; il ne fut pas possible de l'atteindre, parce que la cavalerie ne put le poursuivre à cause de l'épaisseur du bois. Dans cette attaque, l'étudiant Huet a été blessé.

Dans les environs de Beeringen, nous trouvâmes l'ennemi avec des forces assez considérables; toutefois, il fut impossible de faire une attaque régulière. Nos troupes, tant les chasseurs volontaires que le bataillon des flanqueurs du 13e régiment, l'attaquèrent vivement et le mirent en fuite de toutes parts. *L'étudiant Beekman a péri dans cette affaire et le nommé Stollé a été blessé.*

Je reçois à l'instant la nouvelle que l'ennemi se retire sur Diest, mais que quelques-uns d'entre eux, à la poursuite desquels on s'était mis, s'arrêtent dans les bois qui se trouvent sur cette route.

Par suite de la dépêche de V. A. R. en date du 4 de ce mois, la division, ainsi que la brigade de cavalerie, se reposera demain.

Digitized by Google

J'ai donné connaissance au général Cort-Heyligers de mon arrivée à Beeringen.

Le lieutenant-général commandant la 3e division,

MEYER.

P. S. Les chasseurs volontaires de Leyde se sont parfaitement bien conduits dans cette circonstance, surtout allant au feu pour la première fois. 1 *sergent et 4 hommes* ont été faits prisonniers par nos troupes.

Digitized by Google

5e *Bulletin* (1).

—

Quartier général de Diest, 7 août 1831.

J'ai l'honneur d'informer V. M. que j'ai établi ce matin mon quartier général ici.

La 2e division s'est portée en avant et a pris position à Saint-Trond.

La 3e division a pris position à Herck, à moitié chemin de Diest à Hasselt.

Le corps d'armée du général Cort-Heyligers est cantonné à Heusden.

D'après différents rapports de ce général, les gardes communales doivent s'être distinguées par un courage digne des plus grands éloges dans chacun des combats qui ont eu lieu.

Le commandant en chef,

GUILLAUME, prince d'Orange.

(1) Le 6e bulletin se trouve aux pièces justificatives sous le n° 14.

Digitized by Google

7e *Bulletin*.

—

Quartier général de Saint-Trond, 10 août 1831.

J'ai l'honneur d'informer V. M. que j'établis hier mon quartier général à Hasselt, et me proposais de marcher aujourd'hui sur Tongres, afin de forcer l'ennemi à se retirer sur Liége, lorsque le major Roloff m'apporta la nouvelle inattendue que Tongres était occupé par le général-major Van Roecop, avec une partie de la garnison de Maestricht, consistant en infanterie, cavalerie et artillerie. J'avais envoyé ce major, le 8, à Maestricht pour informer le lieutenant-général Dibbetz de la prise de Hasselt et des avantages que nous venions de remporter, et lui enjoindre en outre de faire faire une sortie sur Tongres le jour suivant, 9 de ce mois. Le général Daines s'était précisément retiré la veille 8, jusque sur Liége. Le corps d'armée sous ses ordres paraît s'être tout à fait dissous à cette occasion. La route et la campagne étaient couvertes d'armes et d'habillements jetés par les soldats ; les fuyards prirent toutes les routes, un petit nombre seulement arriva jusqu'à Liége. Par suite de cet événement, j'ai décidé de marcher sur Louvain. Je fais avancer aujourd'hui à cet effet la 2e division de Saint-Trond vers Tirlemont.

La 3e division occupe Saint-Trond.

Digitized by Google

La 1re se réunit à Diest.

La 4e occupe Hasselt.

La cavalerie légère se trouve établie entre Saint-Trond et Tirlemont.

La grosse cavalerie et l'artillerie de réserve sont à Looz.

Mon quartier général est ici, à Saint-Trond.

Le commandant en chef,

GUILLAUME, prince d'Orange.

Digitized by Google

8e *Bulletin.*

—

Quartier général de Tirlemont, 11 août 1831.

J'ai l'honneur d'annoncer à V. M. que j'ai établi aujourd'hui mon quartier général à Tirlemont, qui est occupé par la 2e brigade de la 3e division.

La 1re brigade, 3e division, est à Cumptich, et une forte avant-garde à Bautersem.

La 2e division, qui est à Bossut et dans les environs, surveille les routes de Namur et Wavre à Louvain.

La 1re division est à mon aile droite et occupe Saint-Jooris-Winghe et les environs. Ce rassemblement de toutes les forces de l'armée a pour but de tenter demain une attaque sur Louvain.

L'avant-garde a été aux prises avec l'ennemi à Bautersem. L'affaire était en elle-même de peu d'importance; mais nous avons à déplorer la perte du lieutenant-colonel Valkenburg, qui commandait les chasseurs de Groningue. Il trouva là une mort glorieuse.

Le commandant en chef,

GUILLAUME, prince d'Orange.

Digitized by Google

9e *Bulletin.*

—

Quartier général de Tirlemont, 12 août 1831,
neuf heures du soir.

J'ai l'honneur d'informer V. M. que l'armée royale, que j'ai l'honneur de commander, a remporté aujourd'hui un avantage éclatant sur l'armée ennemie, commandée par Ticken de Terhove. Le prince Léopold se trouvait à l'affaire. Les troupes ennemies ont été repoussées de toutes les positions où nous sommes venus les attaquer, et forcées à se retirer dans Louvain et sous le canon de cette ville.

Le résultat de cette affaire fut la demande d'une courte suspension d'armes pour évacuer Louvain et remettre la ville aux troupes de V. M.

Les conditions de cette suspension, par lesquelles l'ennemi reconnaissait sa défaite, ont été dictées par moi.

Ce résultat a été obtenu de la manière suivante.

Dès cinq heures du matin, la 3e division, accompagnée de la brigade des cuirassiers et des batteries d'artillerie de réserve, se mit en mouvement.

Digitized by Google

Nous avions été obligés d'évacuer Bautersem la veille au soir, et de faire retirer notre avant-garde jusqu'à Boosbeek, à cause des forces supérieures de l'ennemi.

Nous trouvâmes ce matin l'ennemi du côté de Louvain, près Bautersem, dans une position avantageuse, protégée encore par un bois et les maisons les plus avancées de Bautersem. Ses forces consistaient en infanterie et en artillerie. Je reconnus immédiatement que déboucher par le village et attaquer l'ennemi de front, n'aurait d'autre résultat que de faire répandre inutilement beaucoup de sang. J'ordonnai donc de l'attaquer sur les deux flancs, afin de le forcer à la retraite.

L'ennemi résista longtemps; mais, lorsqu'il s'aperçut que nous étions maîtres sur son flanc gauche de quelques monticules que je fis occuper par les corps de chasseurs volontaires de la 3e division, il se vit forcé de commencer promptement sa retraite; nous le poursuivîmes aussitôt sur la route de Louvain.

Je venais de donner l'ordre de le poursuivre avec la cavalerie, afin de tirer quelque avantage de sa déroute, lorsqu'un parlementaire vint à moi sur la grande route.

C'était lord William Russell. Il apportait une lettre de sir Robert Adair. Elle était à l'adresse du duc de Saxe-Weimar, parce que l'on croyait que le duc commandait cette colonne. Elle contenait la demande d'une suspension d'armes et la nouvelle que l'avant-garde de l'armée française se trouvait déjà dans les environs de Wavre. Après un instant de réflexion, je déclarai que la seule chose qui pût me déterminer à consentir à une suspension d'armes, était l'évacuation de Louvain et l'assurance positive qu'une armée française se trouvait déjà sur le territoire belge. Je voulus envoyer un officier s'assurer de ce

Digitized by Google

dernier fait. Lord William Russell se retira, et je continuai à me porter en avant. L'ennemi s'enfuit de toutes parts. A l'approche de Louvain, nous le trouvâmes dans une position très-avantageuse sur les hauteurs de Pellenberg, avec des forces considérables. Je le forçai à abandonner cette position, en ordonnant à la 1re division, qui s'avançait du côté de Saint-Jooris-Winghe, de se placer de ce côté sur la même ligne de hauteur, et, arrivée sur le plateau, de se porter en avant sur le flanc gauche de l'ennemi.

Ce mouvement fut exécuté avec beaucoup de promptitude et de bonheur par le général Favange, commandant la 2e brigade de la 1re division. Une courte canonnade, faite de concert par ce général et l'artillerie de la 3e division, obligea l'ennemi à abandonner cette position militaire extrêmement forte, et à se retirer en toute hâte sur Louvain. Nous occupâmes alors ces mêmes positions, et en outre la grande route et les hameaux situés sur notre flanc gauche. Nous nous trouvâmes à la portée d'un coup de canon de Louvain. J'attendais cependant le résultat du message que lord Russell avait dû porter à sir Adair en réponse à sa lettre. Sir Adair vint lui-même; il demanda une suspension d'armes. Je déclarai ne pouvoir accepter d'autres conditions que l'entière évacuation de la ville par Léopold et l'armée belge. Sir Robert Adair prit sur lui de faire exécuter ce que je demandais.

Aussitôt après sa rentrée dans la ville, je vis paraître un officier de l'état-major général des Belges, qui vint me demander quelles conditions je voulais dicter.

Je les fis rédiger par le chef de l'état-major général, le général Constant de Rebecque, et exigeai une prompte réponse. Je la reçus immédiatement, ratifiée par le général en chef ad

Digitized by Google

interim de l'état-major belge, A. Goblet. Aussitôt après la conclusion de ce traité, j'ai fait bivaquer les troupes dans les positions qu'elles occupaient. Je dois encore annoncer à V. M. que, pendant ces négociations, une vive canonnade partit de la porte de la ville sur nos troupes. Ne pouvant en connaître la cause, j'envoyai aussitôt en parlementaire le capitaine Van Stirum, de l'état-major du prince Frédéric, demander au commandant de la place les causes de cette conduite, qui paraissait être une trahison.

Le capitaine Van Stirum revint bientôt avec un officier belge, qui témoigna combien il était peiné de ce qui arrivait, et assura que cela était tout à fait en opposition avec les ordres positifs donnés par le commandant des troupes campées dans les environs. Nous avons à déplorer, dans cette attaque, la mort du lieutenant d'artillerie Prinsen, et la perte pour le service du brave colonel Gallières, dont la jambe gauche a été emportée par un boulet de canon. Son fils a été frappé de la même manière par le même boulet.

Le duc de Saxe-Weimar, à la tête d'un corps d'armée composé de la 2e division, d'une brigade de cavalerie et de l'artillerie nécessaire, quitta ce matin à 3 heures ses positions près Nethen et les environs, tourna la ville de Louvain, et alla se placer sur la route de Louvain à Bruxelles, sur la hauteur appelée Montagne de Fer. Ce mouvement fut par lui aussi habilement conçu qu'heureusement exécuté.

Le duc a, dans cette circonstance, comme dans toute cette campagne de dix jours, déployé de la manière la plus brillante son indomptable courage et ses talents militaires. Il doit avoir été aux prises avec l'ennemi, car j'entendais le feu de son corps d'armée de l'autre côté de la ville. Je n'ai pas reçu à ce sujet

Digitized by Google

d'informations ultérieures, mais je viens d'envoyer mon aide de camp, comte Van Limburg-Stirum, l'avertir de la suspension d'armes qui vient d'être conclue.

Le commandant en chef de l'armée des Pays-Bas,

GUILLAUME, prince d'Orange.

Digitized by Google

SITUATION DE L'ARMÉE AU 15 JUILLET 1831.

Infanterie régulière.

CORPS.	BATAILLONS DE GUERRE.			DÉPOTS.		
	EMPLACEMENT.	Officiers.	Troupes.	EMPLACEMENT.	Officiers.	Troupes.
1er de ligne .	Armée de l'Escaut.	79	2,282	Bruxelles.	11	744
2e id. .	Armée de la Meuse.	68	2,686	Louvain.	14	1,009
3e id. .	Armée de l'Escaut.	71	2,408	Malines.	12	812
4e id. .	Id.	78	2,672	Tournai.	18	721
5e deux bat.	Id.	43	1,792	Liége.	12	901
un bat.	Liége.	26	979			
6e id. .	Armée des Fland.	69	2,441	Bruges.	16	753
7e id. .	Armée du Luxemb.	72	2.725	Namur.	21	1,105
8e id. .	Armée des Fland.	74	2,559	Ypres.	17	918
9e id. .	Armée de l'Escaut.	72	2,660	Mons.	18	1,039
10e id. .	Armée de la Meuse.	74	2,536	Gand.	15	676
11e id. .	Id.	73	2,837	Liége.	17	700
12e id. .	Armée de l'Escaut.	83	1,187	La situation manque	»	»
1er chasseurs.	Armée de la Meuse.	86	2,106	Alost.	13	251
2e id. .	Armée de l'Escaut.	86	806	Charleroi.	31	84
3e id. .	Armée de la Meuse.	76	1,131	Sittard.	9	120
	Totaux.	1,130	33,847		224	9,853

Corps divers.

Compagnies sédentaires	12	348	27	1,027
Gardes forestiers.	9	207		
Dépôt d'étrangers	6	475		

Volontaires.

1er bataillon tirailleurs (Armée des Flandres).	24	797
2e id. id. (Armée du Luxembourg)	21	547
Tirailleurs de la Meuse (Armée de la Meuse)	32	527
1er bataillon tirailleurs de l'Escaut (Armée de l'Escaut).	20	322
2e id. id. id. .	28	463
10 bataillons tirailleurs francs (Armée du Luxembourg)	158	3,798
Totaux.	303	6.434

Digitized by Google

Cavalerie.

CORPS.	ESCADRONS DE GUERRE.			DÉPOTS.		
	EMPLACEMENT.	Officiers.	Troupes.	EMPLACEMENT.	Officiers.	Troupes.
Cuirass. 1 esc.	Bruxelles.	8	177	Liége.	10	68
3 esc.	Liége.	24	327			
1er chass. 4 esc.	Armée de l'Escaut.	37	671	Tournai.	8	160
2e chass. 4 esc.	Armée de la Meuse.	35	743	Gand.	8	318
1er lanc. 4 esc.	Armée de l'Escaut.	36	655	Malines.	10	195
2e lanc. 2 esc.	Bruxelles.	18	361	Namur.	7	126
2 esc.	Namur.	19	328			
	Totaux.	177	3,262		43	867
Guid. de la Meu.	Officiers et soldats.		75			

Artillerie.	Offic.	Troup	Chev.
Artillerie de campagne, force totale	49	1.725	1,452
Armée de l'Escaut . . . . 2 batteries de 6, 2 batteries de 12.			
Armée de la Meuse. . . . 2 batteries de 6, 1 batterie de 12.			
Plus la compagnie bruxelloise de 6.			
Armée du Luxembourg. 2 batteries de 6.			
A Gand, 1 batterie de 12.			
— —			
Totaux : 6 batteries de 6, 4 batteries de 12.			
Artillerie de siége, force totale.	61	2,137	
Train	12	530	326
Canonniers sédentaires	3	66	
Ouvriers d'artillerie	4	120	
Totaux.	129	4,378	1,778
Génie.			
1re et 3e compagnies à l'armée de la Meuse.	9	317	
2e et 4e id. à Anvers (armée de l'Escaut).	10	308	
5e et 6e id. à Liége	13	307	
Totaux.	32	952	

Digitized by Google

Troupes qui se trouvent à l'armée.

ARMES.	ARMÉE des Flandres.	ARMÉE de l'Escaut.	ARMÉE de la Meuse.	ARMÉE du Luxemb.	TOTAUX.
Infanterie . .	3,729	13,276	12,292	6,389	37,686
Cavalerie. . .	»	1,426	780	»	2,206
Artillerie. . .	»	622	298	288	1,208
Génie	»	318	326	»	644
Totaux.	3,729	17,642	13,696	6,674	41,741

Troupes en garnison.

ARMES.	1re division MILITAIRE.	2e division MILITAIRE.	3e division MILITAIRE.	4e division MILITAIRE.	TOTAUX.
Infanterie . .	5,410	2,825	2,635	4,296	15,166
Cavalerie. . .	424	579	457	861	2,321
Artillerie. . .	591	723	1,077	1,091	3,482
Génie	»	»	»	320	320
Totaux.	6,423	4,127	4,169	6,568	21.289

RÉCAPITULATION.

Infanterie	52,852
Cavalerie	4,527
Artillerie	4,387
Génie	964
Gendarmerie	1,106
Total. .	64,136

Digitized by Google

DÉSIGNATION des BRIGADES.	DÉSIGNATION des CORPS.	NOMS des COMMANDANTS.
1re brigade. Général Niellon.	2me régiment de chasseurs. 9me id. d'infanterie. 2me bataillon de tirailleurs.	Lieutenant-colonel Godart. Colonel Strock. Major Walckiers.
2me brigade. Général Clump.	1er régiment d'infanterie. 4me id. id. (2) 1er bataillon de tirailleurs.	Colonel Coitin. Colonel Leboutte. Major Duquesne.
3me brigade. Colonel de l'Escaille.	7me rég. d'infanterie, 3me bat. (3). 12me régiment d'infanterie.	Major Delport. Colonel de l'Escaille.
Cavalerie. Général de Marneffe.	1er régiment de lanciers. 1er id. de chasseurs (4).	Général de Marneffe. Colonel Van Remoortere.
Artillerie. Major Dupont.	1re compagnie. 3me id. 9me id. 10me id. (5)	Capitaine Lauwerys. Capitaine de Ryckholt. Capitaine Dupont. Capitaine Rigano.
Génie. Lieutenant-colonel Bosch.	Sapeurs mineurs.	Sous-lieutenant Chauchet.
		Total général. . .

Digitized by Google

du 5 *au* 13 *août* 1831.

FORCE DES PRÉSENTS AU						OBSERVATIONS.
5 AOÛT.			13 AOÛT.			
Officiers.	Troupes.	Chevaux.	Officiers.	Troupes.	Chevaux.	
79	799	11	59	655	11	(1) Le 2me bat. de tirailleurs, fort de 28 officiers et 455 hommes, est resté à Lierre. Ce bataillon a rejoint l'armée de l'Escaut à Aerschot le 8. En partant d'Aerschot, ce bataillon y est resté et y est encore.
64	2,494	11	55	1,933	11	
»	»	»	»	»	»	
143	3,293	22	114	2,588	22	
67	2,122	6	72	1,974	7	(2) Trois compagnies du 1er bataillon sont détachées aux batteries du Bas-Escaut.
60	2,139	16	56	1,948	16	
22	326	2	26	259	2	
149	4,587	24	154	4,181	25	
»	»	»	19	845	4	(3) Le bat. du 7me rég. a été adjoint le 10 à Louvain; le 12me régiment, fort de 84 officiers et 1,206 hommes de troupe, a rejoint à Aerschot le 8.
»	»	»	78	1,019	12	
»	»	»	97	1,864	16	
45	606	675	46	587	632	(4) Une soixantaine d'hommes venant du dépôt ont rejoint le 13 au soir à Louvain.
44	646	674	46	651	658	
89	1,252	1,349	92	1,238	1,290	
4	136	132	4	135	123	
5	130	108	4	125	115	
4	153	151	4	157	142	
2	82	74	2	82	73	(5) Une demi-batterie détachée à Lierre.
15	501	465	14	499	453	
1	77	»	1	76	»	
397	9,710	1,860	472	10,446	1,806	On peut affirmer que pendant la journée du 13 il y avait au moins 2,000 traînards des différents régiments.

Quartier général de Muysen, le 18 août 1831.

Le Général de division,

(Signé) Le chevalier DE TICKEN DE TERHOVEN.

Digitized by Google

Situation de l'armée de la Meuse au 7 juillet 1831.

NUMÉRO des BRIGADES.	COMMANDANTS.	DÉSIGNATION des CORPS.	BATAILLONS ou ESCADRONS; COMPAGNIES ou DÉTACHEMENTS	EFFECTIF. HOMMES. Officiers.	Troupes.	Total.	CHEVAUX. Officiers.	Troupes.	Total.
1re brigade.	Vandenbroek, colonel.	3e régiment de chasseurs à pied.	1er bataillon.	25	438	463	2	»	»
			2e id.	25	326	351	3	»	»
			3e id.	26	376	393	2	»	»
			Bat. de dépôt.	15	139	154	1	»	»
2e brigade.	L'Olivier, colonel.	10e régiment.	1er bataillon.	25	818	843	2	»	»
		11e id.	id.	25	937	962	5	»	»
		fd.	2e id.	25	997	1,022	4	»	»
		id.	3e id.	26	1,009	1,035	3	»	»
3e brigade.	Dollin-Dufresnel colonel.	2e rég. d'infant.	1er bataillon.	24	835	859	7	»	»
		id.	2e id.	25	796	821	2	»	»
		id.	3e id.	22	799	821	5	»	»
		10e id.	2e id.	24	770	794	2	»	»
		Tiraill. de la Meuse	Bataillon.	52	531	583	»	»	»
		Guides de l'armée	1re compag.	5	70	75	10	70	»
		2e rég. chass. à ch.	2e, 4e et 7e Cies.	17	311	328	31	299	»
	Vandamme, colonel.	Artill. de campag.	2e batterie.	4	144	148	8	14	104
		id.	7e id.	3	141	144	6	14	107
		id.	5e id.	4	148	152	8	14	148
		Sapeurs mineurs.	1 Compagnie.	3	168	171	1	»	»
	Wuesten, colonel.	1er régiment de chasseurs à pied.	1re batterie.	26	665	691	»	»	»
			2e id.	25	681	706	»	»	»
			3e id.	25	670	675	»	»	»
		Ambulance.		10	43	53	»	»	»
			Total.	531	11,795	12,326	105	411	359

Digitized by Google

Ministère de la Guerre.

—

État nominatif des militaires blessés dans la campagne du mois d'août 1831.

DÉSIGNATION DES HOPITAUX.	NOMBRE des BLESSÉS.
Bruxelles, hôpital Saint-Pierre	35
Id. id. militaire	61
Liége	14
Anvers	21
Gand	28
Louvain.	79
Tournai	6
Namur	45
Bruges	21
Malines	9
Termonde	14
Saint-Trond	1
Hasselt..	71
Tirlemont	48
Total.	453

Digitized by Google

XL

10e Bulletin.

—

Louvain, 13 août 1831, trois heures de l'après-midi.

J'ai l'honneur d'informer V. M. que, par suite de la convention conclue hier, la ville de Louvain a été remise aujourd'hui, à midi, par les troupes sous les ordres de Niellon, à la 1re brigade de la 3e division. Les troupes de V. M. ont été bien accueillies dans la ville. En me rendant de Tirlemont à Louvain, je rencontrai l'envoyé de France comte Belliard et le général Lawoestine, qui commande l'avant-garde de l'armée française, sous les ordres du maréchal Gérard, que le maréchal m'expédiait pour m'informer que l'armée française s'était déjà avancée sur mon flanc gauche, jusqu'à Grez, en avant de Wavre. Ces deux messieurs me communiquèrent l'avis officiel des arrangements pris entre V. M. et la France. Je suis convenu avec eux de commencer demain mon mouvement rétrograde vers les frontières du Brabant septentrional. Je suis donc déterminé à faire abandonner Louvain, demain 14, à dix heures du matin.

La 2e division occupera Tirlemont et les environs.

La 3e campera entre les villages situés à deux lieues de Louvain.

La 1re division occupe Diest aujourd'hui, et son arrière-garde est à Saint-Joris-Winghe.

La cavalerie suit ce mouvement, et les batteries d'artillerie de réserve restent sous la protection de la grosse cavalerie.

Je ne puis terminer ce rapport sans signaler spécialement

Digitized by Google

à V. M. la conduite distinguée qu'a tenue toute l'artillerie qui a été au feu dans la bataille de Louvain; je dois vous nommer la batterie du capitaine Van de Wal qui accompagne la 3e division et la batterie d'obusiers commandée par le capitaine Cochorn. J'ai tous les motifs pour recommander à la bienveillance de V. M. tous les officiers des états-majors, tant généraux que particuliers, qui ont rempli leur devoir avec zèle et sang-froid, sous le feu de l'ennemi.

J'attends les rapports des généraux de division et des chefs de corps, sur les officiers, sous-officiers et soldats qui se sont distingués par leur courage et leur intelligence, afin de les recommander à la bienveillance de V. M.

Le commandant en chef de l'armée des Pays-Bas,

GUILLAUME, prince d'Orange.

XLI

11e Bulletin.

Quartier général de Tirlemont,
15 août 1831.

J'ai l'honneur d'informer V. M. que nous avons continué aujourd'hui notre marche rétrograde.

La 1re division s'est concentrée à Diest.

La 2e division est aujourd'hui à Saint-Trond et dans les environs.

Digitized by Google

La 3e division occupe les villages à gauche de la route d'ici à Liége.

L'armée française marche sur nos talons et se trouve dans les villages à droite de la grande route.

Hier et avant-hier, nos troupes se sont trouvées en contact avec les Français dans quelques cantonnements; afin d'éviter ce désagrément, j'ai envoyé hier le lieutenant général baron Constant de Rebecque près le maréchal Gérard, au quartier général français, à Wavre, afin de prendre de concert des mesures relatives à la marche ultérieure et aux cantonnements des deux armées.

Le général Constant de Rebecque a conclu avec le chef de l'état-major général français un arrangement par écrit, qui, approuvé et signé par le maréchal Gérard, m'a été envoyé pour être par moi ratifié; je l'ai également signé, et j'ai l'honneur d'en envoyer une copie à V. M.

C'est l'aide de camp comte de Laigle, qui accompagnait le général Constant de Rebecque, qui est allé remettre au maréchal la pièce par moi signée.

J'ai proposé au maréchal un rendez-vous qu'il a aussitôt accepté avec plaisir; nous espérons nous rencontrer ici demain avant notre départ pour Saint-Trond.

Le commandant en chef de l'armée des Pays-Bas,
GUILLAUME, prince d'Orange.

Digitized by Google

12e Bulletin.

—

Quartier général de Saint-Trond,
16 août 1831.

J'ai l'honneur d'informer V. M. que l'entrevue entre le maréchal Gérard et moi a eu lieu aujourd'hui, à Tirlemont. Je m'étais flatté de pouvoir renvoyer les troupes de cette ville, afin de la faire considérer comme neutre, et j'aurais voulu y rester avec une escorte, afin d'attendre le maréchal. Cependant je me vis dans l'impossibilité de réaliser ce désir, par l'arrivée de volontaires, qui, de toutes parts, pénétrèrent dans la ville et la menacèrent même de pillage (1). J'en donnai préalablement connaissance au maréchal, lui proposant de vouloir encore aujourd'hui faire occuper la ville par les troupes françaises, les troupes de V. M. devant y maintenir l'ordre jusqu'à ce qu'elles fussent relevées par les Français.

Peu après, vers les neuf heures, arriva déjà le maréchal lui-même, accompagné de son état-major et d'une petite escorte composée de dragons. Il m'assura aussitôt que, d'après mes souhaits, il avait donné tous les ordres nécessaires, et que la division du général Hulot était en marche pour remplacer les troupes de V. M. Je trouvai le maréchal disposé à remplir mes désirs, et j'ai l'espoir bien flatteur que, par cette entrevue, toutes les difficultés qui auraient pu surgir par la proximité des deux armées et par leurs mouvements, seront entièrement levées.

(1) Ces volontaires composaient l'avant-garde du corps de Daine. Lorsqu'ils pénétrèrent dans Tirlemont, ils n'avaient aucune connaissance des événements survenus depuis le 12 août. Ils attaquèrent sans hésitation les troupes hollandaises qu'ils rencontrèrent.

Digitized by Google

Je n'ai quitté Tirlemont que lorsque la ville fut occupée par la division du général Hulot. Par là, je voulus rendre au maréchal les procédés honnêtes qu'il avait observés à mon égard.

Il était arrivé à Tirlemont lorsque, par la présence des troupes de V. M., cette ville se trouvait être encore mon quartier général. En quittant la ville, le maréchal eut l'attention de m'accompagner jusque hors la porte, où nous avons pris congé l'un de l'autre.

Le commandant en chef de l'armée des Pays-Bas,
GUILLAUME, prince d'Orange.

LXIII

13e Bulletin.

Quartier général de Hasselt, 17 août 1831.

J'ai l'honneur d'informer V. M. que j'ai établi aujourd'hui mon quartier général ici.

La 3e division occupe cette ville et les environs.

La 1re division se trouve aujourd'hui à Gheel et dans les villages environnants.

La 2e division est à Helchteren et dans les environs.

Les deux brigades de cavalerie et les batteries de l'artillerie de réserve ont suivi ce mouvement rétrograde.

Je pense rester ici demain et donner un jour de repos à la 3e division.

Après-demain, j'établirai mon quartier général à Eindhoven.

Le commandant en chef de l'armée des Pays-Bas,
GUILLAUME, prince d'Orange.

Digitized by Google

RIJKSUNIVERSITEIT
SEMINARIUM
VAN DE FAC.
DER
WIJSB. EN

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google